

PÉR  
S-400  
EX. 2

# Le Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

*a.e.*

- ROGER BAULU par CHERUBINA SCARPALEGGIA
- L'ORGANISATION D'UNE GRANDE GARE par GERARD VIOT
- NOS TALENTS CANADIENS A L'HONNEUR
- MONSIEUR PAREIL, DETECTIVE  
Un roman policier par MAURICE DE MOULINS



# ILS SONT PREMIERS

## Parce qu'ils sont les meilleurs !



**TRÈS ROBUSTES** et économiques!



UNE VALEUR GENERAL MOTORS

IL SE VEND PLUS DE CAMIONS CHEVROLET QUE DE TOUTE AUTRE MARQUE

Comparez ce que vous obtenez pour le prix... et vous achèterez le camion qui se vend le plus au Canada... le Chevrolet

Peut-être ne saviez-vous pas que les camions Chevrolet se vendent aujourd'hui beaucoup plus que toute autre marque.

C'est bien le cas au Canada... et il y a à cela de très bonnes raisons. On pourrait exprimer ainsi ce que cherchent la plupart des usagers de camions:

- 1) *Le prix doit être bas.* A quoi bon payer un montant additionnel que le camion devra regagner? Les camions Chevrolet vous donnent davantage pour le prix.
- 2) *Les frais d'entretien et d'usage doivent être bas.* Un camion est supposé vous faire gagner de l'argent, non pas en gaspiller. Les camions Chevrolet sont très économiques en fait d'essence et d'entretien.
- 3) *Le rendement du camion est extrêmement*

*important.* Il doit avoir la capacité, la puissance et la robuste construction requises pour donner un rendement — efficace et économique. Les camions Chevrolet sont conçus et construits pour vos charges.

4) *Le camion doit être robuste, très durable.* Ce facteur est très important pour l'économie en général. La valeur de revente des camions Chevrolet est traditionnellement supérieure à celle de tout autre camion en proportion de leur coût initial.

Si ces considérations vous paraissent logiques, considérez attentivement les faits 1, 2, 3 et 4 ci-dessous. Voyez ensuite votre marchand Chevrolet aujourd'hui et il vous montrera comment un camion Chevrolet peut vous épargner de l'argent dans votre entreprise.



**Fait No 1**

**Plus grande valeur pour votre argent**  
Comparez un camion Chevrolet avec tout autre camion pouvant transporter les mêmes charges payantes. Jusque dans les moindres détails de construction, vous verrez que le Chevrolet vous donne beaucoup plus pour votre argent.



**Fait No 2**

**Les plus faibles frais d'usage**  
L'économie des soupapes en tête épargne de l'argent dans les quatre moteurs excellents de Chevrolet et le quadruple système de lubrification réduit la friction, l'usure et économise l'huile.



**Fait No 3**

**Conçus et construits pour vos charges**  
Les camions Chevrolet sont construits pour répondre à vos exigences de charge payante. Cadre, essieux, ressorts, carrosserie, freins et puissance sont parfaitement équilibrés pour effectuer le travail au plus bas coût.



**Fait No 4**

**Dépréciation inférieure, plus lente**  
Les camions Chevrolet obtiennent une meilleure valeur de revente ou d'échange que toute autre marque. Leur valeur marchande se maintient parce qu'ils conservent leur valeur inhérente; une autre preuve qu'ils sont les plus avantageux!

**SUR LA ROUTE AVEC LA PLUS GROSSE CHARGE PAYANTE**

PORTRAIT DE VEDETTE

# ROGER BAULU

par Cherubina Scarpaleggia



Le sourire ne quitte jamais la sympathique figure de Roger Baulu même si les innombrables engagements qu'il remplit en une seule journée le rendent parfois exténué de fatigue.

**R**OGER BAULU, le prince des annonceurs, tenait ce soir-là son sceptre de travers. Il était littéralement exténué à la fin de sa journée de travail.

— Il faut rudement aimer son métier pour tenir le coup.

— Je sais, monsieur Baulu, qu'aujourd'hui vous avez eu une journée particulièrement harassante puisque vous êtes arrivé, ce matin, de New-York et que depuis bientôt douze heures vous n'avez cessé de remplir tous les engagements radiophoniques de votre programme habituel.

— N'allez pas croire que je me plains de cet état de choses, mais excusez-moi si mes réponses vous semblent vagues.

Inutile de dire que nous n'étions nullement inquiète de la tournure que prendrait cet interview impromptu car nous savons trop que, même fatigué, Roger Baulu n'en reste pas moins un excellent causeur et l'affabilité qui le caractérise l'empêcherait bien de décevoir une journaliste. C'est donc le plus gentiment du monde que Roger Baulu s'est soumis à notre interrogatoire.

— Vous faites de la radio depuis combien d'années ?

— Depuis vingt ans exactement.

— Et quel chemin vous a amené à la radio ? Est-ce le hasard, le désir de gagner de l'argent, l'attrait de la popularité ?

— C'est un concours de circonstances et une circonstance de concours... Oui, je m'explique. C'était en 1931 et je travaillais au journal « Le Canada » comme rédacteur. Un jour, on annonça que le poste CFCE cherchait des voix radiophoniques et lançait une audition-concours. Je me présentai... pour voir ce qui arriverait.

— Et il arriva qu'ayant gagné la première place, vous laissâtes le stylo pour le micro.

— Voilà, on dit bien que le journalisme mène à tout.

— D'aucuns prétendent même que le journalisme mène tout !

— Ceux-là ont peut-être raison car on ne peut plus nier, aujourd'hui, l'influence prépondérante que la presse exerce sur l'opinion publique et la marque qu'elle laisse dans les esprits.

— On voit que vous gardez beaucoup d'estime pour votre ancien métier. Et votre travail d'annonceur vous plaît aussi ?

— Beaucoup. D'ailleurs c'est là un métier dans lequel on ne saurait réussir sans beaucoup de volonté et de travail.

— J'allais justement vous demander quelles conditions vous croyez nécessaires à un individu pour devenir un annonceur appréciable et versatile.

— Ces qualités ne sont pas nettement définies. La voix, le débit, la culture sont ici plutôt secondaires. Ce sont là des « finitions » qui s'acquiescent avec le temps et sont, au micro, assez insensibles. L'important, dans mon travail, c'est « d'aimer ça ». Avoir à cœur de bien faire sa besogne et de satisfaire le public.

— Je sais que vous aimez votre métier.

— J'aime aussi mon public et je sens que je travaille pour lui.

Voilà une déclaration dont toutes les admiratrices et les amis inconnus de monsieur Baulu lui sauront gré. Sa popularité n'en sera qu'accrue. Quoique... elle soit déjà des plus répandues. Non seulement le grand public et le public de toutes les classes sociales apprécient cet annonceur au talent sûr et à la voix distinguée mais aussi les réalisateurs, les producteurs et les commanditaires s'attachent-ils ses services. Il est vrai que ceux-ci ont tout intérêt à engager un de « ceux qu'on aime ».

Roger Baulu n'est pas un comédien mais il a le sens du texte et la compréhension subtile des moindres nuances d'un discours. Qu'il s'agisse de présenter une aristocratique émission de grand opéra, une dramatique histoire de Radio-Théâtre ou tout clairement un bulletin de nouvelles internationales, monsieur Baulu trouve toujours le ton juste et le débit exact. Nous ne parlons pas des an-

nonces commerciales dans lesquelles il devient si convaincant qu'on croirait désobéir à quelque loi supérieure si, après l'avoir écouté vanter un produit on n'allait pas l'acheter. Rappelons seulement que la Maison Messier fait des affaires d'or depuis qu'elle a eu l'ingénieuse idée de faire décrire ses « occasions » par la verve colorée de Roger Baulu.

— Toutes ces descriptions d'objets que vous tracez à « Sur le vif », monsieur Baulu, sont-elles rédigées d'avance ?

— Non, j'ai trop de travail pour pouvoir écrire ce que je dis. Il s'agit là d'une improvisation qui parfois me met l'esprit « au vif ».

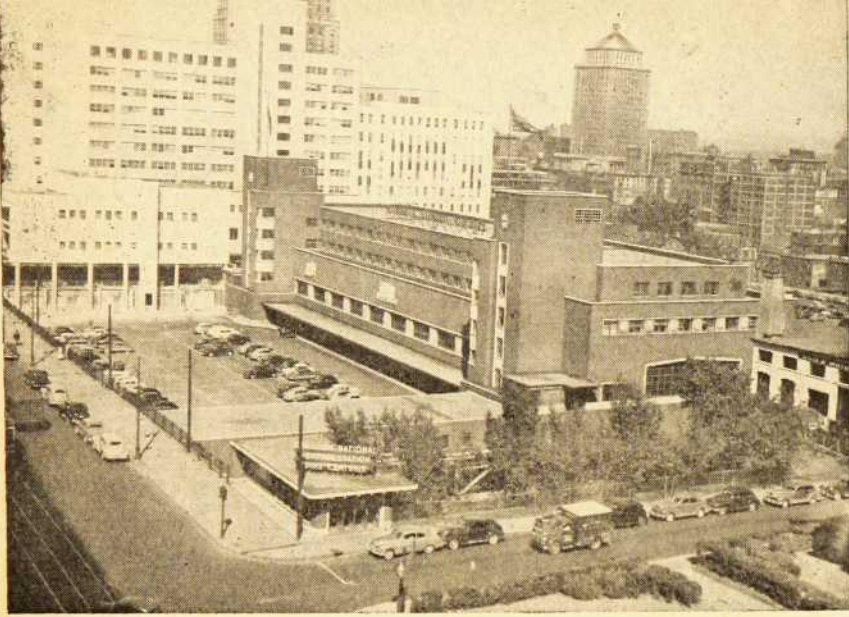
Nous comprenons que Roger Baulu qui est professeur à l'Institut Radiophonique puisse former des élèves qui se tireront avec honneur des impasses que parfois offre imprévisible situation d'annonceur. Comme dit si vrai monsieur Baulu, « ce métier est une vocation de jeunes et il faut du nerf. »

Faut-il parler de projets futurs à Roger Baulu ? Il aura vite fait de répondre avec conviction « tout ce que je veux, en ce moment, c'est prendre mes vacances. Le quinze mai, j'étais à Paris où je « couvrais » la première de la pièce de notre Felix Leclerc : Le P'Tit Bonheur. Puis tout de suite je revenais au Canada pour y passer deux mois au bord de la mer... Ah ! les vacances... » C. S.



Roger Baulu et le réalisateur Claude Sutton attendent Mimi D'Estée qui ne tardera guère puisqu'il est trois heures et que "le courrier de Mimi" passe sur les ondes de CKAC tous les jours à trois heures et cinq. Participe à ce programme, comme à tant d'autres, le prince des annonceurs : Roger Baulu.

(Photos L. Alain, Le Samedi.)

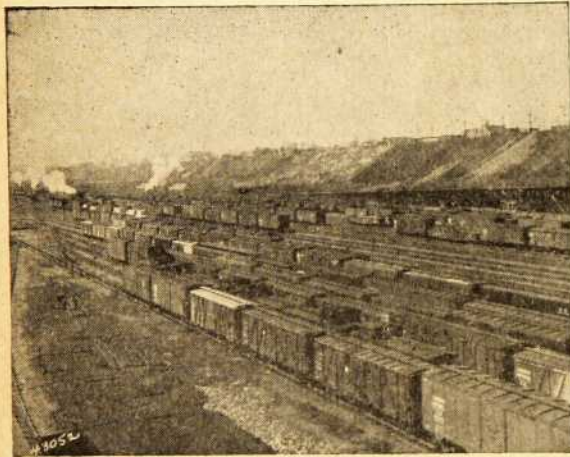


La Gare Centrale (C.N.R.) à Montréal

**À VOUS** qui n'avez qu'à prendre un billet ou à téléphoner au service des messageries

# L'ORGANISATION

*Quand vous décidez de prendre le train, 20 personnes s'occupent de vous. Pour que votre colis parvienne à destination, 20 employés le manipulent, au moins. Depuis le collecteur jusqu'au facteur, 30 postiers voient votre lettre, la trient, l'estampent.*



La cour Turcot où jour et nuit 36 locomotives se relayent pour trier des milliers de wagons.

**F**ACE à ces considérations, on est en droit de se demander comment une compagnie peut offrir de tels services à si bon compte. Ceci n'est possible que grâce à une organisation poussée dans le moindre détail.

Trois services distincts interviennent avant que ne se forme un train de ligne régulière. De leurs rapports résultera l'importance à donner à un convoi, ou même la nécessité de le doubler. Ce sont les services voyageurs, les messageries et les postes. (Nous ne parlerons pas ici des services marchandises). Quand on connaît le contenu, les services techniques voient à fournir le contenant.

Monsieur Lanctot, des relations extérieures du CNR, me guide dans l'exploration de ce labyrinthe, un monde inconnu pour la plupart d'entre nous car, certes, bien peu parmi la foule qui attend dans le grand hall se doutent de l'intense activité qui règne partout ailleurs, nuit et jour, simplement pour leur assurer un bon service.

Masse curieuse et flottante que forment ces gens qui déambulent dans la Gare Centrale de Montréal. Savez-vous qu'il s'en présente 6,500 par jour pour prendre un ou plusieurs billets? 500 viennent retenir couchettes ou fauteuils. Et, parmi eux, 4,000, chaque semaine, éprouvent le besoin de se peser. Ce sont surtout les hommes, quoi que l'on puisse penser, car ils ont plus de facilité à extraire un cent de leur poche.

Le directeur général du trafic est M. Pullen, vice-président du CNR. Il se consacre surtout à ce qui concerne le fret marchandises. M. Trudeau, lui, est directeur-général du service voyageur. Il s'occupe

de tout ce qui a trait à la vente des billets, aux agences, trains spéciaux, etc. et détermine le cas échéant la nécessité d'une campagne de publicité. M. O. A. Boivin est surintendant général à l'exploitation du réseau CNR pour la région de Montréal (1,400 milles de voies en dehors de l'île de Montréal). C'est lui qui pourvoit à la formation de tous les trains que lui demandent les services commerciaux. Il régleme la vie de la gare et veille sur le trafic du point de vue technique (personnel et matériel).

Ces hommes président à l'activité de 1,500 employés (pour la seule gare Centrale) grâce auxquels les trains roulent dans de bonnes conditions; grâce auxquels, aussi, il vous est loisible de voyager confortablement d'un bout à l'autre du continent ou d'y faire parvenir un colis à bon compte.

Tout fonctionne avec la belle ordonnance et la régularité d'un mouvement d'horlogerie.

## AVANT LA FORMATION DU TRAIN

### Service voyageurs

Nous l'avons dit, quand vous achetez votre billet, vingt personnes s'occupent alors de vous depuis celui qui tient le guichet, le porteur, le contrôleur, le préposé aux bagages, etc.

Deux organisations se partagent le service voyageur. La vente des billets ordinaires et la réservation se font soit à la gare même, soit dans n'importe quel pays du monde par le truchement des agences. N'omettons pas le service de renseignement qui reçoit une moyenne de 5,000 coups de téléphone par jour (7,000 ou 8,000 les samedis).

Au bureau de la réservation, on reçoit 700 à 1,000 télégrammes et 2,000 coups de téléphone en moyenne par jour. Ils proviennent de tous les points du continent.

A ce trafic régulier s'ajoute l'organisation des

**De gauche à droite : de tristes voyageurs circulent d'un bout à l'autre du pays et permettent la sélection d'un meilleur bétail canadien. — Les bobines cinématographiques sont l'objet de soins et de livraisons spéciales. — Geste familier à tous de l'homme qui surveille la formation d'un train.**



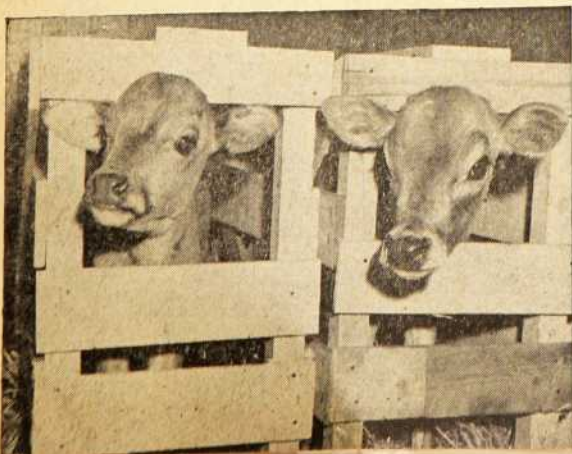
Aux messageries, ce téléphoniste capte plus de 500 messages par jour et remplit une fiche pour chacun d'eux.

trains spéciaux, plusieurs par jour, nécessitant la coopération de tous les services. Trains de plaisir, trains de congressistes, trains d'immigrants, etc.

Pour éviter toute erreur, les services de réservation marquent sur un plan du train les places louées et remettent ensuite ce plan au conducteur.

### Les messageries

Ce service compte à lui seul plus de 900 hommes ou femmes qui travaillent en trois équipes, de jour



# "LE SAMEDI" RÉVÈLE D'UNE GRANDE GARE

par GÉRARD VIOT



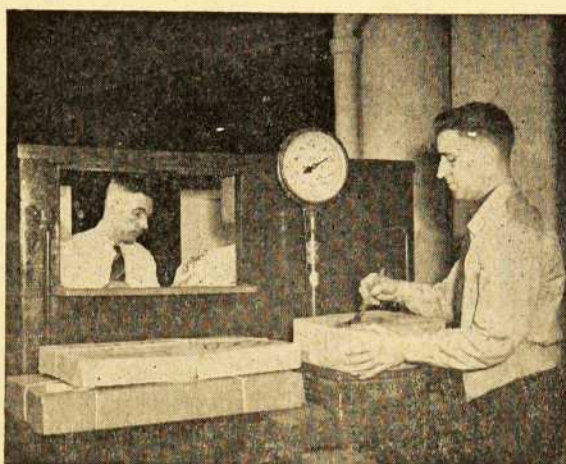
Ramassés par 200 camions, les colis arrivent à la Gare Centrale.



Ceux qui entrent en gare sont extraits des wagons.

et de nuit. Il y en a qui font le ramassage ou la livraison, d'autres qui pèsent les colis ou les mettent sur des wagons; et il y a aussi ceux qui ont charge de donner à manger aux chiens et autres animaux voyageant seuls (on voit depuis le lion jusqu'au poisson rare dans son bocal).

M. Whiteman veille sur tout ce monde qui, dans une enfilade impressionnante de galeries, manipule une moyenne de 72,000 envois par jour, qui sont au moins enregistrés 4 fois en double exemplaire, ceci en temps calme. Des montagnes de colis s'em-



Ils sont ensuite pesés et étiquetés.

pilent partout, d'autres se promènent sur wagonnets. Ici c'est un gentil gazouillis: des poussins d'un jour. A la saison on en véhicule, plus de 500 caissettes de 100 en 24 heures. Là c'est un bourdonnement quelque peu inquiétant: des abeilles qui, elles aussi, voyagent, mais dans des cages soigneusement closes de treillages. Si la reine parvenait à s'échapper, tout l'essaim serait perdu! Ici on change la glace dans des caisses de poisson. Là on refait les colis insuffisamment emballés. En cas de besoin on constate les dégâts dont la responsabilité sera à établir. Mais, la plupart du temps, le client ne s'aperçoit même pas du travail qui a été fait pour lui. Certains envois ont été mal adressés et les spécialistes ne parviennent à découvrir ni le destinataire ni l'expéditeur. Une ou deux fois par an, le CNR procède à des braderies dans lesquelles on trouve jusqu'à des réfrigérateurs (!).

Dans cette cabine, trois téléphonistes reçoivent en moyenne 1,500 appels par jour et établissent une fiche pour chacun d'eux.

Il n'est pas rare de trouver dans la gare quelque fauve en cage ou des animaux aussi curieux que des autruches, mais il n'y en avait pas cette fois-ci. Quand c'est la saison, les oeufs à couvrir affluent de partout en un chassé-croisé invraisemblable. On doit

les conserver à température fixe, et, à cet effet, une place spéciale leur est allouée dans les wagons. La levure doit être recouverte de toiles et chauffée. La poudre à canon est obligatoirement scellée au wagon, etc... (chaque saison amène son renouveau et ses ennuis).

Autre chose: saviez-vous que chaque 1,800 cartons de pain quittent la Gare Centrale pour prendre toutes les directions? Les emballages vides sont retournés à l'expéditeur.

Les objets de valeur voyagent dans des coffres spéciaux dont la solidité est à toute épreuve. Les films cinématographiques en location ne doivent en aucun cas manquer le train auquel ils sont destinés. Si cela leur advient, la Compagnie se charge de les acheminer par la voie des airs. Tout ce qui arrive des E.-U. (ou de quelque autre pays) reste sous scellés jusqu'à ce que la douane le dégage. Dans ce cas, évidemment, les denrées périssables et les animaux ont la priorité.

Enfin, pour le profane, un vrai casse-tête, une chicane dans laquelle les employés semblent évoluer tout à leur aise. Nous ne mentionnons que la routine, mais souvent survient un *spécial* quelconque... on le prend car le client doit toujours avoir satisfaction.

Et, derrière une cage aux barreaux d'acier, on manipule argent et objets de grande valeur. Ils sont sous bonne garde, j'ai pu le constater. On s'organise pour qu'ils ne stagnent pas plus de 24 heures en gare et soient délivrés en toute priorité. Les billets et l'or sont enfouis dans de robustes coffres métalliques. L'employé qui s'en occupe doit signer une prise en charge de sorte que, en cas de perte, on puisse immédiatement déterminer à quel maillon la chaîne a été rompue et établir les responsabilités. Un wagon transportant les précieux coffrets est occupé par un gardien armé qui a versé caution à la Compagnie. Le tabac est entouré des mêmes précautions. Si quelque incident intervenait, un système d'alarme permet de faire surveiller toutes les issues en moins d'une minute.

Pour l'enlèvement et la livraison, la Ville de Montréal et sa banlieue immédiate sont divisés en

[ Lire la suite page 28 ]



De gauche à droite: de petits trains de wagonnets empruntent une rampe spéciale pour monter les sacs postaux au quai de chargement. — Le préposé au wagon se charge de les disposer par ordre de destination. — On ne s'improvise pas chargeur de wagons, la place coûte cher et le moindre recoin doit être utilisé.

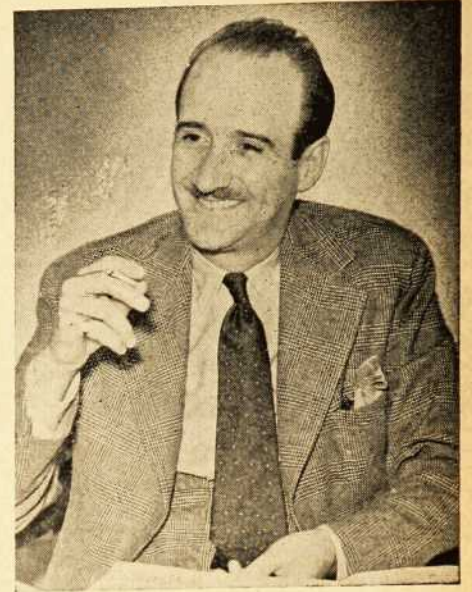




RAOUL JOBIN



IRENE SALEMKA



JEAN BEAUDET

LES FESTIVALS DE MONTREAL

## NOS TALENTS CANADIENS A L'HONNEUR

**L**ES FESTIVALS DE MONTREAL, dont la réputation dépasse, depuis longtemps, nos frontières, ont voulu donner, cette année, à leurs multiples manifestations, un caractère vraiment canadien, destiné à mettre en valeur les merveilleux talents de chez nous. Nos meilleurs artistes, tant dans le domaine de l'opéra, de l'opérette, du théâtre, de la musique et du ballet, que dans celui de l'artisanat, participeront à ces spectacles, dont le succès est assuré d'avance grâce à l'extraordinaire dévouement des organisateurs. Cette participation de nos artistes canadiens ne peut en effet manquer de plaire au public montréalais ainsi qu'aux milliers de visiteurs étrangers qui sont les hôtes de la métropole, pendant la saison estivale.

La Fête d'ouverture du Festival 1952 aura lieu, le 26 juillet au Chalet du Parc Lafontaine, alors que débutera une grande exposition d'artisanat, sous les auspices du ministère de l'Industrie et du Commerce. Le même soir, tout le jardin sera illuminé de lanternes. Sur un radeau placé au centre de l'étang, 60 interprètes et 20 choristes présenteront deux divertissements inspirés de légendes canadiennes. Puis, sous la direction de 20 meneurs assistés de 120 danseurs et danseuses, la foule sera invitée à participer aux danses de folklore au son de la musique, fournie par 20 accordéonistes et violonistes. En somme, une véritable fête populaire où l'entraîn et la gaieté ne manqueront pas.

[ Lire la suite page 29 ]

Quelques-unes des vedettes canadiennes qui participeront aux spectacles des Festivals de Montréal. Ci-dessus, à gauche, Lionel Daunais que nous entendrons dans "Roméo et Juliette". — Ci-contre : Yvette Brind'Amour que nous verrons dans "Beethoven". — Ci-dessous, de gauche à droite : Roland Leduc, chef d'orchestre qui dirigera le concert d'oeuvres canadiennes ; Gisèle Schmidt, que nous applaudirons également dans "Beethoven" et Denise Pelletier qui jouera dans la même représentation de l'oeuvre de René Fauchois.



Conseiller municipal de Montréal

# ALFRED GAGLIARDI

nous apporte une double preuve :

- Les Néo-Canadiens savent s'intégrer parfaitement à la population.
- Les Canadiens savent leur témoigner confiance et sympathie.

par REMY LAURENT



Fredo consacre tous ses moments de liberté à la vie de famille et s'attache beaucoup à l'éducation de ses enfants. Ici on le voit avec sa petite Nicole, 8 ans, déjà brillante élève de 3e, et il s'efforce de lui donner le goût des lectures intelligentes.

**E**T DANS CE CAS la confiance des Canadiens est particulièrement bien placée car Fredo (tel est le nom que ne tardent pas à lui donner tous ceux qui le connaissent) est un homme sympathique par excellence. L'histoire de sa carrière qui fait preuve d'un loyalisme, d'une volonté et d'une intelligence peu commune, son cadre de vie, sa charmante famille autant que sa grande simplicité, tout nous incite à rechercher une amitié qu'il n'a jamais su refuser à personne, surtout aux pauvres.

#### Pas de miracle : un travail acharné

Voilà bien ce qui caractérise la carrière d'Alfred que nous ferions mieux d'appeler une ascension car ses origines sont fort modestes.

Son père, Angelo Gagliardi, ce bâtisseur, quitta la Calabre à 16 ans pour venir au pays en 1894, à une époque particulièrement difficile. Il se mit courageusement au travail, construisit sa propre maison dans laquelle il éleva ses huit enfants. Sur la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire, on voit encore ces solides constructions qui ont su défier déjà 40 hivers. C'est dans ce quartier que grandit Alfred, garçon déluré, ouvert et travailleur que les mères de famille aimaient à considérer comme leur propre enfant. Tout de suite il comprit qu'il ne pourrait percer que par son effort personnel et, à cette fin, n'attendant rien que de son travail et de son honnêteté, il s'attacha à acquérir une réelle compétence.

Dès neuf ans, pour aider sa famille à vivre, il se mit à vendre de la glace aux gens du quartier. Toutes ses vacances auront été occupées par ce genre de besogne ingrate mais qui trempa une âme. A 14 ans, il quitte l'école paroissiale avec les vives félicitations de tous ses maîtres. Comprenant la nécessité de connaître la langue anglaise, il s'y attèle si bien qu'un an à peine lui suffit pour battre ses concitoyens de l'autre langue dans leur propre école. Ce furent ensuite l'école Technique et l'école Normale. Dès 1939, il avait en poche un certificat lui permettant d'enseigner en classe de 12e. D'aucuns se seraient contentés de ces résultats déjà magnifiques, mais rien ne peut assouvir la soif de connaître qu'a le jeune Fredo. Il ne peut se résoudre à enseigner, et, tandis qu'il vit d'un petit commerce d'appareillage électrique, il va à l'université McGill suivre des cours de mathématiques supérieures; de sociologie à l'université de Montréal. Entre-temps, il avait été invité par le Gouvernement italien à faire un voyage au pays de ses ancêtres. Il en profite pour se pénétrer davantage de la culture européenne et, en un mois, apprend la langue de ses pères qu'il parle couramment puisqu'on peut entendre ses causeries à CHLP deux fois par semaine.

#### Une famille vraiment canadienne

Suivant les inspirations de son cœur, Alfred Gagliardi a épousé Lucille Taillefer, de vieille souche canadienne qui, à l'exemple de son mari, partage sa

Alfred Gagliardi a épousé Lucille Taillefer, de vieille souche canadienne-française que l'on voit ici entourée de ses deux enfants : Nicole, 8 ans, et Francine, 6 ans.

(Photos Alain — Le Samedi)

vie entre la famille et le dévouement à la communauté. Ils habitent une petite maison au 75 de la rue Shamrock et y vivent à l'étroit avec leurs deux filles, Nicole 8 ans et Francine 6 ans. Toutes deux recevront une éducation canadienne. C'est tout petit, mais Mme Gagliardi a su disposer les choses de telle sorte qu'on a l'impression d'y être parfaitement à l'aise, pour une vraie vie familiale, agrémentée d'une fine alimentation dans laquelle se conjuguent le plus heureusement du monde les mets italiens et canadiens.

#### Au service de la communauté

Dès son enfance, Fredo a su se mêler à la masse par le truchement des sports auxquels il s'est adonné avec passion, entraînant les jeunes à sa suite, grâce à un surprenant don oratoire qui lui a toujours beaucoup servi. Il sait se faire comprendre par tous ceux qui l'approchent. Il sait communiquer sa foi et son enthousiasme.

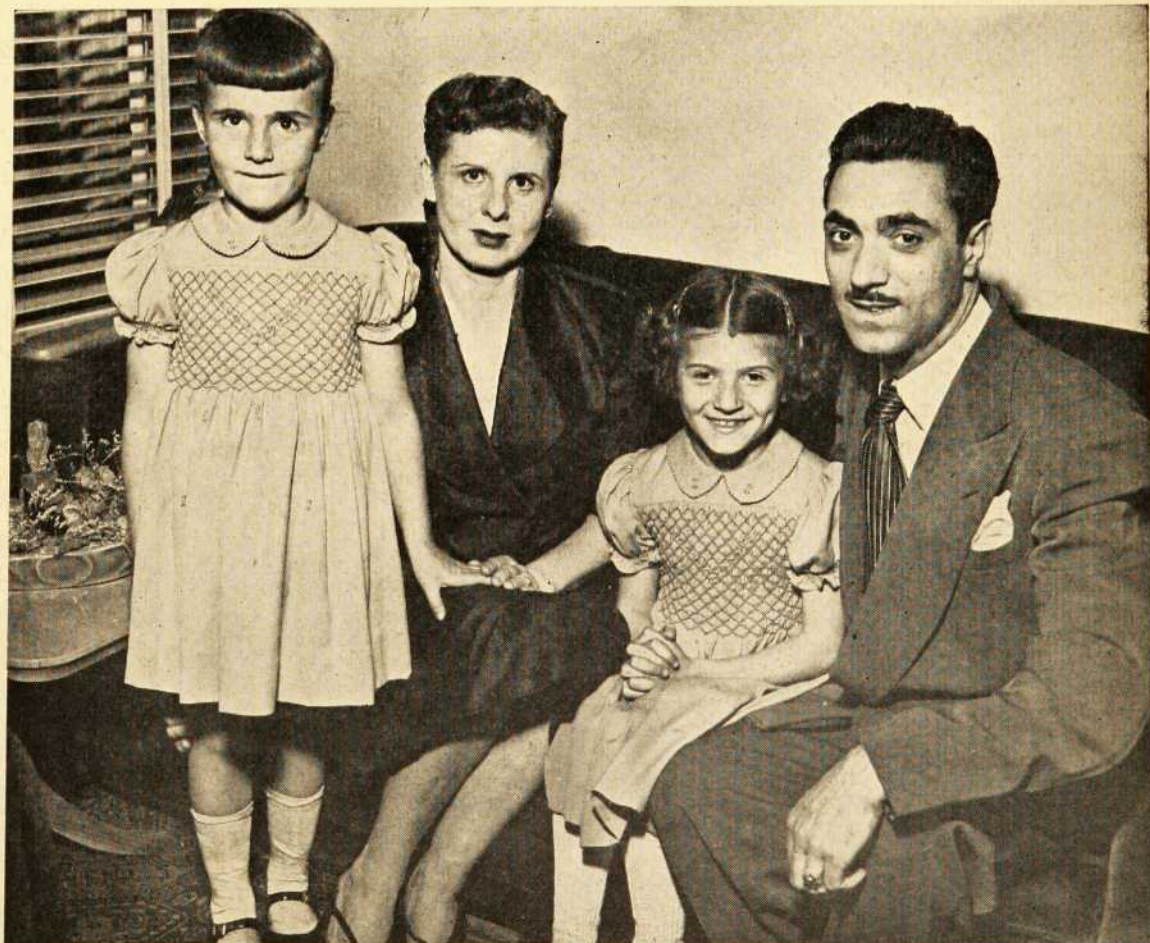
Alfred Gagliardi avait à peine 23 ans quand on lui proposa de l'épauler aux élections, mais il refusa. Il voulait apprendre plus pour donner davantage. Le

même refus marqua le scrutin de 1947, mais, en 1950, il ne put se dérober encore aux sollicitations pressées de ses amis et il fut élu conseiller municipal dans le district No 4.

C'est ainsi qu'Alfred Gagliardi est le premier membre du groupe canadien-français d'origine étrangère à siéger au Conseil de Montréal. Il démontre que l'immigrant qui accepte pleinement le Pays ne tarde pas à être adopté par lui. Plus de 50% de ses électeurs sont des Canadiens-français. Fredo se plaît à relever le rôle que jouent les femmes dans cette assimilation rapide. Avec leur cœur sensible et leur intuition, elles ont su le comprendre et l'aider. Il pense à toutes les mamans de ses camarades, mais il pense aussi à sa tendre épouse.

Il fait également remarquer, ce que chacun connaît : les Italiens sont un apport précieux pour la population canadienne-française car c'est avec elle qu'ils ne tardent pas à faire corps, c'est sa langue qu'ils parlent presque d'instinct. On compte environ 50,000 Canadiens d'origine italienne dans le grand Montréal et 80% viennent confirmer cette règle.

[ Lire la suite page 29 ]





# MONSIEUR PAREIL, DÉTECTIVE

par MAURICE DE MOULINS

## I — Coup manqué

“**E**COUTE, Emile! Je t'assure que quelqu'un est entré!

— Je n'entends rien!...

— Pourtant, je suis bien certaine... J'ai surpris tout à l'heure comme une sorte de glissement... On eût dit que quelqu'un marchait à pas feutrés...

Immobiles, retenant leur souffle, Emile et Arlette Lordier se dressaient sur leur séant, dans le grand lit Louis XV, l'oreille tendue. Arlette avait allumé et leurs regards éblouis par ce rapide passage des ténèbres à la lumière, s'arrêtaient sur la pendule qui, encadrée de trois amours joufflus, poursuivait régulièrement son tic-tac sur la cheminée de la chambre.

Deux minutes passèrent ainsi sans qu'ils osassent bouger d'un pouce, puis un grondement sourd et prolongé se produisit qui fit trembler les vitres...

— L'autobus qui passe rue de Tocqueville! murmura Emile comme dans un souffle!

— Chut!... Ne dis rien, je crois entendre...

— Tu crois toujours entendre! Cela devient une véritable obsession!

Emile Lordier semblait furieux. En vérité sa femme avait bien besoin de le réveiller ainsi en sursaut à trois heures du matin! Il ne pourrait plus réussir à se rendormir... Et pourtant, il avait une journée des plus remplies en perspective. Rendez-vous avec Marchand, son agent de change, négociations avec Pitwell le joaillier de la place Vendôme, sans compter certaines affaires assez épineuses qu'il fallait mener à bien à travers mille obstacles...

— Allons, éteins! grommela-t-il, excédé. La plaisanterie a suffisamment duré. Je veux dormir!...

Pendant quelques instants encore, Arlette s'immobilisa, l'oreille au guet, puis elle se résigna en faisant la moue à tendre sa main vers le commutateur... Un léger dé clic se produisit et, de nouveau, l'obscurité totale envahit la pièce...

*Il y a du crime dans l'air... mais un audacieux policier veille.*

Dessin de JEAN MILLET

Le silence se fit; pourtant l'alerte avait été chaude! Les deux époux sentaient leurs coeurs qui battaient beaucoup plus vite qu'ordinaire.

— C'est idiot de me faire des peurs pareilles! maugréa Emile Lordier.

— Idiot!... C'est prudent, voilà tout! Oublies-tu tout ce que nous avons dans le coffre?

— Oublier! Jamais de la vie! Je ne fais qu'y penser au contraire! Si jamais quelqu'un mettait la main dessus, nous serions frais!...

Pendant quelques instants ils se turent, puis la jeune femme reprit:

— C'est curieux, mais depuis quelques jours déjà, je ne me sens pas tranquille! Depuis que nous avons congédié Valérie!

— Tu as bien fait de renvoyer cette bonne, sa figure ne me convenait pas du tout.

— Elle était toujours aux aguets, prêtant l'oreille au moindre propos que nous échangeons! J'ai horreur des indiscrets et des espions!

— Surtout en ce moment... Si l'on se doutait...

— Chut!

Un léger craquement du matelas indiqua à Emile Lordier que sa voisine se redressait de nouveau... Alors il poussa un autre grognement, furieux de rester ainsi en perpétuel état d'alerte.

— Silence, au nom du ciel!

Cette fois, Emile Lordier sentit la main tremblante de sa compagne qui se posait sur ses lèvres. Il eut un geste agacé.

— Ça va durer longtemps!

— Puisque je te répète qu'il doit y avoir quelqu'un dans ton bureau! Je viens d'entendre un nouveau glissement!

— Ecoute, Emile, c'est plus fort que moi... En cette même seconde, j'ai tout à fait l'illusion qu'un danger nous menace, qu'il se passe quelque chose d'inquiétant. Hier, quand je suis allé consulter Mme Flora...

— Bonté divine, c'est encore cette maudite voyante qui t'aura dérangé l'esprit. Je l'avais oubliée, celle-là!... Entends-moi bien, désormais je te défends formellement de remettre les pieds chez elle! Après chaque séance, tu ne tiens plus en place, et c'est toujours moi qui paie les pots cassés! Tu sais pourtant combien j'ai de préoccupations, ces temps-ci! Mieux vaudrait ne pas troubler les quelques heures de sommeil que j'ai peine à prendre chaque nuit!

— Tiens! On a heurté un meuble! Quelqu'un est dans le bureau, j'en suis maintenant certaine!

Une fois de plus, l'électricité se ralluma. Emile put se rendre compte de la pâleur extrême qui s'étalait sur le masque crispé de sa compagne... Il eut un haussement d'épaules, excédé...

— Demain, j'irai coucher dans la chambre d'ami! pesta-t-il... Je serai plus tranquille!

— Ne plaisante pas avec ces choses-là! Je te répète qu'il y a quelqu'un à côté!...

Et comme Lordier se penchait de nouveau, cherchant à surprendre le moindre bruit suspect, la jeune femme insista:

— Songe au collier, aux rubis, à la bague aux six brillants!...

Lordier eut un geste rageur; écartant les draps, il sauta à bas de son lit... En pyjama, chaussant ses pantoufles, il se pencha sans bruit vers la table de nuit

voisine, en ouvrit tout doucement le tiroir, et ses doigts se refermèrent sur la crosse d'un automatique qui se trouvait déposé là.

— Nous allons bien voir ! murmura-t-il sourdement.

— Et surtout, fais bien attention !... haleta Arlette plus épouvantée que jamais. Je ne voudrais pas...

— Rassure-toi ! coupa Emile Lordier, il n'y a rien à craindre, d'ailleurs je suis bien sûr que personne n'est entré chez nous. Je vais là-bas uniquement pour la forme... pour te rassurer !

Déjà, il s'éloignait du lit où la jeune femme s'immobilisait mortellement inquiète, s'efforçant toujours de surprendre un nouveau bruit suspect, mais elle n'entendit que le glissement provoqué par les pantoufles de son mari se posant sur le tapis de la chambre... Un léger grincement la fit sursauter, Lordier étendait la main et faisait tourner lentement la poignée de la porte.

— Pas si fort !... conseilla-t-elle encore.

— Tu m'ennuies à la fin !...

Emile Lordier se sentait de plus en plus agacé par la fébrilité dont faisait preuve sa compagne. Plus que jamais, il s'imaginait qu'il s'agissait là d'une simple illusion... En quelques instants, il s'aventura dans le couloir voisin ; il allait se diriger vers la porte du bureau attendant à la chambre, quand, tout à coup, il s'arrêta, ayant peine à retenir une exclamation de surprise.

Pendant quelques instants, Lordier s'immobilisa, les yeux rivés vers le bas de la porte voisine. Il venait, en effet, d'y surprendre un rai de lumière. Alors l'irritation qu'il éprouvait envers sa compagne trop impressionnable, se transforma en anxiété... A son tour, il eut peur. Le doigt sur la gâchette du revolver, il hésita, esquissa un nouveau pas en avant ; tout à coup, un grognement sourd lui échappa, il venait de heurter une potiche placée sur un guéridon voisin, le bibelot s'effondrait sur le tapis provoquant un certain bruit qui fit pousser un cri perçant à Arlette demeurée dans la chambre.

— Dieu ! Qu'est-il arrivé ?

Emile Lordier ne répondit pas, ses regards s'arrêtaient de nouveau sur le bas de la porte du bureau ; il constatait tout de suite que le rai de lumière avait disparu... De nouveau s'étaient autour de lui les ténèbres les plus complètes.

— Dois-je allumer le couloir ?

Déjà Emile Lordier étendait la main vers le commutateur qu'il savait maintenant à sa portée ; pourtant il ne le fit pas fonctionner. Il songea qu'il pouvait alerter ainsi l'intrus qui devait s'être introduit dans la pièce voisine. Il tenait à la surprendre... Alors, saisi d'une résolution subite, oubliant toutes les appréhensions qui venaient de l'étreindre, il étendit la main gauche, fit tourner rapidement la poignée, ouvrit la porte...

Un violent courant d'air se produisit aussitôt. Emile Lordier se rendit compte que la fenêtre du bureau se trouvait grande ouverte, les rideaux flottaient au vent frais qui pénétrait par l'ouverture. Cependant en mettant à part le frôlement que provoquait le voile léger en se plaquant contre une chaise voisine, il ne surprit rien d'anormal... Pourtant, il était certain maintenant qu'il y avait danger... Cette fenêtre, il l'avait fermée avec précaution, quelques heures auparavant, après avoir effectué son inspection coutumière !

— Enfin, Emile, que se passe-t-il ?

Lordier pesta contre la bavarde qui ne parvenait pas à se contenir et dont la trop grande nervosité ne pouvait que compliquer une situation déjà fort délicate ; de sa main gauche, il alluma pendant que sa droite étreignait toujours le revolver, prêt à tirer si se présentait la moindre complication...

Il ne se produisit rien du tout, et Lordier put constater tout de suite que la pièce était vide... Tout autour, pas la moindre silhouette suspecte ; pourtant, l'expression de frayeur qui tendait le masque de Lordier ne s'était pas évaporée, ses yeux s'arrêtaient vers un tableau de Pater, représentant un berger agenouillé aux pieds d'une bergère ; ce sujet se trouvait accroché à gauche de la fenêtre... Un détail retint aussitôt l'attention de Lordier. Le cadre penchait légèrement comme si on l'eût récemment déplacé...

— Malédiction !

En quelques instants, Lordier atteignit le tableau, l'écarta, découvrant une ouverture de forme ovale pratiquée dans la muraille. La scène champêtre

dissimulait un petit coffre semblable à ceux en usage en Amérique... Et la porte d'acier de la cachette béait, presque complètement arrachée de ses gonds...

Une fois encore, Emile Lordier promena autour de lui un coup d'oeil rempli d'angoisse... La sueur perlait maintenant à ses tempes ; allant à la cachette, il y enfouit le bras... Sous ses doigts fébriles, il sentit les écrins des bijoux qu'il avait enfermés soigneusement.

Un cri perçant fit se retourner Lordier... Arlette était là, à l'entrée du bureau, complètement bouleversée. La jeune femme qui venait de passer une robe de chambre, comprenait tout de suite la scène qui venait de se dérouler ; pendant que son mari poursuivait ses investigations à l'intérieur du coffre, elle s'approchait de la fenêtre...

La vitre avait été coupée avec un diamant, les volets de fer qui protégeaient l'ouverture avaient été forcés. C'était le vol classique, avec effraction ! L'intrus devait pourtant être accoutumé depuis longtemps à ce genre d'expédition, car il avait manoeuvré avec la plus grande adresse ! Deux heures au moins lui avaient été nécessaires pour mener à bien son exploit ! Et ce n'était qu'à la fin qu'un glissement insolite avait attiré l'attention de ses voisins profondément endormis.

Arlette se pencha. Une bouffée d'air frais caressa son visage moite ; accoudée sur le rebord, elle regarda au-dehors. A la clarté des lampadaires qui se succédaient à intervalles réguliers, elle vit la rue qui se prolongeait toute blanche jusqu'au boulevard Pèreire dont les platanes faisaient des taches sombres près de la grille du chemin de fer de Ceinture. Un taxi s'éloignait lentement vers la porte d'Asnières, elle aperçut le feu rouge de l'arrière qui se faisait de plus en plus minuscule pour s'évanouir bientôt dans les ténèbres. Tout près de là, à l'angle de la rue Cernuschi, une silhouette arpentaient le trottoir, celle d'un agent.

Alors la jeune femme se en fut vers son compagnon, puis, le prenant par le bras :

— Un agent !... Là !... J'appelle !...

— Tu es folle ! Inutile d'alerter tout le quartier !

Emile Lordier reprit ses investigations. Loin de chercher à retrouver son visiteur nocturne, il semblait plutôt pressé de procéder à un rapide inventaire pour se rendre compte de la valeur du vol dont il avait été victime. Sur une table voisine s'étaient les écrins, certains demeuraient ouverts ; à la clarté éblouissante de l'électricité, un magnifique collier à trois rangs s'élevait auprès de rubis et de diamants étincelants de mille feux.

La table du bureau faisait penser maintenant à l'étagère d'un bijoutier. Emile Lordier y avait aligné tout ce qui restait encore dans le coffre ; puis, tandis qu'Ar-

lette demeurait toujours auprès de lui, immobile et indécise, il compta les écrins, examina leur contenu.

— Mais il faut se hâter, insista la jeune femme qui commençait à s'énerver de l'attitude de son compagnon. Il va pouvoir s'échapper maintenant.

— Le vol n'est pas aussi important que je le craignais tout d'abord, coupa Lordier... Il ne manque que la bague aux six brillants !

— La bague aux six brillants. Celle que la baronne de Trailles...

— Tu comprends bien qu'il ne faut pas faire de bruit pour cela ! Nous aurions plus à perdre qu'à gagner dans cette affaire. Mais si jamais ce gremlin s'avise de nous rendre une autre visite, je saurai le recevoir avec tous les égards dus à son rang !

Tout en prononçant ces mots, Lordier désignait le revolver qu'il avait déposé tout près de là pour rassembler les richesses inestimables qu'il recéléait dans son coffre.

— Cependant, hasarda Arlette en désignant l'appareil téléphonique placé tout près de là sur le bureau, on pourrait peut-être téléphoner au commissariat de la Plaine Monceau ?

— Au commissariat ! Tu es folle !...

— Pourtant...

— Tu sais bien que j'arrange toujours mes affaires moi-même, c'est une habitude qui m'a toujours servi !

Ces paroles furent prononcées d'un ton si sec, que la jeune femme n'insista plus. D'ailleurs, Emile Lordier s'assurait que le volet de la fenêtre pouvait encore se refermer, puis il déclarait à la jeune femme :

— Au lieu de perdre ton temps en propos inconsidérés, aide-moi plutôt à emporter tout cela !

Bon gré, mal gré, Arlette se résigna à compter les écrins et à les emporter dans la chambre voisine. Il y avait là un secrétaire de style Louis XV dans lequel Emile Lordier s'empressa de les enfermer.

— Et maintenant, déclara-t-il à sa compagne quand cette précaution eut été prise, il ne nous reste plus qu'à nous recoucher... Je suis bien certain que notre visiteur ne reviendra pas ! Il sait trop à quoi il s'exposerait en l'occurrence !

— Mais la bague aux six brillants...

— Nous en reparlerons plus tard ! Pour le moment allons nous reposer ! Et surtout pas un mot sur cette affaire ! Je saurai bien m'arranger tout seul !

Arlette ne dit plus rien. Cependant, au cours des heures qui suivirent, elle chercha en vain à se rendormir ; les pensées les plus inquiétantes se succédaient dans son esprit enfiévré, elle songeait sans cesse à la disparition de la bague... Quant à Emile Lordier, il semblait aussi calme que si le bijou n'eût point disparu, et la jeune femme ne manquait évidemment pas de s'étonner d'une aussi parfaite sérénité. Le vol dont ils venaient d'être victimes lui paraissait de fort mauvais augure ; plus que jamais elle conservait actuellement l'intuition que de nouvelles complications n'allaient pas tarder à se produire...

## II — Monsieur Pareil détective

Il était exactement neuf heures et demie. Emile Lordier achevait de se raser dans le cabinet de toilette, quand le timbre électrique de la porte d'entrée se fit entendre avec insistance.

— On a sonné ! s'exclama aussitôt Arlette, assise devant sa coiffeuse.

— Eh bien, je vais voir, repartit Lordier, maussade. Depuis que Valérie est partie, je suis bien habitué à faire un peu de ménage !

— Qui cela peut-il bien être ? La femme de ménage, Maria, ne devait pas venir aujourd'hui ; c'est la première communion de son fils !

— Nous verrons bien ! Pourquoi te tracasser ainsi constamment !

— Tu avoueras qu'il y a de quoi ! Quand la bague aux six brillants...

— Je t'ai recommandé de ne pas t'occuper de cette affaire et de faire absolument comme si rien ne s'était passé.

— Si tu crois que c'est facile ! Avec mon caractère impressionnable !

— C'est vrai ! J'aurais dû épouser une femme plus énergique ! Quand nous nous sommes connus, je ne savais pas que tu étais une véritable femmelette !

Une nouvelle sonnerie interrompit la discussion qui s'engageait entre les deux époux.

— J'y vais ! J'y vais ! cria aussitôt Lordier. Un peu de patience...

D'un pas lent, faisant traîner les pantoufles dans [ Lire la suite page 13 ]

## S P L E E N

*J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.  
Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets-doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans les quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.*

*— Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
Où, comme des remords se traînent de longs vers  
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,  
Seuls respirent l'odeur d'un flacon débouché.*

*Rien n'égale en longueur les boîtes-journées,  
Quand, sous les lourds flocons des neigeuses années,  
L'Ennui, fruit de la morne incuriosité,  
Prend les proportions de l'immortalité.*

*— Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !  
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux !  
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
Ne chante qu'aux rayons d'un soleil qui se couche.*

CHARLES BAUDELAIRE.



Dessin de JEAN MILLET

# Le coeur et le pendule

L'AFFAIRE s'engagea assez mal en ce sens que mon jeune camarade. Jean-Pierre Brunel, entièrement subjugué par les doux yeux de Sylvine, négligea d'accorder la moindre attention aux discours du Commandant Billiac.

Or, le Commandant Billiac, oncle et tuteur de Sylvine, était un homme de coeur, mais très catégorique dans ses jugements. Je l'entends encore me déclarer de ce ton sans réplique que j'aurais difficilement supporté d'un autre que lui :

« Très charmant, votre ami Brunel, très charmant... — un temps pendant lequel il mastiquait sa pipe — ... mais, entre nous, c'est un petit imbécile. »

Et maintenant, Jean-Pierre venait me déclarer que Sylvine était « la lumière de sa vie » et me suppliait d'aller demander au Commandant la main de la jeune fille !

La scène fut assez mouvementée et passablement ridicule. D'abord, j'étais harassé, le Commandant Billiac, qui était mon voisin de campagne, nous ayant emmenés ce jour-là jusqu'au plateau d'Aurémont où, prétendait-il, devaient se trouver les vestiges d'un camp Romain.

Quinze kilomètres par des sentiers impossibles, avec le vieil homme tout bouillant d'ardeur archéologique et, derrière, les tourtereaux suspendus entre ciel et terre ! Au retour, un Brunel humble et doux :

— Je voudrais te parler, mon bon Robert.

— Tout à l'heure, au dîner. Je suis crotté en diable et...

— Tu ne voudrais pas tout de suite ?

— C'est donc grave ?

En guise de réponse, il poussa un soupir à faire battre la double porte de mon bureau, se laissa tomber sur le divan et, sans prendre haleine, me déballa sa petite histoire dont la conclusion était facile à deviner :

— ... Alors, tu comprends, vieux, j'ai pensé que toi, un vieil ami de toujours...

*Un amoureux trouve toujours le moyen de convaincre un père difficile : une charmante comédie.*

Nouvelle par, F. D'ORGEVAL

— Tu as pensé que je mettrais mes gants blancs, une cravate noire...

— Exactement ! Moins les gants et la cravate, bien entendu... C'est dit ? Tu acceptes d'aller parler au Commandant ?

Il s'était levé ; il me secouait la main, et c'était sur cet enthousiasme qu'il me fallait verser ma douche glacée !

Oui, vraiment pénible, cette soirée ! Je me heurtai à la stupéfaction, à l'incompréhension totale du pauvre garçon. A sa révolte aussi.

— Quoi ! Les caprices d'un vieux grognon viendraient briser nos deux coeurs !

— Il ne s'agit pas de caprices. Le Commandant aime sa nièce. Il est légitime qu'il veuille lui donner un mari digne d'elle.

— Et moi je ne le suis pas ! Je suis une mazette, un propre à rien ?

— Tu as mille qualités, mais Billiac les ignore.

— Nous nous passerons du Commandant, dit résolument Jean-Pierre en jetant son mégot de cigarette sur mon tapis. Et je me passerai même de toi... Sylvine sera majeure dans deux ans.

— Tu oublies qu'elle a une tendre affection pour son oncle, qu'elle lui doit tout et qu'elle acceptera bien difficilement de se marier contre son gré... Le ferait-elle que ce ne serait pas sans une peine profonde...

Brunel se mit à maugréer des choses incompréhensibles et il avait l'air si malheureux que j'entrepris tout de même de le reconforter. Mes objections, après tout, n'étaient dictées que par la prudence. Il fallait éviter à tout prix un refus de Billiac qui ne reviendrait pas sur le « non » une fois prononcé. Mais la situation n'était pas désespérée pour autant. Si Jean-Pierre, avant toute démarche, pouvait donner de lui une idée plus avantageuse...

— Enfin, qu'est-ce qu'il faut que je fasse, saperlipopette : Que je monte une oeuvre philanthropique ? Que j'écrive un ouvrage sur les Mormons ? Que j'aille pourfendre son ennemi intime, le Président de la Société Historique et Archéologique de Pont-Audemer ?... Je te vois faire la grimace, Robert. Est-ce que tu aurais une idée ?

Le fait est que ce rappel archéologique venait de m'en donner une que j'exposai sur-le-champ.

— Dis-moi, Jean-Pierre, ne m'as-tu pas confié, l'autre jour, que tu étais baguettisant, pendulisant, enfin, que tu étais capable de trouver des sources ?

— On manque d'eau chez le Commandant ?

— Il y a une rivière et trois puits. Non. Mais, es-tu capable de découvrir autre chose avec ta baguette ?

— J'opère au pendule : une simple boule de bois au bout d'un fil. Mais je te trouverai n'importe quoi... Tiens, par exemple, je te prends une grenouille, je la mets dans une boîte...

— Fiche-moi la paix avec tes grenouilles... Sais-tu ce que disait le Commandant avant-hier soir : « Ah ! Beauluchon ne veut pas convenir qu'il y a un camp Romain sur le plateau d'Aurémont ! ( Beauluchon, c'est le comte de Beauluchon, le Président de la Société Archéologique de Pont-Audemer ) eh bien ! je ferai venir un radiesthésiste ! Nous découvrirons assez de fondations et de vestiges pour confondre ce vieil ignare ! »

[ Lire la suite page 30 ]

# DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

## La clef du succès au tennis

Un grand nombre de réels connaisseurs du tennis disent de tel As de la raquette qu'il est extrêmement nerveux. Ce dernier, parfois, avoue que, sur un court de tennis il est à peu près calme, quoiqu'il soit, en général, physiologiquement très nerveux. On croit beaucoup trop que le calme, sur un court de tennis, est une qualité naturelle. Le calme se raisonne et se cultive. Si vous voulez devenir calme, appliquez-vous à paraître calme. Tout le monde dira, autour de vous, que vous êtes calme et vous finirez par le croire. Et croire que l'on est calme c'est être bientôt, réellement calme!

Avant un match, il faut toujours se pénétrer de l'idée que l'on peut et que l'on va gagner. On se suggère la confiance exactement comme l'on se suggère le calme. Il ne faut point méconnaître la valeur des adversaires, ignorer leur adresse et l'efficacité de leurs coups, dédaigner d'étudier leurs tactiques. Si l'on ne sait comment pourrait gagner les adversaires, l'on ne saurait imaginer de les battre. C'est un fait reconnu, depuis toujours, dans les sports honnêtes. La lutte libre de nos jours est chassée de ce paradis! Bref, on doit toujours espérer jouer mieux que l'on n'a jamais joué, et imaginer le succès, ne pas envisager que l'on peut perdre. Les revers se montreront le bout du nez assez vite! Il y a une autosuggestion de succès au tennis. C'est la même chanson au baseball, au hockey, au football et à la boxe, comme, d'ailleurs, à tout propos dans la vie que nous menons, surtout en ces temps tourmentés!

Le meilleur joueur de tennis de tout temps, le grandissime Bill Tilden qui, malgré ses 60 ans, pratique encore son sport favori, sous le chaud soleil californien, fait des conférences, deux fois par semaine, dans les plus grandes villes de la Californie, sur la façon de bien jouer au tennis. Ses déclarations peuvent être résumées en quelques mots: L'entraînement est tout. Il n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard pour apprendre à jouer au tennis.

Quand nous disons qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à jouer, cela s'applique, évidemment, à ceux qui n'ont pas l'intention de devenir des joueurs de classe, car il est bien évident que plus on apprend de bonne heure, plus on a d'espoir de devenir, un jour, un grand joueur. Nous soulignons le fait que Bill Tilden a commencé à jouer à l'âge de six ans en 1898. N'est-ce pas, mon cher René Lecavalier, qu'il existait du monde avant 1900? A sept ans, Bill Tilden gagnait déjà une coupe dans un tournoi de jeunes garçons, de 7 à 12 ans. Il possède encore cette coupe. Et il se plaît encore à répéter que c'est le prix qu'il aime le mieux. Nous sommes plutôt porté à croire qu'il préfère les \$200,000 qu'il encaisse à taper fortement sur les balles de tennis!

Voici maintenant quelques détails de ses conférences:

«L'entraînement est la chose principale, l'essentiel. L'entraînement est tout. Chacun peut devenir champion de tennis, à condition qu'il ait une bonne vue, de la résistance, de la présence d'esprit et qu'il ait la volonté et la facilité de consacrer au tennis autant de temps qu'il est nécessaire.»

Bill Tilden, dans ses intéressantes causeries, montre trois stages dans le

développement d'un joueur de tennis: le joueur débutant, le joueur sachant déjà bien jouer et le candidat champion.

Laissons parler cette ancienne étoile du tennis amateur et professionnel:

«Un joueur qui consacre au moins six mois par an au tennis, peut espérer devenir un champion du monde. Et s'il ne peut pas y consacrer tant de temps et qu'il n'ait pas l'ambition de devenir un champion du monde, il peut devenir un joueur de classe, à condition d'observer toute une série de règles.

«Lorsque le joueur a appris les règles réglementaires, la première chose à faire, est de se mettre à la recherche d'un entraîneur, dont la taille corresponde à la sienne. Cela a peu d'importance qu'il choisisse un champion ou seulement le meilleur joueur de son club. Le principal est que l'entraîneur ait à peu près la même taille et le même tempérament que l'élève.

«Je suis en effet d'avis qu'un homme gros et de petite taille ne profite pas de l'entraînement d'un homme grand et maigre. Le physique n'a rien à voir avec l'obtention d'un titre de champion, et si un joueur est meilleur qu'un autre, cela ne tient nullement à sa taille, mais seulement au fait qu'il s'est entraîné

davantage. Il est impossible qu'un homme petit et gros puisse imiter les mouvements d'un homme grand et maigre, car ses membres ne s'y prêtent pas.

«Lorsqu'on a trouvé un partenaire, il faut bien faire attention à sa façon de jouer, et surtout pourquoi il joue ainsi. Cela ne suffit pas de s'approprier sa manière. Il faut savoir pourquoi la balle, lorsqu'elle a été frappée par la raquette d'une certaine façon, d'un certain endroit, avec une sûreté merveilleuse, arrive à tel ou tel endroit. Il faut toujours savoir exactement ce que l'on fait et quel en sera le résultat. Rien ne doit être laissé au hasard. Ce n'est que lorsque le débutant sera assez avancé pour considérer un coup comme une «chose» soumise à des lois géométriques et physiques, qu'il pourra se considérer comme un joueur indépendant.

«Lorsque le tennis est joué proprement, il ne peut jamais subir l'influence d'accès d'humeur. Même lorsqu'il est malade, un joueur doit mieux jouer qu'un homme en bonne santé, qui ne lui est que légèrement inférieur.

«Le cerveau doit savoir ce qu'il fait, et pourquoi, et les muscles doivent être entraînés de telle façon qu'ils fonctionnent avec une précision de machine. Et, pour y arriver, il n'y a qu'un moyen:

l'entraînement, toujours l'entraînement. On ne peut jamais s'entraîner assez. Et la qualité du jeu est en raison directe du temps consacré à son entraînement. On devrait, autant que possible, ne jouer qu'avec des joueurs plus forts. Cela améliore le don de l'observation, la présence d'esprit et l'adresse. Tandis que si l'on joue avec des joueurs inférieurs, on sera bientôt hors de forme. Les tournois de tennis constituent le meilleur entraînement. Et l'on n'en jouera jamais assez.»

Pour finir, résumons à notre manière: Apprenez bien les règles fondamentales. Prenez comme entraîneur un bon joueur ayant votre taille. Etudiez les lois de la physique qui sont appliquées dans le tennis. Ensuite, la pratique et l'entraînement. Une forte envie nous prend de transmettre ces mêmes conseils aux jeunes, même moins jeunes joueurs de baseball. C'est fait!

## Savez-vous tomber?

Savoir tomber c'est un art et une précaution qu'on peut s'étonner de voir négliger par un grand nombre d'athlètes.

Le plus grand nombre des accidents qui surviennent, au cours d'une partie de baseball, de football, de hockey, de ballon-au-panier, etc., sont la conclusion malheureuse d'une chute. Celle-ci étant provoquée par la collision de deux joueurs, par une glissade, un faux mouvement ou toute autre cause, prévisible ou non. L'accident, lorsqu'on ne peut en incriminer personne, est imputé à la fatalité. C'est relativement facile!...

En réalité, dans bien des cas on aurait pu l'éviter. On oublie, en effet, qu'il existe une technique de la chute. Et même, quand on sait que cette technique existe, on oublie de l'enseigner à un trop grand nombre de joueurs.

Regardez les acrobates de cirque, les bouffons aussi. Ils savent tomber. Ils exécutent des cabrioles impressionnantes. On se romprait les os à vouloir les imiter. Ils ne sont pas faits, pourtant, d'une manière moins fragile que la nôtre, mais ils ont étudié l'art de «se recevoir» sur le sol.

Voilà également les gros lutteurs, les As de la grimace. Lorsqu'un adversaire est élevé à bout de bras par un Robert ou un Rogers, qui le laisse choir de tout son poids sur le tapis ou hors de l'arène, s'il n'avait pas une véritable science du... bien-tomber, résisterait-il à plusieurs autres combats?

Et les pratiquants du jiu-jitsu ou du Judo. N'est-ce pas tout leur génie que la chute réglée, scientifiquement conduite jusqu'à son aboutissement?

Voici quelques années, nous avons interviewé un athlète japonais qui, aux Etats-Unis et au Canada, a fait des siennes avec la méthode du Judo, méthode triomphante chez les Nippons, qui l'ont enseignée à bon nombre de soldats de l'Oncle Sam, durant l'occupation américaine au Japon. Il nous disait alors que le jiu-jitsu est l'exploitation de la rupture des équilibres. Tomber et entraîner dans sa propre chute l'adversaire, voilà l'un des grands mystères de ce sport si nuancé. Entre nous, si le jeune homme qui accompagnait, l'autre nuit, à la montagne, la jeune fille que huit jeunes dégoutants personnages ont violée, avait appris le jiu-jitsu au lieu du jazz, il ne se serait pas laissé ligoter, sous les yeux de sa

[Lire la suite page 17]

**Les amateurs de la lutte libre, de tout temps, ont l'impression que le meilleur lutteur du monde fut Frank Gotch. Ils se trompent grandement car les experts du matelas, qui ne sont pas bigots, qui n'ont pas la vue courte, s'accordent à considérer l'ancien lutteur hindou GAMA (à droite) le champion des champions, d'une force herculéenne, d'une rapidité de panthère, malgré ses 260 livres, 5 pieds 9 pouces seulement. Ce Gama livra 3,000 combats sans subir une seule défaite. Même Frank Gotch et George Hackenschmidt, deux As du matelas, il y a 40 ans, ne voulurent affronter leurs forces et leur adresse contre celles de ce fameux Hindou. Cependant, seul le gros lutteur polonais, STANISLAUS ZBYSZKO (à gauche), alors champion du monde consentit à rencontrer Gama dans sa propre cour, à Patiala, Inde, sur terre plus ou moins battue. Mal lui en prit, car Gama riva les deux larges épaules de Stanislaus en dix secondes seulement. A titre de consolation, le gros Polonais reçut une bourse de \$10,000 pour son court combat, soit \$1,000 par seconde. Jolie compensation, au temps où les salaires étaient, en moyenne, de \$15 à \$20 par semaine, il y a 42 ans...**

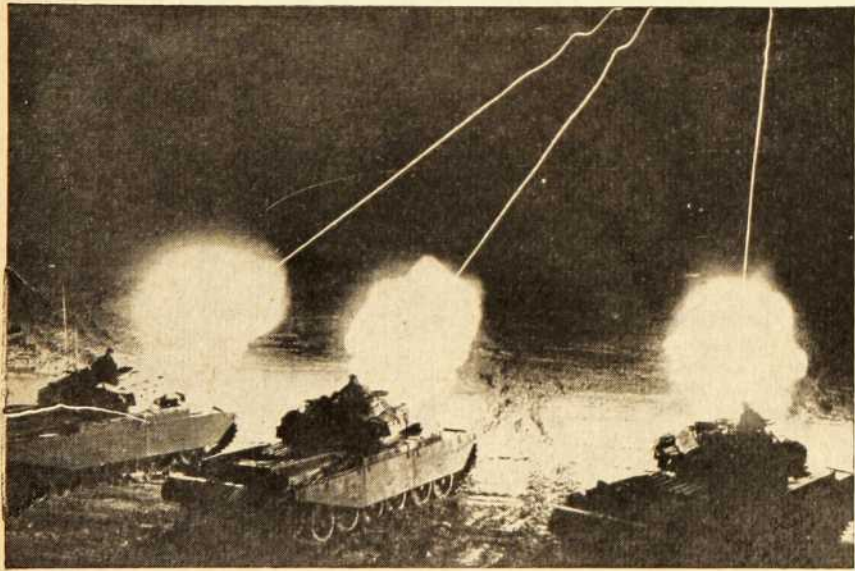
**Alors, les gros lutteurs ne lançaient pas de sel, Dans les yeux de leurs redoutables adversaires! Mieux élevés, de meilleures manières, Ils croyaient gagner honnêtement leur ciel!**



# ÇA et LA L'IMAGE

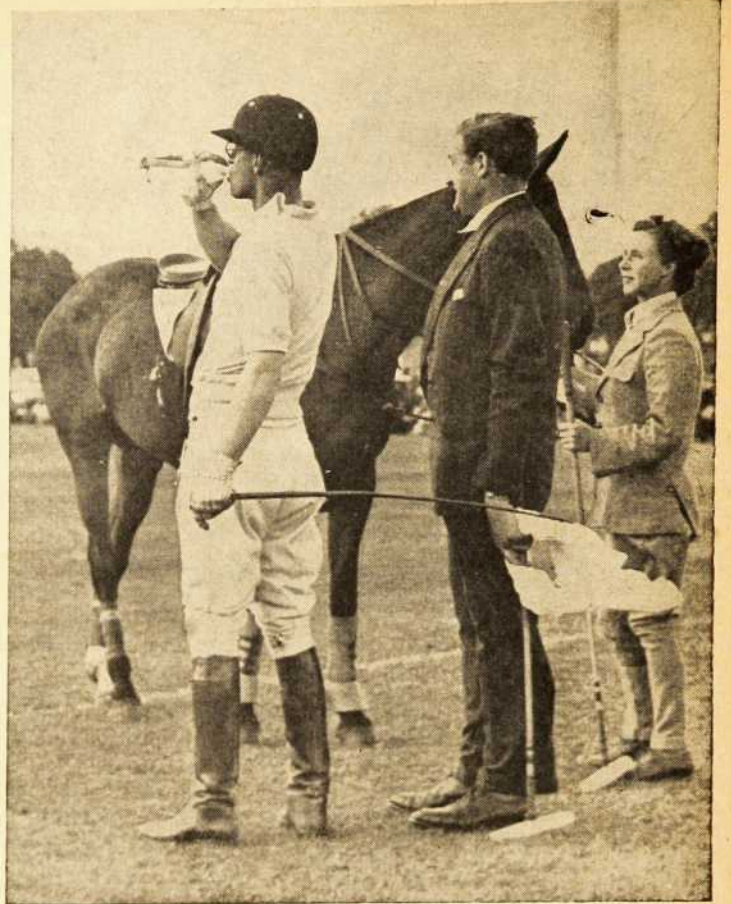


Peu à peu notre œil se fait à la vue du général Eisenhower en civil. Le militaire fait politicien s'exerce à des goûts tout à fait pacifiques. On le voit ici en compagnie de son épouse, et tous les deux apprécient (du bout des dents) la finesse d'une olive.



En Allemagne, les Anglais procèdent à de grandes manoeuvres et à l'essai de matériel blindé. On voit ici une unité de Centurions (chars de 50 tonnes utilisés en Corée) faisant feu la nuit avec des projectiles traçants.

En France, la première émotion passée, les Parisiens s'habituent à la vue du général Ridgway aux côtés du président Vincent Auriol. L'oeuvre européenne semble en bonne voie puisqu'à l'appui des Alliés correspond la volonté d'unité européenne concrétisée par l'actif ministre Schuman.



Le duc d'Edimbourg a vu avec plaisir renaître la saison du polo, son sport favori dans lequel il excelle. Casqué et vêtu comme il convient, nous le voyons ici qui se désaltère entre deux reprises, tandis qu'on lui selle un autre cheval.



A Washington : enregistrement champêtre. Dans le parc de la Maison Blanche, M. Kefauver s'est tranquillement assis au pied d'un arbre et procède avec les techniciens à la mise en ondes de son émission radiophonique.

A Belgrade, Yougoslavie, le maréchal Tito reçoit un groupe de montagnards qui, du fin fond de leur pays, ont apporté à la course un flambeau. Vieille tradition de cette flamme symbole de vie et que le peuple reconnaissant a offerte à son chef pour son 60e anniversaire.



## MONSIEUR PAREIL, DETECTIVE

[ Suite de la page 9 ]

lesquelles il avait passé ses pieds nus, Emile s'en fut vers l'entrée; la chaîne de sûreté était toujours mise sur la porte, il l'enleva, puis, tout doucement, il entrebâilla et regarda sur le palier.

— Pardon, Monsieur, c'est bien ici chez M. Lordier ?

Un petit homme vêtu d'un imperméable beige et coiffé d'un chapeau melon attendait sur le seuil. Son visage plein et rasé faisait tout de suite penser à quelque comique de café-concert. L'air satisfait, ses petits yeux pétillants derrière un binocle, il se redressait, bombant le torse et ne perdant pas un seul pouce de sa taille.

Emile Lordier considéra avec une méfiance non dissimulée cet individu qu'il ne connaissait pas.

— Pardon, monsieur, hasarda-t-il, sans ouvrir complètement la porte. A qui ai-je l'honneur ?

— Hector Pareil, détective !

— Excusez-moi, Monsieur, mais je crois que vous vous trompez... Vous êtes sûr que c'est bien à M. Lordier que vous désirez parler ?

— Absolument sûr !

Un garçon laitier passait à ce moment sur l'escalier. Le petit homme le dévisagea avec méfiance, puis il attendit qu'il fût monté pour se pencher vers son interlocuteur et pour lui glisser à l'oreille :

— Confidentiel ! Absolument confidentiel !

Furtivement, Hector Pareil porta la main à la poche de son imperméable puis il en retira un écrin de couleur grenat.

— Comprenez-vous maintenant ?

Emile Lordier eut un léger froncement de sourcils. Au premier coup d'oeil, il venait de reconnaître cet écrin. C'était celui qui renfermait naguère la bague aux six brillants.

— Rassurez-vous ! Je ne vous apporte pas que l'écrin ! La bague s'y trouve aussi !

Le détective esquissait un sourire d'intelligence en prononçant ces mots, ses petits yeux rieurs s'arrêtaient sur Lordier qui ne savait trop quelle contenance observer; pourtant l'insistance qu'apportait l'étrange visiteur à le rassurer parut avoir raison de l'incertitude dans laquelle se débattait jusquelà Emile. Il s'effaça, puis enfouissant la main dans la poche de son pyjama, il parut étreindre quelque chose.

Sans doute Hector Pareil devina-t-il que son interlocuteur, toujours aussi méfiant, se munissait de son revolver et s'apprêtait à parer à toute éventualité, car il ajouta, toujours aussi sûr de soi :

— Je vous répète que je viens ici en ami... Vous n'avez rien à craindre, bien au contraire ! Et vous vous félicitez certainement de m'avoir accordé quelques minutes d'entretien !

— Entrez !

Lordier étendait la main et désignait la porte du bureau demeurée entrouverte. Le visiteur se faufila aussitôt à travers l'ouverture, il allait, avançant sur la pointe des pieds et ses souliers jaunes criaient légèrement en se posant sur le sol.

Lordier allait emboîter le pas au nouveau venu, quand il aperçut la silhouette d'Arlette qui, profondément intriguée, apparaissait sur le seuil de la chambre.

— Eh bien ? qui est-ce ? interrogea anxieusement la jeune femme.

— Ne te tourmente pas ! Question d'affaires ! repartit simplement Lordier.

Ces paroles ne suffirent point à tranquilliser la jeune femme. Elle s'aperçut que son compagnon avait, en effet, le masque tendu comme elle l'avait parfois remarqué aux moments les plus critiques. Mais, d'un geste, Lordier l'incitant à réintégrer la chambre au plus

vite et à attendre bien patiemment, elle se résigna et disparut, faisant la moue...

Hector Pareil, lui, s'était assis avec désinvolture sur le canapé, son chapeau melon sur les genoux, il examinait la pièce dans laquelle Lordier venait de l'introduire; quand le maître de céans s'en revint, il poussa toute une série de petits grognements approbateurs.

— Vous dites ? interrogea Lordier toujours énormément méfiant...

— Je dis que vous avez un intérieur charmant, une véritable bonbonnière. Ce Pater est une petite merveille ! Quelle fraîcheur on retrouve toujours dans les chefs-d'oeuvre des peintres du XVIIIe siècle.

— Pardon, Monsieur, je suppose que vous n'êtes pas venu me voir pour discuter avec moi de questions de peinture ?

— Certes, non ! Mais tout m'intéresse, j'ai des goûts fort éclectiques et comme vous l'avez pu voir à l'instant, je me suis décidé à venir chez vous pour traiter certaine question de bijouterie. C'est une industrie dans laquelle vous devez exercer une certaine activité...

— C'est-à-dire...

— Ne vous défendez pas ! La découverte que je viens de faire et l'aventure qui m'est survenue au cours de la nuit me démontrent que vous devez receler chez vous un véritable petit trésor ! Et je crois même que vous êtes un collectionneur averti !

— Je vous en prie, Monsieur, venons au fait ! riposta Lordier, agacé par les constants frémissements de son visiteur.

— Eh bien, le fait, le voici, je vous l'ai déjà montré !

Hector Pareil avait toujours dans sa main l'écrin grenat, il l'ouvrit de nouveau, étalant sous les yeux de son voisin la bague aux six brillants qui étincelèrent aussitôt au soleil qui pénétrait à flots par la fenêtre voisine.

— Cette bague vous appartient, monsieur Lordier... Elle vous a été volée cette nuit; à l'instant même, je viens en effet de m'apercevoir qu'une de vos vitres avait été coupée avec un diamant. J'en ai déduit que vous étiez victime d'un vol... C'est simple comme bonjour !

— Permettez ! Tout cela ne me dit pas comment vous avez actuellement cette bague entre les mains !

— Evidemment, c'est toute une histoire ! Certaines gens critiquent àprement les romans policiers et les taxent régulièrement d'in vraisemblance, je puis vous affirmer que ce qui m'est arrivé cette nuit...

— Venons au fait, je vous en prie ! insista Lordier qui commençait à se sentir exaspéré par l'interminable façon de de son étrange interlocuteur. Comment cette bague se trouve-t-elle entre vos mains ?

— Vous en êtes le propriétaire ?

— Naturellement !

— C'est bien ce que je pensais ! Mes compliments, c'est une véritable merveille, et je comprends qu'elle ait pu éveiller la cupidité des voleurs ou plutôt de votre voleur, car il devait être seul !

Hector Pareil rajusta le binocle qui chevauchait son nez épaté, d'une chiquenaude il se débarrassa d'une pellicule qui s'étalait sur sa cravate rouge à pois blancs, puis se carrant confortablement sur le canapé comme s'il eût voulu l'occuper tout entier :

— Cette nuit, précisa-t-il, je revenais du cinéma... En flânant un peu comme à mon habitude. J'avais vu à Levallois un film assez indigeste. Alors, j'ai voulu profiter de la nuit claire. Je m'en revenais donc par la porte d'Assnières, puis par la rue de Tocqueville où se trouve votre domicile, et j'allais

Ne badinez pas avec les

# Pellicules!

Utilisez tout simplement l'Antiseptique Listerine

Le  
"BACILLE BOUTEILLE"  
(Pityrosporum ovale)



UNE LÉGÈRE chute de cheveux est parfaitement normale, mais quand les peaux mortes et les squames persistent sur votre col, prenez garde ! Ce sont peut-être des pellicules, la maladie la plus fréquente du cuir chevelu. Si elles sont dues à des microbes, l'Antiseptique Listerine est parfaitement indiqué, car il en vient à bout en un tournemain.

Ne tournez pas autour du problème, ne vous énervez pas en utilisant vainement des préparations démunies de produits antimicrobiens et qui ne vous donneront que les apparences d'un soulagement. Commencez tout de suite avec l'Antiseptique Listerine et massez votre cuir chevelu deux fois par jour... souvenez-vous qu'il s'agit là du traitement médical qui a sauvé bien des gens. L'Antiseptique Listerine traite les pellicules comme elles doivent être traitées... par une énergique intervention antimicrobienne.

Appliquez l'Antiseptique sur la tête, laissez-le pénétrer et faites un vigoureux massage.

Tuez le "Bacille Bouteille"

L'Antiseptique Listerine vous assure un bain antiseptique pour tout le cuir chevelu — et de ce fait il extermine des millions de germes qui ne

manquent pas d'accompagner les pellicules, y compris le "Bacille Bouteille" (Pityrosporum ovale).

Suivez bien régulièrement le traitement prescrit et constatez comme les peaux mortes et squames disparaissent rapidement... comme les démangeaisons sont soulagées... comme votre chevelure est saine.

Souvenez-vous qu'au cours de tests cliniques, des applications bi-quotidiennes d'Antiseptique Listerine ont débarrassé de leur mal 76% de ceux qui souffraient de pellicules.

Tout en vous lavant la tête

Pour prévenir les pellicules, prenez l'habitude d'appliquer régulièrement l'Antiseptique Listerine quand vous vous lavez la tête, la préparation qui est au service des Canadiens depuis plus de soixante ans. Lambert Pharmaceutical Company (Canada) Ltd., Toronto.

• Une sage précaution...

• Un traitement efficace contre les

## PELLICULES

P. 5. Evitez les caries dentaires avec la nouvelle pâte dentifrice Listerine — qui blanchit les dents et rafraîchit l'haleine.

Fabrication canadienne

rejoindre le mien situé un peu plus loin rue du Rocher, à proximité de la place Prosper-Goubeaux...

— Je vous en prie, Monsieur, coupa Lordier, impatienté par tout ce luxe de détails.

Le détective ne semblait point vouloir se hâter, il paraissait éprouver un certain plaisir à s'entendre parler.

— J'arpentais le trottoir, votre trottoir, continua-t-il, lorsque mon attention fut attirée par l'apparition d'un homme qui sortait par la fenêtre. Vous habitez un rez-de-chaussée. Et, tout de suite, je pensai que cette façon de sortir pouvait apparaître assez suspecte, le locataire de cet appartement n'ayant certainement point l'habitude d'emprunter cette ouverture pour entrer ou pour sortir de chez lui.

— Passons, Monsieur! Passons!

— C'est précisément ce que je fis tout de suite... Je passai. Et par habitude, je me mis à filer votre personnage! C'était un individu de taille moyenne, vêtu d'un pardessus à martingale de teinte sombre. La nuit ne me permit pas de m'assurer s'il était bleu ou noir, mais l'attitude qu'observa mon bonhomme quand il aperçut un agent qui déambulait au coin de la rue. Précipitamment il se rejeta dans l'ombre. Alors, tout de suite, je me dis: «Voilà un gaillard qui ne se sent pas la conscience bien tranquille et qui ne semble pas entretenir de rapports bien étroits avec la police! N'importe qui aurait pensé cela à ma place. Alors, je fus assez heureux pour le rejoindre sur le terre-plein de la place Wagram, exactement à côté de la fontaine Wallace!

— Je vois! fit simplement Lordier qui paraissait toujours sur des charbons ardents.

— L'individu attendait, promenant autour de lui des regards inquisiteurs. Je me dissimulai derrière un platane à l'angle du boulevard Péreire, je pus alors me rendre compte qu'il tirait un petit paquet de sa poche et qu'il l'examinait avec attention à la lueur d'un lampadaire. Un objet brillant refléta pendant quelques instants la lumière. Et je compris que mon bonhomme considérait un brillant ou un diamant qu'il devait avoir dérobé chez vous au cours de sa visite nocturne!

— Mais alors, comment avez-vous fait? interrompit Lordier qui semblait cette fois de plus en plus intéressé par le récit que lui faisait M. Pareil.

Le détective sourit, enchanté d'avoir dissipé la méfiance de son voisin.

— C'est l'enfance de l'art... Abandonnant ma cachette, je me suis tout simplement avancé vers l'homme, et délibérément, je suis allé droit à lui. D'un geste rapide, il enfouit de nouveau dans la poche de son pardessus le fruit de son larcin. — Pardon, Monsieur... Un peu de feu! » lui demandai-je alors.

« Pour les besoins de la cause, j'avais pris une cigarette dans mon étui, aussitôt l'individu parut rassuré, il fouilla dans son autre poche pour chercher son briquet. Je sus alors profiter de ces quelques secondes; faisant glisser dans ma main un mignon revolver que j'avais dissimulé sous ma manche, j'appuyai l'arme contre sa poitrine; avant même qu'il pût hasarder un seul mot, je lui dis d'un ton décidé: «Police. Tu vas me rendre immédiatement le bijou que tu viens de dérober rue de Tocqueville! »

Hector Pareil se donna une tape sur la cuisse, il semblait enchanté du bon tour qu'il avait joué au voleur.

— J'aurais voulu que vous vissiez la tête qu'il faisait! C'était tordant, mais mes arguments s'affirmaient si irrésistibles qu'il se décida à m'obéir; quelques instants plus tard, je sentais dans la paume de ma main gauche cet écrivain qu'il me remettait.

« Et maintenant, file!

« Le coquin ne se fit pas répéter l'ordre. Il se défila en courant, peu soucieux de connaître la paille humide des cachots, et je demeurai seul avec mon butin dont j'appréciai bientôt la valeur... C'est qu'elle est magnifique cette bague aux six brillants! Elle me rappelle celle de la baronne de Trailles qui fit couler tant d'encre il y a quelques semaines seulement... Vous vous rappelez, sans doute?...

— Certainement, je me rappelle! fit sourdement Lordier.

— Alors j'ai préféré venir vous voir moi-même. A quoi bon alerter la police, d'autant plus que je travaille pour mon propre compte! J'avais repéré exactement votre adresse; dès huit heures, je suis venu me renseigner auprès de votre concierge, c'est ainsi que j'ai appris votre nom. Alors je n'ai pas hésité plus longtemps, et je suis venu vous rendre votre bien!

Tout en achevant son récit, Hector Pareil remettait l'écrivain à Lordier qui s'empressa de s'en saisir et de contempler longuement son merveilleux contenu.

— Cette canaille ne vous avait pas volé autre chose, j'imagine? hasarda alors le détective.

— Pas du tout! Je n'avais à déplorer que la disparition de cette bague...

— Dans ces conditions, tout va pour le mieux! Je suis enchanté d'avoir pu vous rendre ce petit service!

M. Pareil se levait enfin de son canapé qu'il avait occupé avec une satisfaction non dissimulée. Et Lordier, qui paraissait quelque peu surpris et gêné par la tournure qu'avait empruntée l'aventure, demanda:

— Et maintenant, Monsieur, combien vous dois-je?

— Vous voulez rire, en vérité!

— Pardon, toute peine mérite salaire! En me rapportant cette bague vous m'avez rendu un inestimable service!

— Permettez, si je vous ai rendu ce service, ce fut uniquement parce que je fus favorisé par le hasard! Si je ne m'étais trouvé là au moment même où

votre voleur est sorti par la fenêtre, il courrait encore, et Dieu seul sait où serait allée votre bague aux six brillants! Vous ne m'aviez pas confié cette affaire que je sache...

— Evidemment non, mais tout de même...

Allant alors vers le bureau voisin, Lordier déclarait:

— Je vais vous signer un chèque!

— N'en faites rien! Vous me désobligeriez!

Hector Pareil se dressait tout droit, étendant la main dans un geste de dénégation offensée. Et son interlocuteur, de plus en plus stupéfait par le désintéressement véritablement surprenant dont faisait preuve cet habile limier, de murmurer:

— Mais enfin comment pourrai-je?

— Invitez-moi à dîner, voilà tout!...

Les quelques minutes que nous venons de passer ensemble m'ont permis de faire votre connaissance, je suis certain que nous deviendrons bons amis!

Emile Lordier demeura pendant quelques instants sans répondre, il pensa à Arlette, à Valérie partie; la femme de ménage ne savait pas faire la cuisine... D'ordinaire, ils déjeunaient au restaurant et ils dinaient tant bien que mal dans leur cuisine.

— Vous avez un intérieur charmant, insistait Hector Pareil en promenant de nouveau un coup d'oeil satisfait sur le décor du bureau.

— Ma foi, tant pis, se dit Lordier. Nous commanderons chez Prunier!

Puis se tournant vers son visiteur, et lui tendant la main:

— Entendu! ma femme et moi, nous serons enchantés de vous recevoir demain à dîner, à la fortune du pot!

— A la fortune du pot, c'est entendu! Pour ma part, je serais enchanté de faire la connaissance de Mme Lordier. En attendant, veuillez lui présenter mes hommages!

Amène et souriant le détective se dirigeait vers la sortie. Deux minutes plus tard, après avoir échangé une vigoureuse poignée de main avec Lor-

dier, il se faufila au-dehors pendant que son obligé, encore sous le coup de la surprise, considérait la bague aux six brillants qui resplendissait dans son écrin...

### III — Le soporifique

“Huit heures! Tu verras qu'il ne viendra pas!

Arlette Lordier consulta son bracelet-montre et le régla sur la pendule. Auprès d'elle, son mari se tenait debout près de la fenêtre. L'un et l'autre se sentaient toujours profondément intrigués par l'attitude si invraisemblablement obligeante du détective imprévu. Depuis la veille ils se confondaient en considérations et en conjectures au sujet de la disparition puis du retour du bijou volé.

Pour faire honneur à son hôte, Arlette avait tenu à passer à son doigt la bague aux six brillants, et, chaque fois qu'elle manifestait quelque inquiétude, Lordier répondait:

— Après tout, mieux vaut que tout se soit passé ainsi! Si la police s'était mêlée de cette histoire, nous aurions eu certainement les pires ennuis! Nous en serons quittes pour le dîner, voilà tout!

— Le livreur de chez Prunier a tout apporté, il y a déjà une demi-heure... Pourvu qu'il n'ait pas oublié... Tu n'avais pas précisé l'heure?

— Ma foi, je n'en ai pas eu le temps, et puis je me sentais quelque peu interloqué... il y avait de quoi, tu conviendras.

Une sonnerie qui retentissait à l'entrée vint couper court aux réflexions des deux époux.

— Le voilà!

Emile Lordier devança alors sa femme et se dirigea vers le couloir voisin; en quelques instants, il atteignit le seuil, ouvrit et, aussitôt, la silhouette de M. Pareil apparut dans l'encadrement de l'entrée.

— Vous m'excuserez de vous recevoir ainsi. Nous n'avons personne!...

Lordier tendait la main en souriant. Il s'aperçut que le détective s'était mis « sur son trente et un ». Sanglé dans une redingote qui semblait quelque peu vétuste, il était assez embarrassé par une magnifique gerbe composée d'oeillets et de roses.

— Mon Dieu! Vous avez fait des folies!

— En aucune façon. J'ai pensé tout simplement que Mme Lordier qui a tant de goût pour choisir ses bijoux, devait certainement apprécier les fleurs!

Arlette s'avancait souriante, très belle dans sa robe bleue; en quelques instants, les présentations furent faites. Hector Pareil parut ébloui par la présence de la maîtresse de céans. D'un geste maladroit il lui remit la gerbe, puis il s'avança, s'en fut accrocher au portemanteau son chapeau melon. Il avait aux mains des gants de cuir, des guêtres grises agrémentaient ses souliers jaunes, tout cela faisait avec la redingote grise un ensemble assez hétéroclite et de mauvais goût. L'invité souriait, découvrant quatre dents d'or. Il était laid, franchement, mais son sourire fit écarter bien vite la méfiance que manifestait naguère la jeune femme à son égard.

Après un court bavardage dans le salon, Arlette invita son hôte à prendre son bras.

— Vous excuserez l'absence du personnel. Actuellement trouver une bonne devient un véritable problème, dit-elle. Et puis, sait-on jamais sur qui l'on tombe. Enlevez vos gants, je vous prie, et mettez-vous à l'aise!

Hector Pareil répondit aussitôt à l'invitation de son hôtesse; quelque peu emprunté, il ôta ses gants, puis s'assit à la place que lui désignait Arlette, à sa droite.

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4 7 2 6 5 3 8 4 2 6 4 3 5 2 4 7  
L D V U U A D A O N P R N U R E

6 4 3 7 4 2 5 4 8 3 6 2 4 5 7 4  
E U G G D S L E E E V S N E R C

6 4 7 2 5 4 3 8 2 4 5 3 6 2 4 7  
R E O E G E N L R S E T A E T S

6 4 3 7 5 2 4 8 6 3 7 2 4 5 8 4  
I L O D R Z A A E P E C M F R E

6 4 7 2 5 4 3 6 2 8 4 3 5 2 4 7  
A R B H L E P U A G D O I N E O

8 4 3 7 5 2 4 6 3 4 2 7 4 6 5 8  
E L R U R C A B T S E R A A T N

4 7 6 2 4 8 6 3 4 7 6 3 4 2 7 4  
G S I U E T N U S E E N S X S E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Bonté divine !... Un homard.  
Le détective eut un regard admiratif à l'adresse du crustacé qui trônait dans sa carapace d'un rouge éclatant au milieu d'un lit de verdoyant persil agrémenté d'oeufs durs soigneusement coupés et alignés à intervalles réguliers. Sur le buffet voisin trônaient des bouteilles de vins généreux que Lordier n'avait pas cherché à débarrasser d'une épaisse couche de poussière et aussi de quelques toiles d'araignée.

— Hum ! Châteauneuf du Pape ! Côte rôtie ! Sauternes ! Champagne ! Mais c'est un véritable festin de Sardapale que vous avez préparé là !... s'exclama Hector Pareil dont les prunelles étincelaient de gourmandise. Un véritable guet-apens gastronomique !

— Lucullus dîne chez Lucullus, voilà tout !

— C'est ce que vous appelez dîner à la fortune du pot !

— Après le grand service que vous nous avez rendu !

Arlette minaudait et commençait de servir son invité, ce dernier adressa un rapide coup d'oeil à la bague aux six brillants qu'il reconnut tout de suite au doigt de sa voisine, puis, observant un silence religieux, il attaqua le homard.

Tout en se servant après sa femme, Lordier observa son hôte. On eût dit véritablement que le détective accomplît un rite. Il savourait la chair ferme et délicate du homard, et parfois, aux murmures à peine perceptibles qu'il laissait échapper, on pouvait se rendre compte qu'il appréciait particulièrement le plat de chez Prunier...

Cependant, peu à peu, à mesure qu'il se rassasiait, l'étrange invité se montrait plus bavard. Tout en dégustant les petits pois, qui suivirent le homard, il aborda certaines indiscretions concernant son hasardeux et périlleux métier.

— Vous avez une clientèle nombreuse ? demanda Arlette.

— Nombreuse ? C'est selon ! repartit Hector Pareil entre deux bouchées. A certains moments, on déplore de véritables épidémies de vols et de crimes, absolument comme si cela devenait contagieux comme la varicelle ou la rougeole, puis tout se calme pendant des semaines...

— La morte-saison quoi !... plaisanta Lordier. En ce moment, l'activité a-t-elle repris ?

— En ce moment, il y a épidémie de vols de bijoux ! Je vous ai fait allusion récemment à la baronne de Trailles à qui l'on vient de voler une bague de valeur identique à la vôtre ! Je pourrai vous parler aussi du collier de perles de la Ranée d'Owalpur qui s'est produit au Régina Palace dans des circonstances qui demeurent encore mystérieuses. Et puis, il y a aussi les rubis de lady Cynthia Dagmar !

— Nous avons lu tout cela dans les journaux, fit Arlette, avec un sourire affecté. Voulez-vous d'autres petits pois ?

— Volontiers, ils sont d'un tendre !

Hector Pareil se servit encore copieusement ; en même temps, Lordier s'acquittait généreusement de ses fonctions d'échanson... Tour à tour les vieilles bouteilles que le détective avait remarquées à son arrivée sur le buffet, se vidaient dans les petits verres. L'invité buvait sec, appréciait en connaisseur, et paraissait supporter fort bien tous ces crus ! C'était à peine si son visage semblait un peu plus empourpré qu'au début du repas.

Le confit de dinde truffé agrémenté d'une salade recueillit également les suffrages de M. Pareil. Il affirma qu'il n'eût certainement pas fait meilleur festin chez Larue ou chez Weber. Maintenant il racontait de savoureux épisodes vécus dans l'exercice de son métier de détective. Et ses deux hôtes se laissaient peu à peu gagner par une

irrésistible insouciance. Comme elles étaient dissipées les appréhensions qu'ils nourrissaient naguère à l'adresse de cet étranger qui avait fait intrusion de si déconcertante façon dans leur existence ! Hector Pareil était jovial et spirituel ; qui eût pu supposer en le voyant blaguer ainsi que ce fût là un subtil limier comptant déjà de nombreux exploits à son actif !

Après un croque-en-bouche, des fruits, des petits fours, après le champagne dont le détective absorba gailardement quatre coupes pétillantes et dorées sans paraître le moins du monde ébranlé, Arlette se leva :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, murmura-t-elle, nous irons prendre le café dans le petit salon !

— Volontiers !

Hector Pareil se leva. Tout sur son masque épanoui trahissait la joie de vivre. Et Lordier qui le considérait toujours avec insistance se dit que si ce repas constituait uniquement la récompense souhaitée par le détective, il pouvait se vanter de s'en tirer à bon compte. D'ailleurs, l'invité parlait de choses et d'autres et ne paraissait pas vouloir manifester de nouvelles exigences.

Le trio s'était réfugié dans le salon, quand le détective, qui examinait toujours avec un soin minutieux l'ameublement et les tableaux, dit en désignant un petit coffre :

— J'imagine que vous n'allez pas remettre là la bague aux six brillants. Ce meuble serait facilement forcé !

— Soyez sans crainte, riposta Arlette. Dans notre chambre, le secrétaire...

La jeune femme n'acheva pas sa phrase, elle venait, en effet, de surprendre un coup d'oeil d'intelligence que lui adressait son mari ; alors elle s'arrêta net, et laissa échapper un éclat de rire, puis, prenant la cafetière en argent, elle commença de vider le café dans les tasses.

— Combien de morceaux de sucre, monsieur Pareil ?

— Deux suffiront !

L'une après l'autre, Arlette remplit les deux autres tasses destinées à elle et à son mari. Mais déjà le détective se redressait et désignait à Lordier une estampe qui se trouvait accrochée au mur :

— Que représente cette gravure ?

— C'est une estampe de Boilly retraçant les plaisirs du Palais-Royal, précisa Emile Lordier.

— Le Palais-Royal ! Le Palais Egalité ! Que de souvenirs il évoque ! Les muscadins, les incroyables, les merveilleuses ! La galerie de bois ! Et les tripots !

M. Pareil semblait décidément posséder une documentation très vaste sur le Paris d'autrefois. Arlette venait de sortir pour porter la cafetière à la cuisine voisine, et Lordier étendant la main, se disposait à montrer à son commensal quelques détails de la gravure qui venait ainsi d'éveiller sa curiosité, quand, dans le verre qui recouvrait l'estampe, Emile Lordier aperçut comme dans une glace la silhouette du détective.

Le maître de céans, s'immobilisa alors, interdit. M. Pareil, profitant de ce que son hôte lui tournait le dos et de ce que la jeune femme se trouvait momentanément absente, s'approchait de la petite table où étaient déposées les trois tasses remplies de café tout fumant. Avec une incroyable rapidité, le petit homme étendit la main, et Lordier put s'apercevoir qu'il laissait tomber une légère pincée de poudre dans sa tasse puis dans celle de sa femme.

Pendant quelques instants, Lordier fut sur le point de bondir et de demander à son hôte les raisons de cet inquiétant manège. Il n'en fit rien pourtant, préférant surveiller de très près le singulier détective. D'ailleurs M. Hector, affectant toujours de sourire, se haus-

**Voilà le moment pour une OLAND**

EXPORT ALE EXTRA STOUT  
BAVARIAN LAGER

**OLAND & SON LTD.**  
HALIFAX MONTREAL

**AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES**

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

**LA PLUPART des ENTREPRENEURS PRÉFÈRENT LES BOUGIES**

**CHAMPION**

pour **PLEINE PUISSANCE**

FABRIQUÉES AU CANADA DEPUIS 1919

sait maintenant sur la pointe des pieds pour contempler tout à loisir l'estampe de Boilly. De petits grognements approbateurs accueillirent les quelques explications que lui fournissait son voisin d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

Lordier demeurerait, en effet, vaincu maintenant que le détective avait versé un soporifique dans son breuvage. Il se promit donc de jouer serré. Répondant d'un air détaché à son interlocuteur, il revint bientôt vers la petite table; Arlette s'en retournait de la cuisine. Alors, il prit la tasse de café, et la porta à ses lèvres.

A ce moment, Emile Lordier put se rendre compte de l'expression anxieuse qui se dessinait sur le masque naguère indifférent du petit homme.

— Il est brûlant, ton café, ma chérie! déclara-t-il à Arlette.

Puis, prenant une boîte à cigare sur le guéridon voisin, il la tendit à M. Pareil.

— Un cigare? Ce sont des Honduras! Ils sont fameux!

— Peste! des Honduras! Je comprends!...

Le petit homme choisit un des cigares bagués d'or, puis avec précaution il en coupa l'extrémité. Pendant qu'il s'affairait ainsi, Lordier prit sa tasse, la vida dans un cache-pot placé à sa portée, puis, hâtivement, faisant semblant d'avoir bu en portant le récipient à ses lèvres, il hasarda:

— Il a un drôle de goût ton café, ce soir!

— Mon Dieu, repartit la jeune femme, qui ne s'était pas aperçue du geste étrange de son mari, je l'ai préparé comme d'habitude! Vous le trouvez amer, monsieur Pareil?

Le détective goûta le café à son tour, puis affirma:

— Exquis! Tout simplement exquis! Pour ma part, je trouve ce goût très agréable!

Emile Lordier eût bien voulu prévenir la jeune femme et l'empêcher de boire à son tour, mais Hector Pareil ne détachant plus de lui ses regards, force lui fut donc de répondre à toutes ses questions; néanmoins il se promit bien d'ouvrir l'oeil et de s'efforcer par tous les moyens à déjouer la manœuvre que commençait d'esquisser son mystérieux commensal.

#### IV — Au nom de la Loi

Le détective accepta avec empressement le verre de fine que lui servit complaisamment Arlette; il put alors remarquer que la main de la jeune femme tremblait pendant qu'elle lui versait la liqueur.

— Etes-vous souffrante, madame Lordier? interrogea-t-il. On dirait que vous n'êtes pas dans votre assiette?

— Ce n'est rien, repartit Arlette en portant la main à son front. Un simple vertige. Cela m'arrive quelquefois! Surtout après avoir bu du champagne! Et ce soir, je crois que j'ai bu beaucoup plus que de coutume!

Lordier ne répondit pas; ses sourcils se froncèrent. Il comprenait, en effet, que l'indisposition d'Arlette était due avant tout à la poudre mystérieuse que son invité avait laissée tomber dans la tasse de café absorbée récemment par la jeune femme. Une fois encore il se sentit sur le point de bondir et de confondre le mystérieux et inquiet visiteur; il n'en fit rien, persuadé qu'une plus longue expectative lui permettrait de mieux démasquer le détective.

Et bientôt, Emile Lordier s'efforça à son tour de donner le change à Hector Pareil.

— C'est singulier! Voilà que j'ai la migraine, moi aussi! maugréa-t-il.

— Diable! protesta le détective. Je croyais que vous aviez une plus gran-

de capacité de résistance! Voyez donc, moi!

— Vous, ce n'est pas la même chose!...

Arlette s'efforçait de réagir, un engourdissement de plus en plus impérieux s'emparait de tout son être, plusieurs fois, elle voulut se redresser, mais ses paupières se fermèrent. Elle avait la tête lourde. C'était à peine, maintenant, si elle répondait par quelques monosyllabes aux questions que lui posait Hector Pareil.

Lordier, lui, semblait aussi passablement engourdi que sa compagne. Hector Pareil qui s'était installé confortablement dans un fauteuil considérait à tour de rôle les deux époux. Il pouvait se rendre compte des effets provoqués par le somnifère. Arlette semblait toute prête à s'abandonner entre les bras de Morphée et il en était de même de son mari.

Un sourire de victoire illumina la physionomie du détective. Lordier ne lui répondait plus maintenant que par de vagues paroles qui n'avaient plus aucun sens. Quant à Arlette, elle s'était laissée tomber sur le canapé et, la tête de plus en plus penchée, elle dormait profondément.

— Enfin!...

Hector Pareil se redressa, enchanté du résultat de sa ruse; toutefois il ne s'aperçut pas à ce moment, que les paupières de Lordier n'étaient point tout à fait closes; parfois elles s'entrouvraient, laissant filtrer un furtif regard. Le maître de céans demeurerait résolu à feindre le sommeil afin de prendre en flagrant délit son dangereux visiteur.

— Hum!... Hum!... M'entendez-vous?

Le détective se penchait maintenant auprès de Lordier, étendant la main il le secoua légèrement, mais le dormeur laissa échapper un ronflement sonore, et le petit homme se sentit plus persuadé que jamais que ses deux hôtes

étaient définitivement partis pour le royaume des songes...

Alors, rapidement sur la pointe des pieds, Hector Pareil abandonna le petit salon. Son visage était devenu plus grave, il sentait qu'il allait aborder une partie qui n'était pas sans risques. En quelques instants il atteignit la porte donnant sur le couloir, puis, après avoir inspecté autour de lui pour s'assurer de la disposition des lieux, il s'arrêta auprès de la porte de la chambre demeurée entrouverte...

Hector Pareil se rappelait, en effet, les quelques paroles que lui avait dites la jeune femme... Les bijoux étaient dans le secrétaire. Apercevant le meuble, il fouilla dans sa poche et en retira un trousseau de clefs; ensuite, tournant le dos à la porte, avec l'habileté d'un cambrioleur professionnel, il introduisit à tour de rôle cinq clefs dans la serrure sans pouvoir ouvrir. Ce ne fut que la sixième fois qu'il réussit dans sa tentative.

Tandis que le détective travaillait ainsi, Emile Lordier s'était relevé sans bruit. Cessant de feindre le sommeil, il porta la main à la poche de son pantalon et en retira son revolver automatique... Quelques secondes lui permirent de s'assurer que l'arme demeurait chargée, alors, évitant de provoquer le moindre bruit, il s'aventura à son tour dans le couloir sans chercher seulement à réveiller Arlette qui continuait de dormir lourdement.

En quelques instants il atteignait le seuil de la porte, une scène édifiante s'étala alors sous ses yeux... Hector Pareil avait réussi à ouvrir le secrétaire et maintenant, il fouillait dans les tiroirs, retirant l'un après l'autre les écrins qui se trouvaient dissimulés naguère dans l'autre cachette et qui étaient placés là depuis la veille seulement, à la suite de l'étrange tentative du cambrioleur.

## LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Voilà un an que je te supplie de poser cette tablette et tu choisis le moment où il y a quelque chose sur le feu pour y mettre ta poussière.

L'attention d'Hector Pareil semblait uniquement accaparée par les bijoux et les joyaux qui reposaient dans les écrins. Il en avait étalé quelques-uns devant lui, quand une voix claire retentit dans la pièce:

— Haut les mains maintenant, canaille! Sinon...

Le détective sursauta et se retourna. Il aperçut alors Emile Lordier qui attendait, debout, sur le seuil, un sourire aux lèvres, son automatique à la main.

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent en présence. Tout d'abord, Hector Pareil avait manifesté une profonde surprise, mais son masque s'était de nouveau rasséréné. Quant à Lordier il esquissait un sourire narquois à l'adresse de son voisin qui levait maintenant les mains, impressionné par sa menace.

— Eh bien, monsieur le bon-vivant! On voulait jouer au brave homme! Et l'on n'était qu'un vulgaire escroc!

Puis, se rapprochant de son hôte qu'il ne cessait de tenir sous la menace de son revolver:

— Pourquoi es-tu venu? Ah, je comprends, c'est toi qui nous avais déjà rendu visite, l'autre soir! Dérangé pendant que tu te livrais à ta sale besogne, tu n'as pas pu tout emporter! Alors, tu as imaginé le truc de la bague aux six brillants! Tu as pensé qu'en nous remettant le bijou, tu réussirais à endormir notre méfiance. Mais je t'ai surpris dans le verre du cadre quand tu étais en train de verser le somnifère dans nos tasses. Alors, j'ai joué la comédie à mon tour. Maintenant, le rideau est tombé, tu es pris! Il va falloir payer!

Hector Pareil n'avait pas bronché pendant que son adversaire lui parlait de la sorte. Il attendait, impassible, et comme Lordier s'efforçait en vain de surprendre chez lui la moindre gêne, il déclara:

— C'est très simple! Vous n'avez qu'à téléphoner à la police pour me faire arrêter! Eh quoi, vous n'y êtes pas déjà? C'est étrange! De même que vous me permettez de trouver anormal que vous n'ayez pas déposé, hier, de plainte au commissariat de la Plaine Monceau! Le bijou volé en valait la peine!

Cette fois, ce fut Lordier qui parut manifester quelque embarras; bien qu'il dirigeât toujours l'automatique contre le détective, il semblait que ce dernier eût repris l'initiative des opérations qui lui avait été momentanément enlevée, et ce fut toujours d'une voix calme qu'il poursuivit, défiant son voisin du regard:

— Je sais bien pourquoi vous n'avez pas déposé de plainte. Lordier! La bague aux six brillants a été volée par vous! Elle appartenait à la personne de Trailles; de même que le collier, les autres joyaux constituent le butin amassé après certaines expéditions mystérieuses! Car vous êtes des aventuriers d'une certaine envergure, Lordier, vous et votre femme! A plusieurs reprises déjà la police a tenté de vous mettre la main au collet sans réussir à vous prendre sur le fait! Cette fois, vous êtes pris, car vous ne m'échapperez pas!

— Tu crois peut-être m'effrayer, ricana alors Lordier. Il suffirait seulement que j'appuie sur la détente pour que...

— Non, tu ne m'exécuteras pas, Lordier, quand tu sauras que l'immeuble est actuellement cerné! Des agents stationnent sur le trottoir prêts à accourir à mon signal et comme tes volets de fer sont seuls fermés, on peut entendre parfaitement un coup de sifflet parti de l'intérieur de cette pièce! D'ailleurs, écoute! On frappe à la porte! On te somme d'ouvrir au nom de la loi!...

Cette vigoureuse riposte du petit homme ébranla fortement la parfaite sérénité que manifestait naguère Emile Lordier. Il se détourna légèrement

pour se rendre compte qu'il ne s'agissait point là d'un nouveau subterfuge.

Hector Pareil n'attendait que cette occasion de passer à la risposte, le canon de l'automatique que son adversaire braquait contre lui s'étant légèrement détourné de lui, il bondit; sa main droite qu'il conservait levée depuis l'injonction de Lordier s'abattit autour du poignet du malfaiteur qu'elle enserra avec force...

Une détonation éclata, Lordier présentant la détente, mais son habile antagoniste avait pu détourner suffisamment l'arme, la balle s'en fut se loger tout près de là dans une tenture.

Alors, une lutte acharnée s'engagea entre les deux hommes; Lordier faisait des efforts désespérés pour échapper au détective; il cherchait à peser sur lui de tout son poids, mais si Hector Pareil semblait moins vigoureux que le malfaiteur, il était infiniment plus souple; après un corps à corps acharné, il réussit à tordre le poignet de son antagoniste et à lui faire lâcher l'arme qui tomba sur le tapis.

Mais, déjà des coups répétés retentissaient contre la porte. Les agents qui attendaient sur le trottoir, alertés par la détonation, s'empressèrent d'intervenir. Tandis que les deux adversaires reprénaient une lutte furieuse dans la chambre, se roulant sauvagement l'un sur l'autre et s'efforçant désespérément de récupérer l'automatique tombé presque à leur portée, à grands coups d'épaules, les gardiens de la paix parvinrent à enfoncer la porte et à rejoindre la pièce où se poursuivait la lutte acharnée.

Emile Lordier fut rapidement maîtrisé; le visage tuméfié, les vêtements déchirés, il chercha vainement à échapper aux poignes solides qui s'appesantissaient sur lui. En peu de temps, il sentit les menottes se refermer autour de ses poignets.

Alors, un sergent de ville qui venait de participer à cette arrestation, se tourna vers Hector Pareil:

— Cette fois, nous l'avons eu, brigadier!

— Vous pourrez chercher dans ce secrétaire, vous trouverez là tous les bijoux volés que nous recherchions depuis un certain temps; il y a là une véritable collection. Et dans la pièce voisine, vous trouverez endormie la dame complice! Elle a, elle aussi, quelques peccadilles à son actif!

Arlette Lordier devait se réveiller au commissariat et, comme son mari harcelé de questions, venait de faire des aveux complets au sujet des différents vols dont il était l'auteur, la jeune femme effondrée, ne put que confirmer ses déclarations.

Et, ce jour-là, le brigadier Barfleur, qui avait emprunté pour mener cette affaire l'identité de l'étrange détective Hector Pareil, reçut les chaleureuses félicitations de ses chefs. En s'introduisant lui-même dans l'appartement des Lordier, le policier avait tout d'abord réussi à subtiliser la fameuse bague et à s'assurer de la valeur des autres bijoux. Il n'avait eu ensuite qu'à tendre le piège dans lequel les deux voleurs étaient venus se faire prendre. Une fois de plus la justice triomphait. Et, quelques jours plus tard, prenant un repos bien gagné, Barfleur allait, en famille, taquiner le goujon sur les bords de la Marne...

MAURICE DE MOULINS.

## DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

blonde, sans coup férir, comme l'a si bien dit notre bonne tante Deda!

Ce Japonais tint à prouver par des chutes — c'est la marche qui démontre le mouvement — combien ses paroles étaient vraies.

S'étant déshabillé jusqu'à la ceinture, il plongea littéralement sur le pavé, la tête la première. Sans le moindre mal, comme vous le devinez. Il recommença, montant sur les épaules d'un costaud de six pieds, deux pouces, pour tomber de plus haut. Il exécuta les plus invraisemblables sauts sur la tête, sur le dos, sur le ventre même, sans paraître souffrir le moins du monde de ces exercices, qui eussent assommé net un athlète moyen.

Il ne cessa ses exhibitions que sur les injonctions d'un agent de police. Car ce quidam, qui essayait de défoncer le sol avec son crâne, avait attiré une foule assez nombreuse pour embouteiller la circulation. Le pire de l'affaire c'est que l'agent de police, ventru comme deux, prenait ce Japonais pour un fou, échappé de l'asile. Sans notre intervention, il l'aurait conduit au poste de police!

Ce dont notre Japonais démontrait l'existence: la science de la chute, ce que lutteurs, acrobates, bouffons réalisent quotidiennement, pourquoi n'en

imposerait-on pas l'étude aux sportifs, qui pratiquent des exercices physiques, où la chute est toujours à craindre? Les skieurs sont de cette galère!

Quand l'accident est survenu, c'est trop tard pour y penser. Dirigeants, dans le programme d'éducation physique de vos membres actifs, insérez le chapitre « Etude des chutes en cours de jeu? »

Vous pourrez, peut-être un jour, vous féliciter de votre prévoyance!



**CLAUDE DAGENAIS, jeune sportsman de l'île Perrot, aime à taquiner les ondes dans ses moments de loisirs, en faisant de l'aquaplanisme, sur la rivière Ottawa. Excellente manière de se reposer, après une dure journée de travail, que ce soit à livrer du lait ou à gérer une industrie quelconque!**

## MESSIEURS, SOURIEZ-VOUS AU FOYER?

Il est relativement facile de garder le front serein et la lèvre souriante hors de chez soi, et même de faire face aux pires difficultés de la vie, sans rien trahir de sa peine aux yeux du monde. Etre d'humeur égale à la maison et savoir supporter sans aigreur les petites misères de la vie domestique, voilà ce qui est vraiment difficile si l'on en juge par le petit nombre de ceux qui le font. L'homme du monde le plus correct et le plus impassible aussi bien que le boute-en-train des dîners joyeux, devient souvent violent et brutal dès qu'il se retrouve derrière le mur de la vie privée. Un héros qui essuie sans tressaillir le feu des batteries ennemies est quelquefois incapable de recevoir de la main de sa femme sans gronder et sans se plaindre, une tasse de café tiède. Le bonheur du ménage dépend pourtant en très grande partie de la philosophie avec laquelle on accepte les petites contrariétés de la vie commune.

Si vous voulez être heureux, gardez-vous d'attribuer de l'importance aux petites choses, et tenez constamment en bride la vivacité de votre humeur. Vous en serez récompensé; car vous verrez le rayonnement calme de votre visage se refléter sur le visage de tous ceux qui vous entourent. Il tient à vous que, dans la famille tous les jours soient ensoleillés. Est-il rien qui vous soit plus cher que ces divinités du foyer, votre femme, vos enfants? Pourquoi donc

vous arrive-t-il de les traiter plus grossièrement que des étrangers?

Dans les affaires, dans le monde, on est instinctivement sur ses gardes; on retient les paroles vives; on bannit tout jeu de physionomie dénotant l'impatience ou la colère; on est poli et charmant. C'est pour ceux qui nous sont le plus chers que nous réservons nos caprices et l'irascibilité de notre nature. Devant eux, nous paraissions tels que nous sommes, sans nous inquiéter de cacher ou d'atténuer nos laidiers ils savent à leurs dépens, quand nos nerfs sont trop tendus quand nous avons eu des déboires, quand la fatigue morale ou physique, nous accable et nous aigrit. On a vu des grands hommes, sous l'aiguillon des petits ennuis quotidiens perdre toute patience et toute mesure, jeter leurs bottes à la figure de leur valet de chambre et s'emporter en invectives ou en sarcasmes contre leur femme.

Prise une à une, ces vivacités et ces impatiences sont bien peu de choses; mais elles ressemblent aux sauterelles dont le nombre finit par cacher le soleil.

*Dans le cours de la vie  
Un des biens qu'on envie  
C'est la santé.  
Mais chaque jour j'observe  
Que ce qui la conserve  
C'est la gaieté.*



CHERAMY, fabricant bien connu d'articles de toilette de qualité, présente une nouvelle création qui sera connue sous le nom de Désodorisant A/S.

Dégageant le délicat parfum "APRIL SHOWERS", le Désodorisant A/S est extrêmement efficace parce qu'il contient de la chlorophylle, un bactéricide reconnu. Il est présenté sous forme de bâtonnet très pratique et d'un usage à la fois agréable et sûr.

Le Désodorisant A/S s'associe parfaitement à un autre populaire produit CHERAMY — le Talc "APRIL SHOWERS" — lui aussi très agréablement parfumé.

Demandez ces deux excellents produits CHERAMY la prochaine fois que vous achèterez des articles de toilette: le bâtonnet Désodorisant A/S, à \$1.10 et le Talc "APRIL SHOWERS", frais comme la brise printanière, à 59¢



**NAUSEE** due aux mouvements qui dérangent l'équilibre, soulagée par le **MOTHERILL'S SEASICK REMEDY**. Pour voyages sur terre et sur mer. Résultats satisfaisants ou argent remis. **PAR TOUT LE MONDE**

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre**

Adressez-vous à

**ROMEO AUGER**

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

## AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**LE FILM  
LA REVUE POPULAIRE  
LE SAMEDI**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

**POIRIER, BESETTE & CIE, LIMITEE**  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

## NOTRE FEUILLETON

## LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

par PIERRE NINOUS

No 8

« ENFIN, un jour, une idée lumineuse me vint :

« Je me rappelai l'individu chez lequel Mme Runkel avait acheté son fonds de commerce. J'avais été en relations avec lui, pour certaines formalités.

« Je me précipitai chez lui.

« J'avais eu raison d'espérer un résultat de ce côté.

« Il avait, non pas revendu la vacherie à la mort de la veuve, mais il avait donné certains renseignements aux héritiers.

« Il possédait leurs noms et leurs adresses.

« Le plus important de tous, celui qui avait eu pitié de la petite Cécile, habitait un petit village de Normandie.

« J'y courus un dimanche en prenant toutes sortes de précautions pour me grimer, afin que plus tard Me Quercy ou un autre ne puisse jamais savoir comment j'avais retrouvé Cécile, si je la retrouvais.

« J'eus alors la chance inespérée, après lui avoir bâti des fables, de savoir que l'orpheline — ta future femme, si tu m'écoutes, — était toujours dans le même couvent où il l'avait jadis placée.

— Et ce couvent s'appelle ?

— Le monastère de la Délivrande.

— J'y vole.

— Et là, qu'y feras-tu ?...

— Je ne le sais pas ; je m'inspirerai des circonstances.

— Et ce serait le moyen de tout faire échouer.

— Alors, que dois-je faire ?...

— Tu vas aller t'installer dans une petite auberge qui est dans le bourg même de la Délivrande, à quelques centaines de mètres du couvent.

« En cette saison, les orphelines sortent tous les jours pour les travaux des champs.

« Elles fanent l'herbe dans les prairies, qui sont considérables.

« Tu t'arrangeras pour voir et connaître Cécile Brésilia.

« Tu lui raconteras que l'an passé, étant dans ces parages, qu'actuellement, tu l'as entrevue ; que, depuis, tu n'as fait que rêver d'elle ; qu'actuellement, tu es revenu exprès pour elle, et que, persuadé que tu l'aimeras toute ta vie, tu t'es décidé à en faire ta femme, quoiqu'elle soit pauvre, sans fortune et sans famille.

« Et puis, tu sais, mon petit, tu as vingt-trois ans... tu chanteras cette chanson-là bien mieux que moi ! Mais est-ce bien imaginé ?

— Admirablement.

— Le père sera ici peut-être avant les quatre mois qu'il avait d'abord annoncés, car il s'en est écoulé deux depuis qu'il a écrit.

« Deux qu'il m'a fallu pour découvrir la jeune fille, puis savoir qui elle était, ce qu'elle faisait dans ce couvent... et bâtir le plan que je viens de t'exposer.

« Maintenant, à toi d'agir :

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-Jacques Monastier ramène un jour chez lui un petit garçon, Claude, qui est bientôt considéré comme son fils. Plus tard, il adopte le jeune orphelin Bernard de Mirecourt. Et enfin Jean-Jacques épouse Angèle de Montlure, qui lui donne une fille, Jacqueline. Puis, la générosité de Jean-Jacques se manifeste encore une fois, lorsqu'il adopte un autre enfant, Albert Gaultier, dont le père lui avait déjà sauvé la vie. Alors, tous quatre, Claude, Bernard, Jacqueline et Albert sont élevés et grandissent ensemble. Alors, un jour Claude est enlevé par un domestique, Isidore, soi-disant pour le ramener à son véritable père, en Allemagne ; Claude, cependant, parvint à s'échapper la vie s'écoule. La mort aussi continue son oeuvre. En effet, c'est au tour d'Angèle de disparaître, non sans avoir béni les amours de Jacqueline et de Claude. Et Georges Perrotin la suit bientôt dans la tombe. Bernard, après avoir dilapidé tout son avoir, va partir en Amérique, pour refaire sa vie.

« Il faut, le jour où Brésilia reviendra en France, que Cécile s'appelle Mme Albert Gaultier.

— N'ayez pas peur. Tout ce qu'il faudra sera fait.

— Combien tes patrons t'ont-ils donné de jours de congé ?

— M. Claude m'a permis de partir, car je lui ai dit que, souffrant, vous me réclamiez.

« Vous devriez lui écrire vous-mêmes, vieux père, pour lui demander de me laisser une quinzaine de jours avec vous. Il me les accordera à coup sûr... A l'époque où mon congé expirera, mon affaire sera à coup sûr terminée.

— Je vais écrire. Et toi, quand partiras-tu en Normandie ?

— Y a-t-il un train ce soir ?...

— Non, tu arriverais trop tard à Caen.

— Eh bien ! je partirai demain matin à la première heure.

## Deuxième partie

## I — Une passion

Le train filait à toute vapeur.

Albert, dans un compartiment de seconde classe, pensait et repensait à cette grave affaire.

Comment allait-il l'engager ?

Il ne possédait pas, au point de vue physique, le moindre renseignement sur Cécile Brésilia.

Il savait son nom, et c'était tout.

Etait-elle brune ? Était-elle blonde ? Mystère.

Si elle passait à côté de lui dans la rue, rien ne l'en préviendrait.

Demanderait-il des renseignements dans le pays ?

C'était dangereux.

Irait-il tout droit au monastère où elle avait été recueillie, et là essayerait-il de s'entendre avec la supérieure, en lui racontant une bourde quelconque ?

Ce n'était pas plus sûr, ni plus prudent que l'autre moyen.

D'abord, en général, les religieuses sont très fines, et ne se laissent pas aisément mettre dedans.

Ensuite, cette manière de faire connaissance avec Cécile n'était ni assez romanesque, ni assez extraordinaire pour enflammer, comme le lui avait recommandé Arnold, un coeur de dix-huit ans.

« Je chercherai mieux, se dit-il. Du reste, le plus sage est encore de m'inspirer de gens et du milieu dans lequel je vais me trouver. »

Le temps était splendide.

La fin du mois de mai avait eu des chaleurs hâtives, extraordinaires.

Mais, après quelques orages, juin rachetait le malaise qu'avait causé l'atmosphère brûlante, par une température admirablement belle, fraîche et pure.

A mesure qu'approchait la grasse et féconde Normandie, la verdure devenait plus intense, plus profonde.

Les campagnes aux environs de Paris étaient merveilleusement fleuries.

Dans les herbages magnifiques, les premiers foins coupés embaumaient.

Au ciel, d'une pureté adorable, des nuées d'hirondelles volaient à une grande hauteur, et tout à coup, plongeant à terre, allaient ramasser autour des fanesuses alertes, les insectes et les bestioles dont elles se nourrissent.

Mais cette grande poésie de la nature en fête n'attendrissait pas le coeur aride et sec de Gaultier.

Il ne la voyait même pas.

Il avait pris l'express du matin, et les cinq heures qu'il mit pour arriver à Caen lui parurent certainement les plus longues qu'il eût encore vues s'écouler dans son existence.

Enfin, après bien des arrêts, des noms de stations criés le long du train, après une heure d'attente dans la gare de Caen, Albert monta dans le petit chemin de fer qui va vers la mer.

Heureusement, ce nouveau trajet ne fut pas long, car son impatience ne se pouvait plus contenir.

Comme le lui avait recommandé Arnold, qui connaissait le pays il s'arrêta à la petite gare qui s'appelle la Chapelle-de-la-Délivrande.

Quand les rares voyageurs, qui étaient descendus du train en même temps que lui, se furent éloignés, Gaultier s'approcha de l'homme d'équipe, qui avait reçu les billets.

— Je voudrais m'arrêter quelque temps dans ce pays qui m'enchanté, dit-il.

« J'y passerai une semaine ou deux, afin de m'y reposer bien tranquillement.

« Pourriez-vous m'indiquer une petite auberge où je pourrais manger et me loger ?

— Oh ! monsieur, répondit l'autre, il n'y en a pas deux. Celle qui existe n'est pas magnifique, mais c'est d'une propreté absolue. Et la patronne, la mère Caudebec, vous fera sauter une omelette chaude et baveuse à faire revenir un mort.

— Par où faut-il passer pour se rendre à ce palais ?...

Ce renseignement était le seul que désirât Albert, et c'était pour l'obtenir qu'il avait interpellé l'individu.

L'employé, bonasse, répondit :

— Vous n'avez qu'à suivre la route jusqu'à ce que vous voyiez un grand couvent dont les murs datent, dit-on, de Guillaume le Conquérant.

« La dernière maison du côté opposé, à vingt-cinq mètres du monastère a peu près, est l'auberge de la Caudebec.

— Merci, répondit Albert, en touchant les bords de son chapeau.

Et, marchant d'un pas rapide, il disparut au détour du chemin.

Décidément, la nature, ce jour-là, avait des séductions infinies.

Le ciel normand, ce ciel pâle, semblable au bleu très clair des vieilles estampes, s'étendait pur et doux, sans un nuage.

Au loin, la flèche aiguë d'un rocher s'enlevait hardiment au-dessus des arbres, avec son coq d'or qui tournait au caprice des vents.

De chaque côté de la route, dans les jardins encombrés de légumes, des fleurs simples, mais odorantes, embaumaient l'air.

Bientôt apparurent les petites maisons bâties en briques rouges, entourées de silex. A la vue de l'étranger, quelques visages curieux se montrèrent au seuil des portes. On ne le connaissait pas, mais on le saluait tout de même.

Albert passa...

Enfin une petite côte se montra, et les grands murs grisâtres dont avait parlé l'homme d'équipe profilèrent en haut de la montagne leur silhouette massive, tandis qu'apparaissait le clocher pointu d'une vieille église.

Du côté opposé de la route, et à la distance qui lui avait été indiquée, Albert, en effet, distingua l'auberge de la mère Caudebec.

Une branche de pin la désignait, et devant sa porte quelques jardinières étaient dételées, les brancards en l'air.

« Voilà un poste d'observation joliment bien placé, » pensa Gaultier.

Il entra.

Dès qu'elle entendit le bruit de la claire-voie, la mère Caudebec, une Normande des anciens jours, arriva.

Un tablier de cuisine, de blancheur éblouissante, moulaient un ventre énorme et des hanches de rotundité formidable.

— Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur ? demanda-t-elle, très gracieuse, et flairant un bon client.

Albert réédita sa fable.

Il voulait une chambre et une pension pour une quinzaine de jours.

— Pouvez-vous m'arranger ? demanda-t-il.

— Peut-être ben, répondit la Normande. Si Monsieur veut me suivre, je m'en vas lui montrer la chambre que je mettrai à sa disposition. Quant à la nourriture, nous recevons des

Commencé dans l'édition du 7 juin 1952.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Parisiens pendant l'été, et personne ne s'est jamais plaint, au contraire.

Elle passa devant et arriva au premier étage.

Au bout d'un corridor assez long, elle ouvrit une porte.

Elle fit alors entrer Gaultier dans une pièce énorme, de dimensions extraordinaires, dans laquelle des meubles en acajou, frottés comme s'ils eussent été vernis, détonnaient avec une armoire normande aux sculptures merveilleuses.

Deux fenêtres éclairaient la chambre.

L'une, au nord, donnait du côté du couvent; l'autre, placée sur la façade est de la maison, dominait la vallée.

De là, le coup d'oeil était charmant.

La vue, passant au-dessus des jardins et des maisons basses, se reposait sur des prairies immenses, traversées par des ruisselets.

Dans l'une d'elles, tout un petit peuple de fillettes s'agitait, remuait, courait.

Un nuage aussitôt passa devant les yeux du jeune homme.

Du premier coup, ce qu'il cherchait si ardemment s'offrait-il donc à ses regards?

— Qu'est cela? demanda-t-il à la mère Caudebec, qui s'égosilla à lui vanter les avantages de son auberge.

Et Albert désignait le grand pré vert où, de loin, les enfants ressemblaient à une fourmilière au travail.

— On dirait des pensionnaires en vacances, dit-il.

La mère Caudebec eut un large rire qui fit sauter ses trois mentons, et elle répondit:

— C'est étonnant ce que Monsieur a deviné juste. C'est bien des pensionnaires, en effet. Seulement, «al» ne sont pas en vacances, «al» tournent et retournent les foins de ce pré qui appartient au couvent, à côté, où elles sont orphelines.

C'était bien cela, et la bonne étoile du contremaître de Pierre-Pointue le servait à souhait.

— Elles font ce métier-là tous les jours? continua-t-il.

— Tous les jours en ce moment-ci, pour sûr, car les foins ne sèchent pas très vite après les orages.

Puis, ne perdant pas de vue le seul point qui l'intéressait, elle se hâta de dire:

— Est-ce que la chambre plaît à Monsieur?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Alors, Monsieur va s'installer tout de suite.

— Si nous sommes d'accord sur le prix total, parfaitement.

— Ce sera huit francs par jour, déclara la vieille Normande, y compris tout, excepté le vin, comme de raison.

— C'est cher! répondit instinctivement Albert, qui pensait à autre chose.

— Si on peut dire!... Du reste, ça dépend des maisons; ici, on ne met pas d'eau dans le lait, et le cidre est de première qualité.

Il voulut s'attirer, en cas de besoin, les bonnes grâces de la mère Caudebec, qui d'ordinaire, certainement, ne faisait pas payer ce prix-là, et il dit:

— C'est conclu à huit francs, faites monter la valise.

— Monsieur ne veut rien prendre?

Le contremaître avait déjeuné au buffet de Caen.

— Non, dit-il; à quelle heure servirez-vous le dîner?

— A sept heures et demie.

— Bien, laissez-moi!

Elle obéit.

Il donna un coup de brosse à ses vêtements, et après une toilette rapide, il sortit.

La prairie où travaillaient les orphelines du couvent l'hypnotisait.

Il était un peu plus de trois heures et demie.

Gaultier contourna le village, voulant, autant que possible, échapper à la curiosité toujours en éveil des petits pays.

Il sera longtemps à l'aventure. Il se perdit.

Alors il chercha quelqu'un pouvant lui indiquer un sentier pour descendre aux prairies sans être obligé de franchir toutes les haies dont les jardins étaient entourés.

Enfin au détour d'une ruelle tortueuse, il aperçut des vieilles femmes assises au seuil des chaumières.

Albert s'approcha.

— Ce pays est superbe, leur dit-il. N'y a-t-il pas un sentier pour descendre vers ces prairies dont le foin coupé sent si bon?

Une coiffe blanche se releva, montrant un visage aussi parcheminé que les pages d'un vieux missel, et étendant sa main vers le bout de la ruelle, la vieille femme dit:

— Là, mon bon monsieur, vous avez une sente qui s'en va tout droit aux prés. Elle est un peu pierreuse, mais tout de même elle est praticable en ce moment-ci.

Albert remercia et se mit en route.

Le chemin, très pierreux en effet, traversait plusieurs clos pleins de pommiers, dans lesquels paissaient des vaches.

Enfin il aboutit à un petit chemin mieux entretenu, bordé par des haies d'une certaine hauteur, et où, de loin en loin, s'ouvraient des portes à claire-voie.

Arrivé devant ce qu'il avait calculé devoir être la prairie où il avait vu les jeunes filles, Albert fut étonné de ne pas entendre le babillage bruyant que forcément toutes ces petites ouvrières devaient faire.

« Me serais-je trompé? » pensa-t-il.

Et pour s'en assurer, grimant sur un arbre que les vents d'hiver avaient à moitié abattu, il regarda.

Ses prévisions avaient été justes. Il était bien où il avait voulu aller.

Mais toutes les légères fourches de bois abandonnées au milieu de la prairie, le foin épars sur le sol, disaient que le travail avait été interrompu.

« Imbécile que je suis, pensa Gaultier, il est quatre heures... elles goûtent. »

Il se pencha un peu plus et aperçut, en effet, des groupes d'enfants par huit ou dix, et assises de loin en loin, tout le long de la haie où le hasard l'avait conduit.

Elles mordaient à belles dents dans des quignons de pain.

Quelques-unes plus bavardes que les autres, parlaient la bouche pleine.

Albert s'aperçut alors que, dans chaque groupe, les fillettes étaient à peu près de la même taille, et paraissaient du même âge.

« Evidemment, se dit-il, elles sont rassemblées par classe. »

Il fit quelques pas, et entendit une voix jeune et espiègle qui disait:

— Vous savez, les bleues, il faut nous dépêcher, nous autres, la soeur Eponine a dit que si le foin était en tas avant la nuit, on aurait des cerises pour souper.

« C'est bon, ça, des cerises. — Et ça va bien aux oreilles, appuya une autre, probablement coquette. »

Albert alla plus loin.

Partout, les enfants qui parlaient n'étaient pas des jeunes filles de dix-huit ans.

Caché par la haie épaisse, il s'arrêta à divers groupes, écouta, chercha à entendre des lambeaux de conversations.

Mais rien de ce qui frappait ses oreilles ne pouvait ni le servir en son projet, ni le mettre sur la trace de celle qui l'occupait.

Alors, il demeura indécis et songeur, au milieu du chemin. N'était-ce pas de la folie qu'espérer découvrir comme cela, sans peine, au hasard d'un bavardage, un secret si important pour lui!

Il repartit néanmoins... S'il ne découvrirait rien, il chercherait un autre moyen pour le jour suivant.

Quand il fut arrivé à côté du quatrième groupe, il était absolument découragé.

Il était probable qu'il lui faudrait revenir maintes et maintes fois avant d'avoir surpris la moindre chose.

Déjà il reprenait le chemin de son auberge, ennuyé, obsédé, quand tout à coup il demeura cloué au sol, pâle comme la mort, les jambes subitement coupées.

En effet, une voix un peu raide, une voix normande, disait:

— Eh bien, Cécile, ma fille, t'as pas honte d'être fainéante comme ça?

« On dirait que tu peux pas te tenir debout. »

« Allons, houp!... Sur les guibolles... la journée n'est pas finie, tu sais, ma belle... »

Albert se retourna, s'accrocha comme il le put à la haie, et en posant son pied sur les branches enlacées de l'épine noire, en se soulevant, en mettant ses mains en sang, car il prenait les ronces à poignées, il finit par voir ce qui se passait de l'autre côté du chemin.

Cinq ou six jeunes filles étaient debout, la tête couverte de capelines bizarres en jaconas blanc, avec de grands bavolets retombant sur leurs cous et sur leurs épaules.

Celles-là avaient à la main leurs légères fourches de bois, et elles étaient toutes prêtes à reprendre leur métier de faneuses, car l'heure consacrée au goûter était passée.

Une seule restait couchée par terre, étendue à l'ombre que formait à cet endroit des peupliers de la Caroline. Son buste maigre et étroit, comme celui d'une toute petite fille, était relevé contre le tronc de l'arbre.

Ses mains croisées derrière sa nuque redressaient sa tête fatiguée et permettaient de bien distinguer ses traits.

Elle eût été jolie, si une pâleur livide, une pâleur d'anémique n'eût été répandue sur son visage d'une finesse adorable.

Elle était blonde, mais, par un bizarre phénomène, qui n'était pas sans grâce, loin de là, ses sourcils et ses cils étaient noirs; et, à travers la frange épaisse et soyeuse de ceux-ci, ses prunelles bleues, douces et tendres, filtraient semblables à de clairs saphirs sertis dans du velours.

— Allons, paresseuse, te lèveras-tu? répéta la forte Normande. Ah! si soeur Eponine te voit!...

— Je ne suis pas paresseuse, répondit la jeune fille étendue. Je suis fatiguée... Oh! si fatiguée!...

— Il faut prévenir la soeur, dit une des compagnes de la malade.

— Non, non, répondit celle-ci. N'en fais rien, Rose.

Elle se leva péniblement, difficilement, exténuée et brisée, murmurant:

— Dieu!... que les rochers sont durs pour quelques-unes!...

— C'est une mauvaise crise, ma pauvre Cécile, répondit celle qui avait déjà parlé. Depuis quelque temps, tu es un peu malade, mais cela passera.

— Non, cela ne passera pas, et la vie, à moi, ne me promet que souffrances et douleurs. Car, vous toutes qui êtes ici, vous avez des parents et une famille, ou quelqu'un qui s'intéresse à vous, qui plus tard vous aimera et vous protégera. Tandis que moi, je suis seule au monde, seule comme un chien perdu, sans que personne songe jamais à me faire un peu de bien.

« Après le travail si dur qui me brise ici, j'en trouverai plus tard d'autres, plus terribles encore, et quand je serai sortie du couvent, je n'aurai même plus le semblant de protection et l'abri que l'on trouve ici. »

## à Brûle-pourpoint...

### QUESTIONS

1. Quel fut le fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes?
2. Qu'est-ce qu'un stéthoscope?
3. Combien peut peser un éléphant?
4. Quelle fut la date de l'inauguration du premier câble transatlantique?
5. Qui sont les Madelinots?
6. Qui inventa l'imprimerie?
7. Que fut le capitaine Stobo?
8. Parlez-nous de Garakonthié.
9. Quels compagnons prit avec lui Dollard des Ormeaux?
10. Le soleil est-il plus gros que la terre?

### REPONSES

1. Saint Jean-Baptiste de La Salle.
2. Un instrument pour ausculter.
3. Jumbo, du cirque Barnum, pesait 13,355 livres.
4. Le 5 août 1858.
5. Les habitants des îles de la Madeleine.
6. Gutenberg, vers 1440.
7. Un espion et un traître.
8. Chef indien, ami des Blancs, baptisé par Mgr de Laval en 1669.
9. « Ceux qui avaient l'âme tout à fait haute ».
10. Le soleil est 1,300,000 fois plus gros que la terre.

Rose s'était éloignée, les larmes aux yeux.

Cécile resta en arrière, ne bougeant pas.

Une soeur accourut vers les retardataires.

Elle avait le visage hâlé et les mains calleuses des personnes habituées aux travaux des champs.

Une jeune fille était à côté de Cécile ; elle avait le regard miséricordieux, la bouche gracieuse, d'une bonté infinie.

— Comment ! vous n'avez pas encore repris votre travail, fainéantes ? dit la nonne d'une voix dure. C'est impardonnable. Allons, Cécile. Allons, Pauline, un peu plus vite, s'il vous plaît...

Pauline jeta un mauvais regard à la soeur.

— Cécile est fatiguée, dit-elle. Elle ne peut pas se tenir debout.

— Ça ne m'étonne pas, elle est si molle !... Allons, vous vous reposerez toutes les deux quand les foins seront rentrés.

Pauline allait répondre.

Cécile lui fit un geste impérieux.

— Tais-toi, dit-elle tout bas ; je ne veux rien lui demander.

Et reprenant sa fourche, elle se dirigea vers le coin de la prairie où elle devait travailler.

C'était tout à fait à l'extrémité du pré, et comme les autres orphelines étaient à la moitié de leurs raies, ayant pris de l'avance, Cécile et son amie se trouvaient seules toutes les deux de ce côté-là.

Tout à coup, une voix d'homme, étouffée mais distincte, s'éleva, venant de la haie, toute proche.

— Je voudrais bien vous parler, mademoiselle, disait la voix. Mais je voudrais surtout que vous n'ayez pas peur de moi ; et que vous ne vous effarouchiez pas, ni votre compagne ni vous, afin que ma présence ici ne soit pas remarquée.

Pauline se retourna, comme si un serpent se fût dressé devant elle. Elle était stupide de frayeur. Cécile, au contraire, appuyée sur sa fourche, dans une pose adorablement gracieuse et souple, souriait et attendait.

Que pouvait-il, en effet, lui arriver de pire que la vie qu'elle menait ?...

— Est-ce à moi que vous désirez parler, monsieur ? demanda-t-elle en regardant vers la haie.

Mais elle ne vit rien.

En effet, la végétation épaisse et luxuriante empêchait de distinguer quoi que ce soit.

— Je ne vous aperçois pas, mademoiselle, répondit l'inconnu. Et je ne puis, par conséquent, savoir si vous êtes celle que je cherche.

— Cependant, dit Pauline, remise de son émoi, vous y avez assez vu pour nous interpellé...

— Pardon, là-bas, où vous étiez étendue tout à l'heure, la haie était moins épaisse... Puis je suis monté sur un tronc d'arbre, et j'ai distingué celle que je demande. Je l'ai aperçue encore se dirigeant de ce côté, mais point seule. Alors, je voudrais bien savoir à laquelle des deux, en ce moment-ci, je parle.

— Je m'appelle Pauline Gervais, monsieur.

— Et moi, Cécile Brésilia, monsieur.

Albert, car c'était lui qui était derrière la haie, fut sur le point d'être foudroyé par le coup qu'il recevait ainsi.

Jusque là, même le nom si commun de Cécile, le laissait dans l'indécision.

Maintenant, il n'y avait plus de doute possible.

Ce fut la voix tremblante d'une émotion infinie qu'il s'écria :

— O chère petite Cécile, si malade, si gentille, si adorable, non seulement je vous retrouve, mais j'entends le son de votre voix.

On l'eût dit en extase.

Les deux jeunes filles étaient subitement aussi bouleversées l'une que l'autre.

Quoique élevées dans la plus profonde des solitudes, elles savaient bien ce que c'est que l'amour, et ses aventures et son charme si puissant.

Elles le savaient, mais pour l'avoir lu ou entendu dire par d'autres plus avancées qu'elles-mêmes.

Et voilà que derrière la haie, un amoureux — ce ne pouvait-être qu'un amoureux — laissait tomber de ses lèvres de si douces paroles !...

Il ne s'adressait naturellement qu'à l'une d'elles. Mais l'autre en prenait aussi sa part, les joues roses et le coeur lui battait la chamade.

— Vous dites que vous me retrouvez, monsieur, demanda la fille du prospecteur. Où donc, s'il vous plaît, m'avez-vous connue ?

— L'an passé, ici même.

— C'est étrange. Je ne sais rien, je ne me souviens de rien...

— C'est possible !... J'étais venu me reposer dans ce pays-ci. Je me promenais au hasard de mes rêves, quand, un jour, je vous ai rencontrée.

« Votre vue m'a causé une impression profonde.

« Vous étiez si jolie, mais si pâle et si triste !

« Je m'informai de vous. On m'apprit votre nom.

« On ajouta que vous étiez une pauvre petite orpheline sans famille. On me dit aussi que vous étiez souffreteuse et chétive, que vous auriez besoin d'autant de tendresse que de soins pour guérir et pour vivre.

« Pourquoi, depuis lors, ai-je rêvé sans cesse de vous ?

« Pourquoi votre douce petite image ne m'a-t-elle plus quitté un seul instant ?

« Pourquoi enfin suis-je revenu, poussé par une force plus puissante que ma volonté ?...

— Mon Dieu, tu l'entends, Pauline, soupira Cécile. Tu l'entends bien, n'est-ce pas ? Et moi, je ne suis pas folle ?

— Oui, répondit très bas l'autre, avec la même extraordinaire émotion. Je l'entends !...

— Alors, c'est vrai... C'est vrai... Mon Dieu !...

— Votre amie est là ? demanda la voix.

— Oui, monsieur. Est-ce que cela vous contrarie ?...

— Non, bien sûr. Ce que j'ai à vous dire est très intime, c'est certain. Mais, comme c'est en même temps très honnête, une amie peut l'entendre.

— Et une amie de toujours, monsieur. Une amie si bonne, qui me soigne si bien. Sans elle, je ne vivrais plus !...

A cet instant, la soeur Eponine apparut au loin, faisant de grands gestes, appelant Cécile et Pauline.

— Assieds-toi par terre, dit aussitôt Pauline, et puis laisse-moi dire. Et vous, monsieur, allez-vous-en, ou ne faites pas de bruit, pas même un mouvement.

— Non, je ne m'en irai pas ainsi. Il faut que je vous parle, dans un endroit plus commode que cette prairie, si c'est possible.

— Si nous le recevions ce soir, à la brèche du jardin ?... implora la douce voix de Cécile.

« Oh ! chérie... dis oui, je t'en supplie ?... »

— Voilà la soeur, tais-toi. Qu'il attende sans bouger. Nous verrons après.

La religieuse, en effet, avançait rapidement.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?... demanda-t-elle. Et pourquoi ne travaillez-vous pas ?...

Ce fut Pauline qui répondit :

— Je vous le disais bien, là-bas, ma soeur, Cécile a une mauvaise crise. Elle n'a pas été capable d'avaler une bouchée, à quatre heures.

La soeur bougonna encore :

— Elle est joliment née avant ses rentes, celle-là...

Puis, devant la pâleur de l'enfant,

elle ajouta, se sentant prise de compassion :

— Reconduis-la au couvent, Pauline. Et veille à ce qu'elle avale une tasse de bouillon ou de lait bien chaud, ce qu'elle préférera !

— Merci, ma soeur, soupira Cécile, vous êtes bien bonne !

— Ne t'y fie pas, répondit la religieuse... Mais notre mère me gronde quand je ne me laisse pas mettre dedans par vous toutes.

Elle regarda vers le groupe des petites ouvrières, et ses yeux perçants les ayant surprises arrêtées, ayant leurs fourches en l'air, elle leva les bras en l'air, et cria, avec un accent tragique :

— Là !... Pour un instant que je m'absente, les voilà à ne rien faire, excepté à jacasser comme des pies borgnes...

« Allons, houp ! vous autres... Filez au monastère et ne musez pas en route.

— Vous avez entendu l'ordre, monsieur, dit Pauline, en se retournant vers la haie, dès que la soeur Eponine fut un peu loin... il faut que nous nous en allions.

— Oh ! je vous en conjure, répondit Albert, restez encore un tout petit moment !

— Pour qu'elle revienne ? Et comme soeur Eponine est tout le contraire d'une bête, elle aura vite flairé quelque chose. Or, entre cela et vous découvrir, il ne se passera pas beaucoup de temps, soyez-en convaincu.

— Alors, vous partez ?...

— Il le faut, monsieur, il le faut !...

— Et cette brèche du parc dont parlait tout à l'heure mon adorée petite Cécile ?...

— Oh ! dis oui... dis oui... conjura encore la frêle petite voix.

— Entendez-la, l'enjôleuse. Et penser que je ne peux rien lui refuser...

— Merci... Merci !...

— Eh bien, monsieur, ce soir, quand il fera tout à fait obscur, faites le tour du couvent. A un endroit déterminé, vous verrez le mur écroulé sur une assez grande distance.

— Et vous y viendrez ce soir, avec ma chère petite Cécile, mademoiselle ?

— Nous tâcherons, monsieur...

— A quelle heure y serez-vous ?

— Nous ne pouvons pas le dire. Depuis qu'il fait chaud, on nous permet de respirer dans le parc avant d'aller nous coucher. Mais comme nous avons très peu de temps pour cette récréation-là, il vaut mieux attendre que tout le monde soit couché.

— Et moi, alors, comment devrai-je agir ?...

— Vous resterez à cet endroit de la brèche, qui est toujours désert, monsieur. Et puis...

Elle poussa un soupir, et comme elle ne continuait pas, occupée qu'elle était à observer la religieuse criant et tempêtant à l'autre bout du pré, Gaultier répéta, la voix haletante :

— Et puis ?... Et puis ?...

— Eh bien ! vous nous prendrez quand nous arriverons...

« Allons, vite, Cécile, continua-t-elle, en maintenant sa compagne, partons !

« Maintenant que j'ai tout ce que tu as voulu, il ne faut pas préoccuper soeur Eponine.

« Or, je la vois là-bas, qui s'est retournée et regarde avec une certaine insistance de notre côté. Décampons, va, ma fille... c'est plus prudent.

— Adieu, monsieur, murmura la douce voix de Cécile.

Après une petite pose, elle ajouta :

— Monsieur ?... Comment vous appelez-vous ?...

— Albert.

— Ah ! le joli nom. A ce soir, monsieur Albert.

— A ce soir, et surtout ne faites pas d'imprudences. S'il y a de l'air, couvrez-vous.

## LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— C'est un homme qui conduit, bien sûr !

— Oui, oui, n'ayez pas peur. A présent, je ne serai plus jamais malade.

Elles partirent toutes les deux, éprouvant le même émoi compréhensible.

Est-ce qu'elles ne rêvaient pas ?...

Et qu'était cette aventure si incroyable, si merveilleuse, que jamais de mémoire de religieuse, de pensionnaire ou d'orpheline, on n'avait vu la pareille ?

Tout le reste de la soirée, le bouleversement des deux enfants continua.

Elles chuchotaient, elles faisaient des suppositions qui n'en finissaient plus. Malgré la surveillance suraiguë des religieuses, quelques livres, tout au moins quelques feuillets de romans, ou bien des livraisons illustrées, ou bien encore des rez-de-chaussée de journaux, coupés et précieusement conservés, franchissaient les murs de l'antique monastère.

Pauline et Cécile avaient fait comme les autres.

Elles avaient dévoré ces lignes, quand il leur en était tombé sous la main. Et voilà que ce qui arrivait à l'une d'elles, ressemblait à ces aventures.

— Est-ce que tu penses que vraiment il m'aime, Pauline ? demandait la petite malade.

— Dame !... ma mignonne, répondait l'autre, c'en a l'air !...

— Je ne peux pas le croire. Ça ne se serait jamais vu.

— Oh ! que si, c'est arrivé des fois. Mais c'est rare !...

— Est-ce que c'est arrivé, est-ce que tu en sais des exemples, toi ?...

— Oui.

— Lequel, dis ?...

— Tu as bien connu cette belle Jeanne Michonnet, qui avait des cheveux d'or comme ceux de la Vierge, et de jolis yeux de la couleur des bleuets, des yeux encadrés de cils noirs qui riaient toujours ?...

— Oui, je l'ai vue autrefois.

— Eh bien, elle a épousé le fils du boucher de Douvres.

« En venant au couvent porter la viande, il l'avait vue. Il s'est arrangé pour la rencontrer le soir, dans le parc, au bout des labourés. Il en est devenu éperdument amoureux, et ils se sont mariés. On m'a dit qu'elle avait mal tourné, je crois... Mais enfin, si elle l'eût voulu, elle eût pu être heureuse, et si riche.

— Riche, soupira Cécile. Qu'est-ce que ça me fait, pourvu qu'on m'aime ?

— Mais certes, il me semble qu'il doit t'aimer, ton Albert, pour être ainsi venu te revoir, au bout d'un an.

Cécile comprima à deux mains son faible coeur, qui battait à tout rompre.

— Nous le saurons ce soir, dit-elle. Mais si ses intentions sont honnêtes, si j'ai le bonheur inespéré qu'un être au monde veuille me donner une affection profonde, une famille, un intérieur quelque modeste qu'il soit... à moi qui ne possède rien sur terre, oh ! celui-là, vois-tu, ma Pauline, il pourra me demander ma vie s'il le veut... Le peu que je suis lui appartiendra jusque dans l'éternité. Et mon coeur deviendra pour lui un autel où il régnera seul, dans un culte d'adoration que rien ne sera capable de lasser jamais.

Pauline, un peu effrayée de l'exaltation de son amie, voulut la calmer.

— On ne doit aimer comme cela que Dieu seul, fit-elle. Tu sais bien que nos mères nous le disent toujours.

— Tais-toi, dit Cécile, tu me fais mal.

Et, plus bas, les yeux subitement cernés, elle ajouta :

— Albert est déjà pour moi plus que Dieu.

La soirée fut interminable. Mais comme les religieuses se lèvent l'été avant le jour, et qu'il y en avait, dans le nombre, quelques-unes de jeunes et frêles, qui avaient besoin de sommeil, en général, à neuf heures, toutes les lumières étaient éteintes au monastère de la Délivrande.

Ce soir-là, il n'y eut point d'exception à la règle.

Pauline et Cécile occupaient précisément deux lits au bout du dortoir, les derniers de la rangée.

Les lavabos étaient à côté.

Elles s'étaient couchées avec leurs corsets et leurs chaussures.

Revêtir à la hâte leurs petites robes d'indienne fut, pour elles, plus rapide que la pensée. Elles écoutèrent un instant.

Le silence le plus absolu régnait dans l'immense pièce.

A peine un souffle plus profond que les autres s'entendait-il, à intervalles irréguliers.

Toutes ces fillettes, saines et robustes, se livrant encore au travail au grand air qui les fatiguait un peu, dormaient à poings fermés lorsqu'elles entraient dans leurs lits.

A l'autre bout du dortoir, devant une grande statue de la Vierge, un lampion brûlait dans un verre rempli d'huile.

Le lit de la surveillante était à côté.

Mais elle était encore plus fatiguée que les jeunes filles, et son sommeil était tellement profond que, quand un malaise se produisait, il fallait la secourir à plusieurs reprises pour l'éveiller.

Tranquilles de ce côté, Pauline et Cécile se glissèrent dans le lavabo. Cécile marchait la première.

— Où me mènes-tu ? demanda Pauline. Il n'y a plus de porte, que je sache, dans cette pièce-ci.

Cécile lui montra la fenêtre.

— Nous pouvons l'enjamber, dit-elle. Et passer par là ne sera-t-il pas moins dangereux que de traverser tous les corridors du couvent !

L'amour, une fois de plus, accomplissait son oeuvre éternelle, et lui donnait de l'esprit, à elle d'ordinaire si simple et si naïve.

— Passer par là ? répéta Pauline épouvantée. Mais si nous sautons, nous nous casserons les jambes.

— Nous ne nous casserons rien du tout, répondit l'amoureuse. Regarde.

Elle avait ouvert la fenêtre et montrait le toit d'une petite construction dans laquelle on serrait des outils de jardinage, et qui, rasant la fenêtre, s'en allait en pente douce, tout près du sol.

— Vois, chérie, dit-elle, très câline, on dirait que c'est fait tout exprès pour permettre de descendre très doucement jusqu'en bas.

Elle franchit l'appui la première et, sans l'ombre d'une hésitation, avec l'adresse d'une chatte en maraude, elle descendit sans une glissade, sans un faux pas, sans le moindre bruit pouvant donner l'éveil.

Pauline était sur ses pas, aussi leste, aussi souple qu'elle. Arrivées au bord du toit, elles regardèrent.

Il y avait jusqu'à terre un peu plus d'un mètre.

Cécile se laissa aller, s'étant d'abord assise, et elle tomba fort heureusement.

— Ne saute pas, dit-elle alors à sa compagne. Le contrecoup pourrait te faire mal. Glisse tout simplement, comme je l'ai fait.

Pauline lui obéit et fut aussi adroite que Cécile.

Et, par une longue charmillie couverte, où l'ombre régnait, très épaisse, elles arrivèrent à la brèche du parc, dont elles avaient parlé à Gaultier.

La lune éclairait, pure et blanche comme un morceau de neige.

La nuit était superbe, silencieuse et parfumée.

On n'entendait, dans la campagne endormie, que le bruit des vagues se brisant sur les rochers tout proches ; et, encore plus près, le huchement mélancolique des chouettes, ou les aboiements des chiens se répondant d'une ferme à l'autre.

Pourquoi est-il le meilleur ? Qualité

# THÉ "SALADA"

## MES RECETTES

de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

### Chou-fleur aux champignons

1 tasse de jus de champignons en conserve

½ tasse de lait riche (crème légère)

⅛ de c. à thé de poivre

1 chou-fleur

1 c. à thé de sel

1 tasse de champignons

6 rôties beurrées

2 c. à t. de farine

4 c. à t. de beurre

Faire cuire un chou-fleur dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, 8 à 10 minutes. Egoutter et déposer sur des rôties beurrées. Masquer avec la sauce aux champignons. Hacher les champignons et les faire sauter avec 2 c. à t. de beurre. Si l'on emploie des champignons frais, on remplacera le jus des champignons par l'eau de cuisson du chou-fleur. Ajouter la crème puis lier avec 2 c. à t. de beurre et 2 c. à t. de farine. Faire jeter un bouillon et verser sur le chou-fleur. Servir bouillant. 6 services.

### Pêches flottantes

3½ c. à t. d'amidon de maïs (cornstarch)

1 tasse de jus de pêches

2 c. à t. de sucre

1 tasse de lait

1 c. à thé de zeste de citron

12 carrés de guimauve

6 demi-pêches

Mélanger le lait avec le jus de pêches et le zeste de citron. Mettre le sucre et l'amidon de maïs dans un bain-marie. Délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à épaississement et transparence. Ajouter l'oeuf bien battu puis 6 carrés de guimauve. Brasser jusqu'à ce qu'il soit entièrement fondu. Verser dans un plat à dessert ou dans des coupes et réserver un peu de crème. Déposer les demi-pêches sur la partie bombée. Mettre dans chaque cavité 1 c. à thé de crème et un carré de guimauve, bien frais. Servir très froid. Si le sirop de pêches n'est pas assez sucré, il faudra ajouter du sucre au goût. 6 services.

### Poisson au gratin

2 tasses de poisson cuit ou en conserve

2 tasses de pommes de terre cuites coupées en dés

2 tasses de lait

4 c. à t. de farine

2 c. à t. de beurre

¼ de c. à thé de poivre

1 c. à thé de sel

Chapelure beurrée

1 oignon moyen émincé

½ tasse de fromage râpé

Mélanger le poisson et les pommes de terre. Faire fondre le beurre et y faire blondir l'oignon émincé. Ajouter la farine puis mouiller avec le lait. Assaisonner de sel et de poivre. Retirer du feu et y ajouter le fromage. Brasser pour le faire fondre. Mettre le poisson et les pommes de terre dans un plat à gratin beurré. Verser au-dessus la sauce et couvrir de chapelure beurrée.

Chapelure beurrée :

Faire fondre sans roussir 2 c. à t. de beurre et y saupoudrer ½ tasse de chapelure fine. Bien mélanger avec une fourchette et étendre sur le plat. Faire gratiner à four chaud, 400° F. jusqu'à ce que ce soit bien doré. 6 services.

### Betteraves à la Reine

5 ou 6 betteraves moyennes cuites

1 c. à t. de farine

1 c. à thé de sucre

Quelques grains de poivre

1 tasse d'eau froide

3 c. à t. de vinaigre

1 c. à thé de sel

1 c. à t. de beurre

3 c. à t. de crème

Faire cuire les betteraves dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Retirer du feu et passer dans l'eau froide. Peler et trancher minces. Faire fondre le beurre, ajouter la farine puis l'eau froide et faire cuire jusqu'à épaississement. Ajouter le vinaigre et retirer du feu. Y mettre la crème puis les assaisonnements. Verser sur les betteraves et servir chaud. Délicieux avec le poisson. 6 services.

Pauline regarda autour de la brèche et ne vit rien.

Cécile, que son cœur inspirait courut tout droit vers un grand marronnier dont les feuillages, retombant, formaient une sorte de cabinet de verdure dans lequel l'obscurité demeurait impénétrable.

— Albert! appela-t-elle doucement, êtes-vous là?...

Quelque chose comme de l'or brilla dans les ténèbres, et la jeune fille, prise de peur, faillit s'enfuir.

Une échappée de lumière éclairait l'un des coins, passant entre les branches, et dans ce rayon de lune, une élégante silhouette d'homme se profila.

Une chaîne d'or pendait au gilet de l'étranger.

Cécile ne put croire que ce si joli garçon était celui qui l'aimait.

— Mon Dieu... soupira-t-elle... Pauline, partons vite, nous sommes perdues!...

Mais une voix bien connue, déjà adorée, l'arrêta.

— Vous enfuir, disait-elle, pourquoi donc?

La jeune fille fit deux pas, toujours tremblante, et murmura :

— Oh! monsieur! monsieur!... c'est vous!... Mais vous n'êtes donc pas un travailleur, un ouvrier?

« Alors, comment pouvez-vous désirer me parler?... Comment m'aimez-vous, moi si petite, si humble, si peu de chose? »

Pauline s'était approchée, hypnotisée par les yeux clairs, le nez fin, la tournure élégante d'Albert; mais elle veillait aussi, de peur que quelqu'un ne les vint surprendre.

Gaultier, la voix caressante, dit :

— Qu'est-ce qui vous fait peur en moi, chère petite amie? Mais je ne suis guère plus élevé que vous, dans la hiérarchie sociale, croyez-le. Je suis sous-directeur dans une usine, orphelin comme vous et seul au monde. Je me suis fait moi-même, à force de travail, de persévérance et de volonté.

« Je vous ai choisie pour que, me devant tout, vous m'aimiez encore plus. Cécile chancela.

— Mon Dieu! murmura-t-elle. C'est trop de bonheur!...

Puis, au bout de quelques secondes, elle ajouta :

— Voyons, racontez-moi bien tout ce que vous voulez, tout ce que vous pensez, tout ce que vous rêvez, parce qu'autrement je croirais, ou bien que ma raison m'abandonne, ou bien alors que je suis la proie d'un songe dont la plus affreuse des douleurs va m'éveiller.

Gaultier la força de s'asseoir sur le tronc du marronnier, à côté de lui; puis il dit doucement :

— Là, mignonne, nous allons causer. Et nous recommencerons ainsi autant que nous le pourrions, jusqu'à ce que nous nous connaissions bien. Alors, si votre cher petit cœur n'éprouve aucune répugnance à me rendre l'ardente tendresse que j'éprouve pour vous... Il s'arrêta... un peu effrayé.

En effet, un grand frisson secouait Cécile.

Contre lui, Albert la sentait se briser, fléchir sur elle-même.

— Eh bien! fit-il, mon adorée, qu'avez-vous?... Le froid vous pénètre, j'en suis sûr.

Elle essaya de se calmer.

— Je suis trop heureuse, murmura-t-elle enfin. J'ai peur de mourir.

Il la pressa tendrement contre lui.

— Non, non, dit-il. Vous vivrez pour que je vous soigne, que je vous guérise, que je vous adore toujours.

Et comme elle frissonnait encore, il prit un foulard dans sa poche et l'attacha autour du cou élégant, un peu long, avec des précautions infinies.

— Oh! que vous êtes bon... balbutia la petite. Comment ne voulez-vous pas

que mon cœur si seul, si abandonné ne soit pas conquis à jamais!...

— Ah! si c'était vrai, quel bonheur serait le mien!

« Mais vous allez réfléchir, bien réfléchir: je vous adore, depuis un an, à en perdre la raison. Cependant, je ne veux pas vous obtenir par une surprise dont peut-être plus tard vous vous repentiriez... »

« Descendez sérieusement au fond de vous-même. Puis, en votre âme et conscience, un de ces prochains soirs, vous me direz si la vie commune avec moi ne vous effraie pas trop!... »

Elle l'interrompit.

— La vie commune? répéta-t-elle, que voulez-vous dire?...

— Mais il n'y a qu'une manière de prouver à une personne qu'on l'aime sincèrement: c'est de lui donner son nom.

— Moi, votre femme!... Votre femme!... Mon Dieu!...

— Je vous adore... Si vous saviez combien!...

« L'an passé, je vous l'ai dit, je vous ai rencontrée. »

« A votre vue, quelque chose de chaud, de bon, de jamais éprouvé jusque là, est entré en moi. »

« Puis, quand on m'a appris que vous étiez seule au monde, sans parents, sans famille, mon cœur s'est ému. »

« J'avais toujours rêvé de marier avec une jeune fille qui me devrait tout, qui n'aurait que moi, de façon à ce que personne ne puisse jamais me voler une seule parcelle de son cœur... »

« Car j'ai beaucoup de défauts, je vous en préviens... »

« Je suis absolu, despote et jaloux au possible. »

— Ce ne sont pas des défauts... dit-elle, en extase.

Il sourit, voyant combien cette enfant naïve, tendre et loyale, se prenait à ses paroles de miel et de sucre.

Il continua :

— J'ai cherché, avant de me décider, à avoir beaucoup de renseignements sur vous. J'ai su que vous étiez intelligente et honnête; que vous m'écouteriez, puis, avec quelques conseils de ma part, que vous deviendriez la personne bien élevée et convenable qui doit être la femme d'un tel homme que moi.

« Car je suis sous-directeur à Pierre-Pointue, chez le célèbre M. Monastier, l'un des plus grands industriels de France. »

« Il a pour moi une grande sympathie, mon père était mort en lui sauvant la vie. »

« Ma situation chez lui, plus tard, sera considérable; et il faut que celle qui portera mon nom ne détonne pas, dans ce milieu-là. »

— Oh! pour vous plaire, murmura Cécile, de quels miracles ne voulez-vous pas que je sois capable? »

— Chère petite... Alors, l'an passé, quand j'ai appris ces choses sur vous, je suis reparti.

« Dix mois durant, j'ai voulu réfléchir, me sonder, m'examiner, être sûr que votre image, si séduisante et si jolie, ne m'avait pas produit une impression éphémère. »

« Si le sentiment que vous m'aviez inspiré était banal, il passerait loin de vous. »

« Si, au contraire, c'était le véritable amour, absolu et sincère, celui qui, en se transformant, s'en va, toujours meilleur, toujours plus ardent, de la jeunesse au tombeau... Oh alors!... il persisterait et je reviendrais... »

« C'est ce qui est arrivé. »

« Au milieu de mes occupations, de mes études, de mon travail, votre souvenir ne m'a pas quitté un seul instant. »

« — Pauvre petite!... me disais-je sans cesse, elle souffre peut-être... quand moi, avec mon affection et mes soins, je la guérirais si bien... »

« Mais je m'étais imposé un an d'é-

preuves, et j'ai essayé d'être fidèle à mon serment.

« Je ne l'ai pas pu. »

« Me voici, je vous ai retrouvée un peu plus pâle que l'an passé, mais si jolie toujours... »

— Et vous m'aimez?...

— A en perdre la raison.

Il ajouta, comme si la passion, en effet, le rendait fou :

— O mon amour, je vais si bien te soigner, tant te chérir, te faire une petite vie modeste, c'est vrai, mais si heureuse, qu'il faudra bien à ton tour, que ton cher petit cœur se donne à moi... »

« Alors, notre bonheur pourra se comparer à celui des anges dans le paradis. Cécile avait laissé sa tête rouler sur l'épaule de Gaultier.

Elle perdait connaissance.

Le jeune homme appela Pauline.

— L'émotion la terrasse, dit-il. Mais c'est une émotion heureuse. Frictionnez-la, pour la faire revenir à elle. Moi, je la respecte tellement que je ne peux même pas la toucher... »

L'orpheline obéit.

Sous ses caresses et ses baisers, la fille du millionnaire ouvrit les yeux.

Elle ne vit pas tout d'abord le contremaître, un peu en arrière.

— Albert?... dit-elle. Où est-il?...

Et, reconnaissant Pauline, elle ajouta, les prunelles subitement embuées de larmes :

— Ah! c'est toi, ma chérie!... C'est trop beau, j'ai rêvé, n'est-ce pas?...

— Non, non, répondit aussitôt l'autre, tu n'as pas rêvé, mon ange. »

« C'est bien, au contraire, la plus sûre, la plus heureuse des réalités qui t'arrive. »

« Mais il faut être sage et revenir au dortoir. »

« Il est bien tard!... »

« Miséricorde!... Si l'on s'apercevait de notre absence!... Finies les entrevues, et peut-être ailleurs. »

Gaultier s'approcha.

— Votre amie a raison, mon trésor, dit-il. Allez vous reposer. Demain, tâchez de revenir. Et, à la fin de la semaine, si vous m'y autorisez, j'irai parler à Mme la supérieure. »

— Et vous vous mariez, monsieur? demanda Pauline, qui ne pouvait s'empêcher, elle aussi, en dépit des affirmations d'Albert, de trouver l'aventure bien extraordinaire.

— Oui, mademoiselle, et le plus tôt possible. »

« D'abord, parce que les bonnes résolutions ne doivent pas traîner. Ensuite, parce qu'il me tarde infiniment d'avoir ma Cécile à moi, de l'installer à mon foyer, dont la douce chaleur, autant que mon amour, la guérira. »

Puis, faisant un pas vers Pauline :

— Mademoiselle, dit-il, vous qui traitez Cécile comme une soeur aînée, voulez-vous me permettre de vous embrasser toutes les deux?... Vous, comme une amie très chère... Elle, comme ma fiancée adorée? »

Pauline perdait la tête autant que Cécile, certainement.

Et puis, Albert était si séduisant, si gracieux.

Quand il voulait faire trêve à la froideur de glace dont il s'enveloppait volontairement à l'usine, il était si joli garçon!... Vraiment irrésistible!

Pauline se laissa embrasser sur les deux joues, et elle ne trouva pas étonnant que Gaultier, ses lèvres sur celles de Cécile, la retint un peu longtemps dans ses bras.

Mais la fille de Dominique était dans un tel état de surexcitation et de trouble, que Pauline dut l'emporter, ou à peu près, vers le monastère qu'il fallait rejoindre à tout prix.

En effet, un frisson passait dans l'air, annonçant l'aube, tandis que, dans la campagne, les coqs l'annonçaient encore mieux, en se répondant à tue-tête.

## COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

# CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*L'espace de temps pendant lequel un prévenu est détenu par la Sûreté, avant l'émission d'un mandat, peut-il amoindrir l'effet de la preuve subséquemment présentée contre lui par l'accusation ?*

Un manufacturier constate qu'on le vole. A la suite d'une certaine enquête, les soupçons portent sur deux employés du département de la livraison. Il n'y a rien de certain encore. Pas assez pour faire émettre un mandat d'amener. Les probabilités morales sont pourtant accablantes. La Sûreté décide donc d'appréhender les deux suspects.

Cette contrainte est exercée sans mandat cependant. On comprend facilement qu'il s'agit d'intimider les deux hommes afin de les réduire à faire des aveux. Deux jours, trois jours passent ainsi. Ce n'est qu'au quatrième que le mandat est émis et qu'on les fait comparaître devant un Juge.

La cause est en ce moment bien étayée, car les deux suspects ont finalement avoué. C'est là-dessus qu'on basera la preuve au procès.

En effet, au jour du procès, à part le fait du vol, on n'a rien à offrir en preuve, pour l'imputer aux accusés, si ce n'est, bien entendu, leur confession. Sans elle, il n'y aurait aucun moyen de convaincre les coupables.

Ces derniers se sont ravisés cependant. Ils plaident que leurs aveux n'ont pas été libres et volontaires. Or, il faut absolument qu'ils le soient pour valoir contre ceux qui les ont faits.

Dans ce cas particulier, pas d'aveux pas de preuve. Et pas de preuve, pas de culpabilité.

*Les accusés sont-ils COUPABLES ou NON ?*

**NON-COUPABLES!** a décrété le Président du Tribunal, aux Sessions de la Paix, à Montréal, dans un jugement rendu le 9 mai 1952.

Les accusés, ayant été détenus sans mandat par la Sûreté, pendant quatre jours, le Tribunal en vint à la conclusion que les aveux n'étaient pas libres ni volontaires et que, par conséquent, ils devaient être rejetés.

Les jardiniers, les converses, pour traire les vaches, allaient apparaître d'un moment à l'autre.

La moindre imprudence pouvait être fatale aux deux orphelins.

Pauline courait, entraînant Cécile, répétant :

— Allons, allons, ressaisis-toi... Il le faut!...

Pendant ce temps, Gaultier, assis toujours sous le marronnier, pensait, avant de rejoindre son auberge :

« Je crois que je ne m'en suis pas mal tiré!... »

« Si Arnold m'avait entendu, il eût été content... »

« Un peu maigre, un peu bête, la petite... pas beaucoup de galbe ou de montant... Mais, mille tonnerres!... les cinq millions du père... »

« Quelle éloquence cela ne vous donne-t-il pas?... »

**II — Pauvre Cécile !**

ELLES revinrent, en effet, toutes les deux, chaque soir, au même endroit. Dans la journée, Gaultier trouvait encore une lettre sous une pierre, très heureusement placée derrière le tronc du vieux marronnier.

Là, le cœur de l'enfant, ce cœur simple et droit, auquel une reconnaissance infinie inspirait un amour sans nom, là, ce cœur, en lignes de feu, laissait parler la passion la plus pure, la plus profonde, la plus immense que jamais être humain ait inspirée.

Et Albert ne la partageait pas. Au contact de cette enfant jolie comme les amours, il ne se troublait même pas.

Cette tendresse dont les anges eussent pu être jaloux, le laissait froid et indifférent.

Il se contentait de se frotter les mains et de murmurer :

— Ça marche... ça marche à merveille...

Et le soir, il reprenait son masque d'amoureux épris, disant des folies, faisant des phrases, se rendant ridicule, à force de sentiment et même de passion. Et alors, il était sincère.

Jamais, autrement, il n'eût pu inventer ce qui lui venait aux lèvres.

Mais ces déclarations, ces périodes enflammées, ce feu qui lui brûlait les veines, tout cela n'était pas, pour la naïve enfant qui l'écoutait, se croyait en paradis, tout cela n'était pas inspiré par elle.

Non, il s'adressait à cette puissance, la seule, croyait-il, digne d'amour éperdu, de délire enflammé, à la fortune qu'il sentait sûrement s'avancer vers lui, jusque là si pauvre, sous les traits de cette naïve orpheline que, si aisément, il hypnotisait, il dupait...

Et cependant, si le cœur de Gaultier n'eût pas été un cœur de pierre, il eût dû être touché, d'abord par la passion ardente qu'éprouvait Cécile, ensuite par toutes les grâces charmantes de son âme tendre, par les subtilités de son esprit, que peu à peu elle osait montrer, ensuite par les séductions de sa personne, qui grandissait sous les chaudes effluves qui l'enveloppaient.

Gaultier eût dû l'adorer. Il la regardait à peine, et ses ardentes paroles continuaient à être la plus vile des comédies, que seule la soif de l'or inspirait.

Mais, comme tout cela commençait à l'horripiler atrocement, et qu'Arnold, après lui avoir écrit que Claude avait accordé les quinze jours de congé que lui, Arnold, avait sollicités, ne donnait plus de ses nouvelles, le contremaître se décida un jour à en finir.

— Demain, dit-il un soir à Cécile, je me présenterai chez Mme la supérieure.

Elle reçut le même coup profond au cœur qu'au début de cette étonnante aventure, et elle ne put que murmurer :

— Demain... Ah! mon Dieu!...

Il la plaisanta un peu sur ce qu'il appelait son exagération de sensitive, mais il ne la fâcha point, car, de lui, Cécile trouvait tout beau, admirable, irréprochable.

— A quelle heure est-elle visible, votre fameuse mère? lui demanda-t-il.

— A partir de neuf heures, elle est à la disposition de tous; mais je crois cependant que c'est entre dix et onze heures qu'elle préfère recevoir.

A dix heures et demie, le lendemain, Gaultier sonnait à l'antique porte du couvent.

On le fit entrer dans un parloir semblable à tous les parloirs de couvent.

Un quart d'heure après, un pas léger se fit entendre, et une religieuse profila sa silhouette au seuil de la porte.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, grande, très droite, au visage froid, mais qu'éclairaient deux grands yeux pénétrants et bons, d'une très sérieuse intelligence.

Le drap blanc de sa robe tombait autour d'elle en plis harmonieux.

Le bandeau de fine toile qui lui venait jusqu'aux yeux moulait un front superbe, large et beau.

Dès qu'il l'avait vue, Albert s'était levé, impressionné par la majesté de reine que dégagait cette femme idéalement blanche, belle et pure.

Silencieux, il attendit, découvert et profondément incliné, qu'elle lui adressât la parole.

Ce ne fut pas long.

D'un rapide regard de son oeil immense, la religieuse avait parcouru le contremaître des pieds à la tête.

Mais l'attitude de Gaultier était impenétrable.

Alors, la voix de la supérieure s'éleva.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-elle, et veuillez m'expliquer le but de votre visite?

Albert commença, exposant sa fable une fois de plus.

— Au mois d'août dernier, madame, dit-il, j'ai passé quelques semaines dans ce pays. Le hasard de mes promenades m'a fait rencontrer plusieurs fois vos orphelines.

« Toutes ces charmantes fillettes, propres, admirablement tenues, l'air heureux, m'intéressèrent tout de suite. »

A ces mots, le visage froid de la religieuse s'éclaira.

Dans ses grands yeux, il y eut une nuance d'attendrissement, tandis qu'un sourire divin, un sourire de mère, errait sur ses lèvres.

— Pauvres petites!... murmura-t-elle, elles sont bien intéressantes, en effet. Gaultier tressaillit.

Cette femme, vraisemblablement des plus intelligentes, aimait les enfants qui vivaient et grandissaient sous ses ailes. C'était une chance de plus pour lui. Il continua :

— Mais, au milieu de ce petit troupeau, si frais et si rose, si remuant, une seule de ces fillettes était pâle, triste, comme brisée.

— Ah! oui, murmura la supérieure, je sais!...

« Elle me préoccupe même extrêmement, celle dont vous parlez. »

— Et moi, ma révérende mère, elle me frappa d'une façon extraordinaire.

« Je lui trouvai une grâce indicible, une expression de pureté, de droiture qui me bouleversa. »

« Je demandai des renseignements sur son compte. »

« On me dit que c'était une orpheline confiée à vos soins, peut-être à votre charité. »

Avec une grâce suprême, la religieuse s'inclina un peu, sourit, mais ne répondit pas.

Gaultier continua :

— Je la revis plusieurs fois, de loin. Le hasard me fit surprendre une de ses conversations avec une autre jeune fille qui est sans cesse avec elle. C'était

bon, simple et honnête.

« Tout cela, loin de calmer le sentiment irrésistible qui m'entraînait vers elle, l'approfondit encore, si c'est possible. »

« Cependant, j'essayai de me raisonner, de me ressaisir. »

« Pour en arriver là, j'abrégeai mon séjour ici, et je revins chez moi. »

« Alors, je me jetai plus que jamais dans la surveillance et les fonctions que je remplis, car je suis sous-directeur dans d'une des usines les plus importantes de l'Est. Je vous expliquerai ces choses en détail, ma révérende mère. »

« Tout fut inutile, l'impression ressentie restait la même, implacable et absorbante. »

— Avez-vous de la famille, monsieur, et vivez-vous avec elle? demanda la voix grave de la religieuse.

— Non, madame, je n'ai ni père, ni mère. Celle-ci est morte en me mettant au monde. Mon père, un simple ouvrier chez M. Monastier, le célèbre industriel de Pierre-Pointue, dans les Vosges, a péri en sauvant la vie à son maître.

« C'est cette mort dans le devoir et le dévouement qui m'a valu la sympathie de M. Monastier, lequel m'a fait élever. »

« Mais je suis seul au monde, et c'est probablement à cause de cet isolement que le sort de l'orpheline m'a si profondément touché. »

« Bref, pendant six mois, j'ai réfléchi, je me suis consulté, j'ai essayé de découvrir les dangers et les avantages pour moi d'une union avec Mlle Cécile Brésilia. »

« Des dangers, je n'en ai pas vus. »

« En effet, son éducation est parfaite, et avec quelques conseils, son tact et son intelligence aidant, elle ne détonnera certainement pas dans le monde industriel où ma situation de sous-directeur d'une si importante usine doit faire entrer celle qui portera mon nom. »

« Quant aux avantages, ils sont immenses pour moi. Car une femme qui me devra tout, même la santé, que mes soins lui rendront, m'aimera comme je veux être aimé, comme je l'aimerai moi-même, sincèrement, exclusivement. »

Gaultier, comme un consommé comédien qu'il était, avait passé la nuit à étudier les inflexions de sa voix, tandis que, dans la petite glace de la mère Caudebec, il essayait de rendre sa physionomie, fine et froide, aussi sympathique qu'il le pouvait.

Il y était parvenu, car la mère Marie des Anges s'y laissa prendre et se sentit absolument conquise par ce qu'elle entendait autant que par ce qu'elle croyait deviner.

« Tout de même, pensait-elle, il y a encore de belles âmes sur la terre!... »

— Mais, monsieur, dit-elle tout haut, ce que vous me dites est tout simplement magnifique!... Je vous admire, monsieur, et je bénis Dieu d'avoir mis un cœur et un caractère comme les vôtres sur le chemin de ma pauvre orpheline...

« Cependant, monsieur, mon devoir m'ordonne de vous faire certaines objections. »

Gaultier tressaillit.

Que savait-elle donc?... Qu'allait-elle dire?...

Mais, comme il ne voulait pas que la religieuse fût étonnée de sa subite émotion, il s'écria, afin de lui donner le change :

— Est-ce que la famille de cette enfant, jadis, n'était pas honorable?

La supérieure sourit avec indulgence.

— Non, ce n'est pas cela, monsieur, dit-elle, tranquillisez-vous. Les parents étaient pauvres, si pauvres, même, que la mère est morte dans la misère la plus profonde, et que le père, parti en Amérique pour y tenter fortune, n'a jamais donné de ses nouvelles. Il sera sans



*Rayonnez de Santé et Beauté*

**DÉPRIMÉE?  
NERVEUSE?  
LYMPHATIQUE?  
DÉLAISSÉE?**

**LISEZ ALORS CECI...**

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

*Correspondance strictement confidentielle.*

**LES PRODUITS SANO ENRG.**

**Mme CLAIRE LUCE**  
Ci-inclus 5 sous pour échantillon de produit SANO « A ».  
**(POUR LE CANADA SEULEMENT)**

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Prov. ....

**B. P. 2134 PLACE D'ARMES**  
MONTREAL, P. Q.

doute resté à la peine, comme sa femme.

« C'étaient des ouvriers établis à Paris, d'une honorabilité parfaite.

Le visage d'Albert s'était détendu ; et, cependant, la religieuse en savait plus qu'elle n'en disait. Alors, d'où venait l'obstacle qu'elle semblait tenir en réserve ?

Elle continua :

— La voisine qui avait recueilli Cécile, à la mort de sa mère, a été enlevée elle-même par une fluxion de poitrine. De sorte que la fillette n'a plus ni famille, ni amis.

— Mais alors, ma révérende, je ne vois pas ces difficultés...

— Et la santé ?... Cécile est si frêle et si délicate !...

Le visage de Gaultier se rassura tout à fait.

— Oh ! s'écria-t-il, je la guérirai, je la soignerai...

— Il y a la mère !...

Plus bas, elle ajouta :

— Il paraît qu'elle est morte de la phthisie terrible.

Albert haussa les épaules.

— Est-ce sûr ? dit-il. Vous venez de dire vous-même que la misère l'a étreinte de ses affres terribles. Mais moi j'entourerai ma chère petite femme de tant de précautions, de tant d'amour, que son tempérament fragile se consolidera. Et la belle fleur, la fleur d'amour et de sollicitude, se colorera, s'épanouira...

— Oh ! monsieur !... monsieur !... ce que vous dites est admirable !...

« Mais la fortune ?... Elle n'a absolument rien, cette pauvre petite... »

— C'est ce qui me la fait aimer davantage.

— Vous êtes un bien grand cœur, monsieur...

« Mais il faut vivre, économiser pour les vieux jours, et une femme d'une santé si chancelante vous coûtera gros.

— L'air de nos Vosges est sain entre tous, mais froid l'hiver. Alors je veux encore envoyer Cécile, pendant la mauvaise saison, sur la Côte d'Azur. Il y a, tout près de l'usine, une dame des plus recommandables, qui va, tous les ans, passer l'hiver à Hyères, avec sa fille. Cette jeune personne est de l'âge de Cécile. Ces dames se chargeront d'elle.

Et comme la religieuse se bouleversait davantage :

— Ne vous ai-je pas dit, fit Albert, d'une voix sagement combinée, que je voulais qu'elle me doive tout ? Ma situation est belle à l'usine où je suis sous-directeur. Il y a des années où j'ai touché quinze mille francs. M. Monastier, mon protecteur, parle d'augmenter le taux de mon intérêt dans les affaires. Plus tard, mes appointements peuvent s'élever à vingt, trente, quarante, peut-être cinquante mille francs. Avec une ménagère économe, vous voyez, madame, que l'avenir peut devenir très beau.

La supérieure était remuée jusqu'aux entrailles.

Ses beaux yeux étaient humides, ses fines narines palpaient doucement.

Gaultier, encouragé par cette émotion, continua :

— Si vous agréiez ma demande, ma révérende mère, je partirai pour Pierre-Pointue, afin de prévenir mon bienfaiteur de mes projets, et de demander, au notaire de Vineuil, la ville toute proche de l'usine, de rédiger mon contrat de mariage.

« Je désire me marier sous le régime de la communauté, n'admettant le mariage que comme une union étroite de pensées et d'intérêts. J'ai cent mille francs, économisés sou par sou, à la sueur de mon front, et résultant aussi de l'héritage que m'a laissé ma mère. Je donnerai la moitié de ce que je possède à Cécile, afin qu'elle n'ait pas l'humiliation d'être sans un sou. Après

tout ce que je gagnerai sera en commun.

Décidément, Mme Marie des Angès était éblouie. Elle se leva.

— Maintenant, monsieur, dit-elle, il vous reste à connaître cette fiancée vis-à-vis de laquelle votre générosité est si grande et votre délicatesse si ingénieuse.

« Et si, en la voyant de plus près, si, en lui parlant, elle vous déplaisait... Que feriez-vous ? »

Gaultier sourit ; mais, néanmoins, une grande confusion apparut en lui.

— Je ne vous connaissais pas, madame, dit-il enfin. J'avais peur de trouver en vous, à la place de la créature généreuse et grande que vous êtes, une personne d'esprit étroit et d'épouvante facile... une femme qui me prendrait pour un fou et créerait des obstacles entre Cécile et moi.

« Alors, je me suis arrangé, depuis quelques jours, pour la voir et lui parler.

Et, devant le geste d'indulgent reproche de Mme Marie des Angès, il ajouta :

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

— Oh ! j'ai tort, je le sais... Si je vous eusse connue, ou seulement pressentie, je fusse venu vers vous et, agenouillé à vos pieds, je vous eusse dit :

« Vous êtes aujourd'hui la vraie, la seule mère de Cécile ; c'est de vous que je veux la tenir, c'est par votre bouche que je veux lui apprendre l'ardent amour qu'elle m'a inspiré, le rêve de bonheur chaste et honnête que j'ai fait à son endroit. »

La supérieure prit un carnet dans sa poche et écrivit, sous la dictée du jeune homme :

« M. Albert Gaultier, sous-directeur à l'usine de Pierre-Pointue, par Landrouzies, Vosges. »

— Là aussi, madame, dit-il, vous pourrez contrôler la vérité de tout ce que je vous ai affirmé.

Elle sourit d'un air confiant et demanda :

— Mais les papiers de cette enfant, monsieur, en quoi consistent-ils ?

— Votre notaire vous l'apprendra, madame.

Il se tut, réfléchit et continua :

— Mais, j'y pense, l'union aura lieu ici ; alors, ne vaut-il pas mieux que ce soit ici également que se passe le contrat de mariage ? Car nous ne sommes pas assez riches pour faire venir le notaire de Vineuil ; alors, priez donc votre notaire, madame, de rédiger ce contrat, avec le régime de la communauté la plus absolue, sans restriction. Que ce qui est à l'un soit à l'autre. Et il déclarera un apport de cinquante mille francs que je constitue à ma bien-aimée petite femme.

A ces mots, la jeune fille devint toute rose.

— Non, non, je ne le veux pas, s'écria-t-elle, je ne veux rien que votre cœur, Albert !...

La religieuse souriait avec attendrissement.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

Ils étaient vraiment aussi désintéressés, aussi nobles l'un que l'autre.

*Agissez donc de telle sorte que votre principe d'action puisse devenir une loi pour le monde entier.*

KANT.

*L'agitation violente épuise l'esprit et le laisse languissant et stérile.*

FÉNÉLON.

« J'ai été coupable, madame ; pas beaucoup, cependant, car je veux faire de Cécile ma femme, et je l'ai respectée, dans nos rares entrevues, comme si vous eussiez été là.

Mme Marie des Angès était vaincue.

Du reste, que pouvait-elle ne pas pardonner à ce garçon qui, d'un autre côté, montrait un désintéressement, une hauteur de caractère qui l'impressionnaient très profondément ?

— Je vais chercher votre fiancée, dit-elle ; et, en sa présence, je vous donnerai l'absolution du péché que vous avez commis.

Enfin, elles revinrent toutes les deux. La supérieure prit Cécile par la main.

— Cécile connaît et apprécie, monsieur, dit-elle, le bonheur incroyable que Dieu lui envoie. Elle vous bénit. Son amour, qui augmentera chaque jour, vous prouvera son ardente reconnaissance. Moi, sa seule mère, hélas ! et sa seule famille, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, je vous la donne, et je prierai Dieu qu'il vous récompense comme vous le méritez.

« Embrassez-la, monsieur ; elle est désormais votre fiancée. Elle sera votre femme quand vous le jugerez convenable.

— Dès que les formalités seront remplies et mon bienfaiteur averti, madame, répondit très vivement Gaultier. Je vais repartir ce soir même.

— Déjà ! murmura Cécile.

Il sourit, comme enchanté de la protestation, et il ajouta :

— Je reviendrai bientôt, chère petite amie, soyez paisible. Est-ce que je ne vous laisse pas tout mon cœur, en partant ?... Je vais faire, pour le contrat et la publication des bans, les démarches nécessaires. De votre côté, ma révérende mère, voudriez-vous m'envoyer les papiers de Cécile à l'adresse suivante...

— Mais Gaultier n'avait garde de ne pas insister.

— C'est la moitié de ce que je possède, dit-il, et la totalité de ce que j'ai personnellement gagné. Ne voulez-vous donc pas, mon adorée, que tout soit commun entre nous ?...

Pendant qu'elle pleurait de joie, Albert tira un portefeuille de sa poche.

Il était allé plus loin qu'Arnold, et il avait pensé à tout. Il en sortit quelques billets de banque. Il y en avait trois, deux de mille francs, un de cinq cents.

Il prit ce dernier, le tendit à la religieuse en lui disant :

— Permettez-moi, ma révérende mère, de vous remettre ma modeste offrande pour ces chères petites orphelines, au nombre desquelles ma Cécile était encore hier. Je ne suis pas riche et je regrette sincèrement de ne pas pouvoir vous offrir davantage.

Mme Marie des Angès, extrêmement heureuse, murmura :

— Mes orphelines prieront pour votre bonheur, monsieur, je vous remercie en leur nom.

Gaultier lui tendit les deux billets de mille francs, et ajouta :

— Maintenant, voici pour la toilette de la mariée, aussi pour que vous fassiez un petit trousseau à Cécile, et enfin pour les frais qu'elle occasionnera à la maison jusqu'à son mariage, car je voudrais bien qu'elle quittât l'orphelinat et vécût avec les dames pensionnaires, si c'est possible.

— Parfaitement, monsieur. Vos désirs seront réalisés.

Albert hésita quelques secondes et finit par dire :

— M. Monastier ou son fils, et quelque ingénieur viendront sans doute au mariage. Alors, à cause d'eux, je voudrais bien que Cécile fût habillée avec une certaine élégance.

Il se hâta d'ajouter :

— Si les deux mille francs ne suffisent pas pour faire face à toutes mes exigences, parlez, ma révérende mère, je suis prêt à tous les sacrifices.

— Mais, monsieur, répondit la supérieure, vous n'avez pas besoin de donner davantage.

« Notre communauté, du reste, sera heureuse de faire quelque chose pour l'enfant qui a grandi au milieu de nous. Les deux mille francs seront exclusivement consacrés au trousseau de Cécile ; les frais ne seront point comptés, et quant à la toilette de mariée, elle sera superbe et elle ne vous coûtera rien.

« En effet, l'usage, dans ce pays-ci, veut que les jeunes filles des plus grandes familles fassent don à la communauté, le lendemain de leurs noces, de leur parure nuptiale.

« Ces toilettes, quelquefois splendides, servent soit pour la prise d'habit de nos novices, soit pour faire des ornements d'église.

« Précisément, ces jours-ci, on nous en a donné une très simple et très belle. On la retouchera, pour qu'elle ne soit pas reconnue.

« Voyez-vous quelque inconvenient à ce qu'elle serve pour Cécile ?

— Certainement non, madame, car votre tact est extrême.

Il prit congé de la religieuse.

Tout à coup, il s'arrêta et dit de nouveau :

— Recommandez bien, n'est-ce pas, à votre notaire, d'adopter la communauté la plus absolue, dans mon contrat. Je veux que, dans le présent comme dans l'avenir, tout soit étroitement commun, entre ma femme et moi.

Et comme les yeux de Cécile brillaient ; comme Mme Marie des Angès était, de son côté, également touchée par cette insistance, la supérieure dit à Cécile :

— Tu brûles de le remercier, n'est-ce pas, mignonne, et je te gêne un peu... — Oh ! non, mère, pas du tout.

— Si, si, je devine bien. Mais, n'aie pas peur, je te veux heureuse. Il est midi, tu vas aller déjeuner, monsieur également.

« Je ne puis malheureusement pas l'inviter, ce ne serait pas convenable.

« Mais, tout de suite après ton repas, tu diras à Pauline de s'habiller, et vous irez le rejoindre toutes les deux avec soeur Marthe.

Elle s'adressa plus particulièrement à Albert et lui demanda :

— Où êtes-vous descendu, monsieur ?

— A l'auberge de la mère Caudebec, madame.

— Mais, c'est parfait. C'est à deux pas.

« Après votre déjeuner, vous voudrez bien rejoindre mes jeunes filles à la porte du couvent, où elles vous attendront. Vous irez vous promener au bord de la mer. A gauche, vous avez les admirables rochers du Calvados ; à droite, une plage magnifique. Les enfants porteront le goûter.

« Et toi, mignonne, tu tâcheras de dire à ton fiancé la reconnaissance profonde et la tendresse ardente qui sont en ton cœur pour lui.

Elle n'y manqua pas.

Et tandis que soeur Marthe et Pauline se tenaient à quelque distance, par discrétion, Cécile, assise à côté de Gaultier, lui répétait, dans le plus adorable des hosannas de tendresse et d'amour, à quel point elle était à lui pour toujours.

Mais Gaultier ne voyait rien, ne sentait rien.

Il se contentait de tenir la main de Cécile, qu'il serrait

Tous les obstacles s'étaient aplanis d'eux-mêmes.

Et maintenant l'or, cette passion jusque là exclusive de sa vie brillait à ses yeux éblouis dans un avenir des plus proches.

Le soir, le rapide de six heures l'emporta à Paris, où il avait besoin de conférer avec Arnold, avant de se rendre à Pierre-Pointue.

Mais, à Caen, une jeune femme monta dans le compartiment où il était lui-même installé.

Elle était de taille élevée, souple, avec un teint d'incomparable éclat. Son visage régulier, comme une tête de République, avait un nez d'une pureté de médaille.

La bouche aux lèvres sensuelles, la poitrine superbe, le cou long et blanc achevaient un ensemble d'incomparable beauté.

Les yeux surtout, bleus, longs, magnifiques, pleins de hardiesse, attiraient vers elle et troublaient profondément. Seuls, les pieds, les mains, énormes, ne donnaient pas beaucoup de distinction à la nouvelle venue.

Mais Albert ne s'arrêta pas à ces détails.

Elle regarda son compagnon de voyage.

Il parut lui plaire, car, au bout d'un instant, prenant le premier prétexte venu, elle lui adressa la parole, lui disant :

— Monsieur, s'il vous plaît, cela vous serait-il égal d'ouvrir votre vitre ? J'étouffe. Ce qu'il fait chaud !...

Il lui obéit aussitôt et lui demanda :

— Et de votre côté, madame, ne voulez-vous pas que j'arrange la fenêtre et que je baisse les stores, à cause de la poussière ? Il y en a, c'est effrayant !...

— Je veux bien, dit-elle.

Mais, en passant devant elle, Albert perdit l'équilibre et un cahot du train le jeta sur la belle fille.

Comme elle ne se fâchait point, mais lui envoyait au contraire un coup d'oeil qui en racontait long, il osa dire :

— Ce qu'on est bien, là-dessus !... On y resterait toujours !...

Elle montra, dans un large sourire, ses dents, qui étaient éblouissantes, et, le repoussant, elle dit, mais toujours avec le même air de s'offrir :

— Ah ! *shocking!* mon petit !...

Il se redressa, mais ne revint point à sa place, et s'assit à ses côtés.

Alors, d'un joli mouvement caressant et amoureux, il enlaça sa taille, souple malgré la beauté de ses formes, et il l'embrassa malgré elle, à plusieurs reprises.

Elle se déroba, mais toujours faiblement, se contentant de lui dire :

— Eh !... vous savez, je ne vous connais pas !... Vous êtes gentil, mais hardi !... Oh ! hardi !... Et puis, en chemin de fer, il faut être convenable... Si un employé arrivait !...

Ces paroles ouvraient la porte à toutes les espérances.

Et, positivement, la voyageuse, évidemment de moeurs très faciles, impressionnait et bouleversait le fiancé de Cécile à lui faire perdre la tête.

Comme il essayait encore de la presser contre lui, elle se dégagea vigoureusement, lui disant :

— A bas les pattes ! Causons si vous voulez... Après, je ne dis pas que nous ne nous entendrions pas ; car, vraiment, vous êtes crânement joli garçon !...

Il pensa qu'il ne perdrait rien pour attendre et lui obéit. Alors elle commença :

— Moi, je suis artiste... je chante. J'ai une spécialité. Je fais les Normandes. Je m'appelle Jeanne. Et l'on m'a surnommée la « Tourterelle »...

« Si vous êtes bien sage, je vous dirai pourquoi.

Jeanne, Normande d'origine, se rendait à Paris, où les engagements, en ce moment-là, avaient lieu dans des agences spéciales.

On lui avait parlé d'aller à Buenos-Aires, où les millionnaires du Sud, épris de son talent éclatant, de ses cheveux blonds, de ses formes magnifiques, la couvriraient d'or. Et, ma foi, à moins de quelque événement imprévu, elle était toute disposée à faire une petite fugue de ce côté-là.

Elle était ambitieuse, surtout cupide, et ne voulait pas tirer le diable par la queue.

Tant qu'elle serait jeune et belle, rien ne lui manquerait. Elle était tranquille de ce côté-là. Mais la vieille... Dame !... il fallait tout prévoir.

— Et vous y allez seule, en Amérique ? demanda Albert.

— Non, maman m'accompagnera. Elle est ennuyeuse comme les mouches, maman ; mais ce qu'elle sait compter, elle, et faire casquer les amoureux, et remplir le bas de laine... un trésor quoi !

A Paris, Gaultier lui proposa de l'emmener souper.

Elle ne demandait pas mieux. Après le souper, il la conduisit dans un hôtel des environs de la gare de l'Ouest.

Elle accepta encore.

Au matin, pour s'arracher de ses bras, il fallut à Albert le plus grand effort de volonté qu'il eût encore déployé de sa vie.

Il savait, maintenant, pourquoi on lui avait donné ce joli nom de la « Tourterelle », et il en était fou.

Elle, de son côté, ne connaissait pas grand'chose de lui, sinon que d'ici à peu de temps la situation de Gaultier allait changer du tout au tout.

Il aurait une fortune colossale, et cette fortune, il lui en donnerait une partie.

Mais jusque là, elle devait avoir confiance en lui, ne pas le tourmenter, ni le compromettre, ni chercher à le voir en dehors de ses décisions à lui.

La Tourterelle accepta tout ce que Gaultier lui imposa, en fille pour laquelle toute compromission est facile.

Ce qu'il y avait de plus fort, c'est qu'elle le croyait, sans réticence.

Du reste, il lui plaisait fortement de son côté. Elle avait ce qu'elle appelait, déjà, un fort béguin pour lui ; cependant elle lui dit :

— Tu ne me trompes pas, hein ? je pense !... Ne va pas me poser quelque lapin, au moins ?...

Aucune incertitude ne subsista en elle.

— Eh bien, dit-elle, mon vieux, c'est entendu. Je te donne six mois, s'pas ?... Tu vois si je suis généreuse... En attendant, au lieu de partir pour les Amériques, je vais me faire engager à Paris dans un boui-boui quelconque.

Là, tu pourras venir me voir, si le coeur t'en dit, et après ta grande affaire, nous nous entendrions, s'pas, mon petit ?...

A l'éclat de ses prunelles, la belle fille vit bien qu'Albert disait vrai.

Elle lui abandonna une dernière fois ses lèvres, son corps, son tout, murmurant à son oreille :

— Quelle noce, mon petit, quand tout sera réglé !... Je ne te dis que ça !...

« Mais je ne te défends pas d'y penser, tant que tu voudras, surtout si ça peut activer le mouvement.

Il lui répondit :

— Je perds la tête... Je t'aime à la folie. Et je te le prouverai, en te comblant de tout ce que tu pourras désirer. Aie confiance... ma Tourterelle !... Aie confiance.

Ses affirmations étaient sincères.

Pour la première fois, il permettait à son coeur, à ses sens, à son être tout entier, de chanter la troublante chanson de l'amour et de la jeunesse. Pour la première fois, se sentant maître de son avenir et de sa vie, il ne se croyait plus le strict devoir de se contenir...

Et la première femme à laquelle il se donnait, vraiment, le rendait fou...

### III — Un coup de maître

**G**AULTIER s'était promis d'aller chez Arnold à la descente du train, afin de lui annoncer l'extraordinaire chance qui lui arrivait avec la passion foudroyante qu'il avait immédiatement inspirée à Cécile.

On sait pourquoi il n'avait pu se tenir parole à lui-même.

Mais Arnold cependant n'était pas encore sorti, quand Gaultier arriva à son cinquième étage de la rue Pigalle.

En lui voyant la mine rayonnante, laquelle, cependant, tenait à une autre cause, l'Allemand tout de suite exulta.

— Ah ! mon petit ! s'écria-t-il, mon cher petit, je vois que tu m'apportes une bonne nouvelle !...

— Excellente ! vous l'avez deviné, vieux père.

« Les millions viennent vers nous... avec une célérité... »

— Voyons, explique-toi. Tu dois comprendre qu'il me tarde de savoir la chose par le menu.

— Ce qui est naturel. Eh bien, écoutez.

Et il lui raconta en détail, en effet, sa surprenante aventure de la Délivrande.

— Maintenant, demanda Arnold, quand son fils adoptif eut terminé, que vas-tu faire ?...

— Aller à Pierre-Pointue annoncer mon mariage à M. Monastier, et lui demander d'être mon premier témoin.

— Parfait. Et ton second ?... Qui sera-t-il ?

— Mais vous, vieux père, vous me ferez tant de plaisir !

— Moi aussi, j'en serais heureux... Mais... il y a un mais... N'y as-tu donc pas songé ?

— Quel mais ?... Votre nationalité ?

— Un peu, oui ; mais il y en a un autre, bien plus grave.

« Quel est le notaire de M. Brésilia ? Albert ouvrit des yeux énormes... »

Il commençait à comprendre.

— Et oui, fit l'autre, voyant à sa physionomie qu'il l'entendait... c'est cela : Brésilia a pour notaire Me Quercy...

« Je travaille chez ce même Me Quercy, qui me donne à dépouiller toute sa correspondance étrangère, qu'elle soit écrite en allemand ou dans une autre langue. C'est moi, de plus, que le notaire a chargé d'aller à la préfecture de police faire chercher cette adorable Cécile. Or, crois-moi, ce que j'ai de mieux à faire maintenant, c'est le mort.

— Alors, vous ne voulez pas paraître dans ces formalités de mon mariage... ?

— Comme si je n'existais pas.

— Et cependant, M. Monastier et Claude croient que vous me traitez comme un fils, que je vous soigne comme un père. Votre maladie a été même le prétexte à mon départ de l'usine ces jours-ci.

— Eh bien, tu reviendras sur ton dire, voilà tout. Tu raconteras à M. Monastier que c'était Cécile qui était malade, et que, pour ne pas lui parler d'une chose encore incertaine, la délicatesse t'a fait un devoir de ne pas prononcer son nom.

« Tu m'as pris pour prétexte, à cause de cela.

« Maintenant, tu t'es décidé à en faire ta femme, et tu viens lui en parler.

« Du reste, mon petit, tu t'es trop bien tiré de ton histoire en Normandie pour que je t'enseigne ce que tu dois dire à M. Jean-Jacques.

« L'essentiel, c'est de ne pas te tromper dans la manière dont tu as fait connaissance avec ta future femme. Voyons, réfléchissons : l'an passé, vers le moi d'août, il me semble que tu as eu une quinzaine de jours de congé, et

## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

## MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

### CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

### REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

que tu es venu les passer avec moi. N'est-ce pas?...

Albert fronça les sourcils, et pendant quelques minutes, en effet, il parut faire l'appel le plus intime à sa mémoire.

— Parfaitement, dit-il enfin. Et même, je n'ai pas donné une seule fois de mes nouvelles à Pierre-Pointue, au point que M. Monastier m'en a fait le reproche quand je suis revenu.

— Lui as-tu dit que tu étais avec moi?

— Pas du tout. Je n'ai rien répondu. Il a même cru que j'avais fait quelque fugue amoureuse.

— Parfait.

— Mais à mon départ de l'autre jour, je lui ai donné mon adresse, sous votre nom, chez Me Quercy, le notaire.

Arnold plissa ses yeux fins et répondit :

— Oui, mais comme j'avais fait mon plan déjà, quand la lettre de Claude m'est arrivée à l'étude, je l'ai adroitement décachetée, pour savoir ce qu'elle contenait ; après, je l'ai renvoyée avec la mention :

« Inconnu... »

« Et j'ai encore fait autre chose. »

— Quoi donc?...

— Je ne suis plus chez Me Quercy...

— Allons donc!...

« Vous vous y plaisez, pourtant!... »

— Oui, mais ta réussite me tient plus au cœur que n'importe quoi.

« Je suis dans une autre étude. Voistu, à Paris, quand on a eu des fonctions dans l'une de ces boîtes, on peut entrer dans n'importe quelle autre si le cœur vous en dit. »

« C'est ce qui m'est arrivé. J'ai très adroitement provoqué une discussion avec le maître clerc, qui est un monsieur des plus pointus. Je me suis arrangé pour que Me Quercy entendît ses insolences. Et non seulement, alors, il m'a laissé partir, mais lui-même m'a recommandé à l'un de ses amis, chez lequel je suis entré le lendemain. »

« Maintenant, ni vu ni connu... On ne pensera plus à me reprocher ma présence dans cette étude, lors de ton mariage avec Mlle Brésilia. »

« Autre chose : tu as admirablement agi pour le contrat et le trousseau, et le reste ; mais toute jeune fille est absolument sensible aux bijoux. »

« En attendant ceux dont ton futur beau-père couvrira sa fille, il faut lui donner quelques babioles. »

Albert protesta.

Son incommensurable avarice protestait.

— On voit bien que ce n'est pas votre argent qui danse, vieux père, dit-il.

« Songez que depuis que je suis au monde, je ne me suis pas passé une fantaisie, quelque minime qu'elle soit, afin d'arriver à mettre quelques sous de côté!... »

« Et ma pauvre bourse a été vidée du coup... Deux mille francs de trousseau, cinq cents francs de générosité à ces nonnes d'enfer. Et maintenant autre chose?... »

« Oh ! non ! Et vous ne songez pas qu'il me faudra encore maintenant meubler une petite maison, et entrer en ménage. Et tutti quanti... »

— D'abord, M. Monastier, généreux comme un prince, est là ; il va grandement t'aider, ou je me trompe fort.

« Dans tous les cas, mon petit, je t'aime trop pour te voir aussi malheureux ; ton vieux père, comme tu l'appelles, veut contribuer à la petite affaire. »

« Va à Pierre-Pointue ; quand tu reviendras, tu trouveras ici les bijoux de ta future femme. Il faut bien que moi aussi, je hasarde quelque chose dans notre commune spéculation. »

Albert lui sauta au cou.

— J'ai raison de vous aimer, dit-il. Vous êtes véritablement un père pour moi. Alors, c'est entendu. L'an passé,

je suis allé en Normandie durant mes quinze jours de congé, et c'est là que j'ai vu et rencontré mon adorable fiancée.

— Parfait. Ne te trompe pas, surtout.

— Je me tromperai d'autant moins que j'ai raconté dix fois cette histoire à la Délivrande, et que maintenant j'y suis habitué comme si elle m'était arrivée.

Le soir, Albert prenait le train à la gare de l'Est, et le lendemain, il descendait à Vineuil, d'où rapidement il gagnait Pierre-Pointue.

Jean-Jacques n'était pas à l'usine.

Il continuait à passer sa vie dans son cabinet du château, plus misanthrope, plus irritable que jamais.

Gaultier l'aimait mieux ainsi.

Car à l'usine, les allées et venues des uns et des autres, surtout de Claude, qui, par déférence, consultait M. Monastier à propos de tout quand il était près de lui, tout cela eût menacé de troubler le fiancé de Cécile, aux moments les plus pathétiques, à ceux pendant lesquels il avait le plus grand besoin de faire attention, de se concentrer, de bien jouer la comédie qu'il s'était tracée.

— Tiens, te voilà... dit Jean-Jacques en le voyant entrer. Et comment va M. Arnold?...

Albert sourit.

— Je n'en sais vraiment rien, dit-il.

— Ah bah!... Il me semble cependant que Claude m'avait raconté une histoire ; tu serais parti subitement, parce que ce vieillard qui t'a témoigné de l'affection était gravement malade... »

— Je ne voulais pas dire la cause de mon départ, monsieur. Une personne, qui me tient profondément au cœur, était en effet malade ; et c'est pour la soigner que je m'en suis allé. A M. Claude, je ne l'eusse ni avoué ni raconté.

« Mais à vous, monsieur, c'est une autre affaire ! »

« Vous êtes mon bienfaiteur... Je vous dois tout. »

« A la mort de mon père, vous m'avez recueilli. Vous avez eu pitié de l'orphelin, j'estime que mon devoir est de vous dévoiler mon cœur tout entier, si du moins cela vous intéresse... »

— Que t'est-il arrivé? demanda-t-il. Tu as raison, à moi, tu peux tout dire... »

« Je t'aiderai dans tout ce qui me paraîtra avantageux pour toi. »

— Eh bien ! voilà ; l'an passé, j'avais trop travaillé. J'étais extrêmement fatigué.

« Au lieu d'aller passer mon congé chez M. Arnold comme vous l'avez cru, je suis allé à la mer. Un médecin m'avait dit que l'air salin seul me remettrait ; mais comme je ne suis pas riche et de plus fort économe, je suis allé dans une des petites stations de la Manche où la vie est à bon marché. »

Jean-Jacques l'écoutait avec une attention profonde.

Il ne l'interrompit pas, mais sa tête approuvait les paroles de son protégé.

Alors Albert, savamment, en mettant dans ses phrases et dans ses mots tout ce qu'il avait d'intelligence, de duplicité, de charme aussi, lui réédita, en effet, la fable de la rencontre des orphelins, de la passion subite éprouvée pour Cécile ; enfin, l'année de réflexion qu'il avait voulu s'imposer.

Tout cela bouleversait Jean-Jacques.

Il voyait Albert sous un côté qu'il ne croyait pas être celui de son protégé.

Il avait du cœur... beaucoup de cœur même!...

Il prenait une enfant charmante, d'après ce qu'il disait ; mais sans le sou et, aussi, malade, faible, seule au monde, et tout cela pour qu'elle l'aimât davantage, qu'elle lui dût tout...

Il acheva d'être troublé jusqu'aux moelles, quand Albert avec son regard extraordinaire d'émotion, de vérité, de sincérité, lui dit :

— Vous m'avez donné l'exemple, patron bien-aimé ; j'ai voulu vous imiter ;

j'ai voulu, moi aussi, devenir le bienfaiteur de quelqu'un sur terre... Voilà peut-être le secret de ma conduite...

Et lorsque Monastier sut quel contrat de mariage il allait passer et les deux mille francs donnés pour le trousseau, et le reste, il fut certainement aussi entièrement conquis que l'avait été Mme Marie des Anges.

— Je serai ton premier témoin, lui dit-il, et j'entends faire un cadeau à ta femme, un autre à toi.

« A toi, mon petit, je donne cinquante mille francs ; à ta femme, je lui offrirai la jouissance d'une petite maison que Jacqueline meublera et emplira de linge, de bibelots, de tout ce qu'aiment les femmes, même les plus sérieuses... »

— Vous allez faire mourir ma pauvre Cécile de joie, patron!... répondit Albert, qui était arrivé à faire monter quelques larmes dans ses yeux clairs.

« Car, je vous assure qu'elle n'a pas été gâtée. »

— Eh bien, ici, nous tous, tant que nous sommes, nous réparerons le temps perdu.

— Ah ! je n'en doute pas!... Vous êtes si bon, si excellentement bon!...

Ils entrèrent dans tous les détails.

Jean-Jacques augmenta du coup l'intérêt proportionnel que Gaultier avait déjà dans les affaires de l'usine.

— Quel sera ton second témoin?... demanda-t-il à Albert avant de le laisser partir. Arnold, sans doute?...

— Non, dit Gaultier, nous sommes en froid.

— Allons donc?... Il n'y a pas longtemps alors?...

— Un an...

— Ah ! autant que cela? Tu n'en avais pas parlé!

— ...Inutile!...

Et plus bas, insidieusement, avec un art infernal, Albert ajouta :

— Arnold voulait me faire entrer dans la maison Claparède. J'ai obstinément refusé.

C'était le grand concurrent de Monastier.

Jean-Jacques n'insista pas.

Il était touché en plein cœur, et de ce que Gaultier avait refusé, et peut-être plus encore de ce qu'il n'en avait pas parlé, gardant sa bonne action pour lui seul.

— Bien, dit-il, Claude ne pourra pas s'absenter, mais Janvier, son grand ami, notre premier ingénieur, le remplacera.

— Patron, dit Albert comme conclusion, si vous vouliez vous-même annoncer mon mariage à Mlle Monastier et à M. Claude, je l'aimerais mieux ainsi.

« N'appuyez pas trop sur la situation précaire de ma future, cela vaudra mieux. »

L'industriel vit dans cette recommandation une preuve de plus de la très grande délicatesse de son contremaître, et il répondit :

— Je comprends ; je dirai ce qu'il faut dire.

Jean-Jacques, en effet, avertit sa fille et Claude de ce qu'il venait d'apprendre.

Il n'avait pas été en ces derniers temps surtout, sans voir le peu de sympathie que son protégé inspirait à ses deux enfants, et il se contenta, sans y faire allusion, de leur déclarer :

— Il ne faut pas toujours juger sur les apparences. Les sentiments cachés sont souvent les plus sûrs.

Puis, il leur apprit également qu'il serait le premier témoin de Gaultier ; qu'il lui donnait cinquante mille francs et la jouissance d'une petite maison.

— Je la meublerai, affirma Jacqueline d'elle-même.

— J'en étais tellement sûr, répondit Monastier heureux, qu'avant même de t'en avoir parlé, je l'avais promis à Albert.

— Le père t'a sauvé la vie, papa, s'écria-t-elle en lui jetant les bras au-

## LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Mais maman, pourquoi mon gâteau de mariage ne serait-il pas au chocolat? Je n'aime que ça.

tour du cou ; cela, vois-tu, prime en moi toute sympathie, tout instinct, tout raisonnement. Je le prouverai à cette jeune femme et à son mari, en leur faisant un intérieur aussi complet que confortable et élégant.

Claude, de son côté, demanda à Monastier :

— Et moi, père, obéissant au même sentiment, je voudrais aussi faire quelque chose pour notre contremaitre, veux-tu me le permettre, dis ?...

— Certainement, tout ce que ton cœur te dictera sera approuvé par moi.

— Trouves-tu qu'un cadeau de dix mille francs soit convenable ?

— Oui, et je te remercie, Claude, je suis très ému de ta bonne pensée.

Claude ne répondit pas.

Mais il fut touché lui aussi... En effet, l'accent de l'industriel avait eu une inflexion de tendresse et de bonté que Claude depuis longtemps ne connaissait plus.

M. Monastier continua :

— A quelques centaines de mètres d'ici, aux premiers escarpements de la colline, il y a cette ancienne maison de garde, qui me semble convenir parfaitement à Albert et à son jeune ménage ; qu'en dites-vous tous les deux ?

Par la construction assez considérable, en effet, c'était plus qu'une maison de garde, c'était une très jolie habitation, qu'un individu de Vineuil jadis avait fait construire, pour la chasse qu'il adorait. De là, il canardait le gibier des Monastier, qu'avec un peu d'avoine ou de blé il attirait aisément chez lui.

La maison avait la forme d'un élégant pavillon, avait six pièces dans le bas, autant dans le haut.

Quelques arpents de terre l'entouraient.

Monastier désirait donner à Albert la jouissance du tout, de la maison et de la terre.

En effet, les Monastier avaient fini par acheter ce coin de terre qui les horripilait, par un voyage qu'en faisait leur propriétaire.

Les gardes depuis avaient habité le bas seulement.

Des arbres, des massifs, qu'ils avaient soignés, mettaient en pavillon dans un nid de verdure et en faisaient une demeure des plus agréables.

Jacqueline et Claude approuvèrent.

Alors, dès le lendemain, les ouvriers furent mis au premier étage, afin que les choses marchassent grand train. L'élévation de la bâtisse faisait qu'il n'y avait jamais eu la moindre humidité dans la maison.

Rien n'était à refaire ; les réparations que nécessitaient les lieux étaient plutôt des blanchissements vite exécutés.

Jacqueline fit venir des ouvriers de Vineuil, et bientôt toute une équipe travailla sous son inspiration, tandis que les meubles, le linge, les lampes, les statuettes, toutes les jolies choses dont avait parlé Jean-Jacques, arrivaient également à profusion.

Albert avait été mis au courant de ces combinaisons.

Sa reconnaissance avait paru dépasser tout ce qu'il était capable d'exprimer.

Jacqueline avait eu le tact infini et bien féminin de le consulter sur tout ce qu'elle entreprenait.

Le goût de Gaultier était vraiment fin, et se rencontrait avec ce que lui conseillait de choisir Mlle Monastier.

Mais les derniers achats nécessitèrent un voyage à Paris.

Jacqueline, depuis la mort de sa mère, avait auprès d'elle une personne d'éducation parfaite, qui était un peu parente d'Angèle, et qui avait été son amie dans sa jeunesse.

Depuis, la mort cruelle, après lui avoir pris deux enfants, l'avait laissée veuve et sans grandes ressources.

On l'appelait Mme Liverdun.

Son intrusion dans la maison vide après la mort de Mme Monastier avait été une bonne oeuvre pour elle, mais un bienfait également pour Jacqueline, qui avait trouvé en cette cousine pauvre, non seulement une personne de rare distinction, mais une femme malheureuse qui l'aima et lui donna toutes les tendresses de son cœur de mère, désormais sans but sur terre.

Jacqueline, de son côté, l'appréciait extrêmement.

Ce fut donc avec elle, que Mlle Monastier partit, pour acheter à Paris ce qui manquait dans la petite maison qui serait celle de Cécile.

N'ayant pas à compter, elle fit des acquisitions charmantes.

Tout ce qui devait être la joie d'une femme était là, frais, nouveau, coquet, artistique aussi.

Ainsi, sur la cheminée du salon, qu'un meuble en velours de Gènes meublait, il y eut un buste d'enfant en marbre blanc, dont les belles boucles auréolaient un visage fin et mutin.

Entre les lèvres entrouvertes pour le rire, les petites dents apparaissaient ; les menottes relevées et appuyées de chaque côté des joues rendaient le regard encore plus rieur et plus espiègle.

Aux murs, de frais tableaux étaient pendus.

Sur le bahut de la salle à manger, une jolie argenterie se voyait. C'était un plat en argent, un légumier, une cafetière, une théière, un sucrier.

Et ainsi de suite, rien ne manquait... C'était délicieux et choisi avec un petit goût exquis.

Puis, avant de repartir, Jacqueline dit à Mme Liverdun :

— Tout cela est donné par père ; mais moi, je voudrais bien aussi faire un cadeau à cette jeune femme. Si je lui donnais ses bijoux ?...

Et, en effet, elle alla chez Sandoz, choisir des bagues, des boucles d'oreilles, et tout ce qui pouvait faire la joie de Cécile.

Il y avait surtout un de ces bijoux « art nouveau », qu'on lui dit s'appeler une libellule.

C'était un pendentif, pouvant servir également d'épingle, et représentant une jeune femme à la tête fine, avec de grandes ailes d'un or verdâtre, s'enlevant au-dessus de son corps svelte et mince.

En bas, une perle, au bout d'un petit diamant, donnait un grand cachet d'élégance à ce bijou, que n'importe quelle femme pouvait porter, tant il était simple, artistique et de haut goût.

Quand Jacqueline revint à Pierre Pointue, Albert n'était pas encore parti. L'acte mortuaire de son père et de sa mère n'était pas en règle.

Alors Jacqueline, qui trouvait Gaultier bien mieux avec elle depuis qu'il n'avait plus d'arrière-pensée à son égard, lui remit ses écrins.

— Vous donnerez cela à Mlle Cécile de ma part, dit-elle.

« C'est mon souvenir à moi, et quand vous arriverez avec elle, celui de père sera complètement en place.

Albert adorait instinctivement les bijoux, et il fut vraiment ravi, en voyant ces choses ayant d'abord une certaine valeur intrinsèque, et ensuite si joliment, si délicatement choisies.

— Ma future femme vous vénérera, mademoiselle, dit-il. Si vous saviez comme elle est délicate et bonne, et exquise, elle aussi !

Jacqueline sourit.

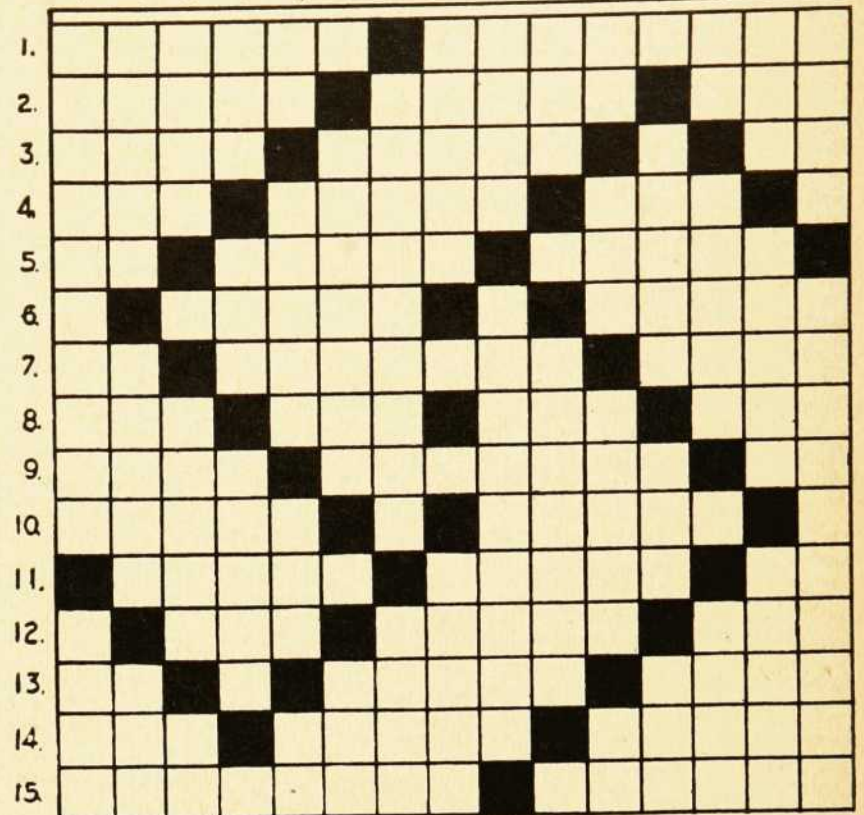
Pour la première fois, la voix d'Albert lui avait paru sincère.

Enfin, le moment de la cérémonie arriva.

Les papiers d'Albert avaient été trouvés en ordre par le maire de Douvres, qui devait procéder à la célébration du mariage civil, et Mme Marie des Anges écrivait que, de son côté, tout était ter-

# Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1074

## HORIZONTALEMENT

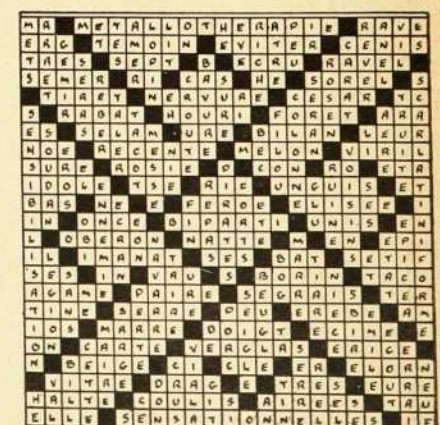
- 1—Qui a les jambes tortues. — Sonnerie de cloches, vive et précipitée.
- 2—Couleur choisie dans divers jeux de cartes. — Intellectuel. — Sorte d'état.
- 3—Ivre. — Enveloppes des cigares. — Symbole chimique du cuivre.
- 4—Connus. — Millet des oiseaux. — Type représentatif des Etats-Unis.
- 5—Terminaison d'infinitif. — Partie d'une saline où l'on fait le sel. — Bouquet de fleurs qui exprime une pensée.
- 6—Genre d'acariens. — Ambassadeur du souverain pontife.
- 7—Particule du dialecte provençal. — Qui ne sont ni ecclésiastiques ni religieux. — Interstice entre les molécules des corps.
- 8—Colère. — Unité monétaire roumaine. — Sans déguisement. — Pour la troisième fois.
- 9—Place qui convient à chaque personne. — Labourées avec la ritte. — Terminaison.
- 10—En un mot. — Ville d'Italie en Carniole.
- 11—Chef-lieu de canton (Morbihan). — Emotions. — Conjonction.
- 12—Genre de légumineuses. — Qui abonde en. — Une des Cyclades.
- 13—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Degrés. — Milieu du jour.
- 14—Solipède plus petit que le cheval. — Un grand nombre de. — Automobile de course.
- 15—Pavés en carreaux. — Irritation.

## VERTICALEMENT

- 1—Grosse montre. — Habit d'homme à basques étroites.
- 2—Tout ce qui sert à la parure des femmes. — Boîte osseuse qui contient le cerveau. — Recueil.
- 3—Pronom personnel — Enorgueilli. — Terminaison d'infinitif.

- 4—Le fond de certaines choses. — Dieu suprême des Babyloniens. — Couche de glace qui s'attache aux arbres.
- 5—Préposition latine. — Qui appartient au Pape. — Créés. — Moi.
- 6—Navigateur français, né à Saint-Malo. — Callosité.
- 7—Homme sans caractère. — Convié.
- 8—Reproduction. — Mammifères ruminants.
- 9—Genre de palmiers des régions chaudes. — Conscience intime.
- 10—Chef arabe. — De Suède.
- 11—Lui. — Condiment. — Populairement : niais. — De l'alphabet grec.
- 12—Farine alimentaire. — Situé. — Funeste.
- 13—En cet endroit. — Espèce de singe sans queue, du genre macaque. — Simple.
- 14—Jamais. — Mouvement alternatif et régulier des eaux de la mer. — Canard qui fournit l'édredon.
- 15—Fait depuis peu. — Etendue de terre dépendant d'une juridiction.

## Solution du problème No 1073



miné : publications, trousseau, préparatifs divers.

M. Moreau, le parent de Mme Runkel, qui avait placé Cécile au monastère jadis, avait un jour reçu par la poste, et sans indications aucunes, les papiers de l'orpheline, au moment où il allait se trouver fort embarrassé pour les produire.

Alors, tout avait marché comme sur des roulettes, car M. Moreau les avait envoyés à Mme Marie des Anges, tout en la prévenant qu'une affaire considérable pour lui l'empêcherait d'assister à la cérémonie.

Comme la supérieure savait qu'il ne s'en souciait pas, ayant peur d'être tenu à quelque libéralité, elle n'insista pas.

Le mardi suivant était le jour que la religieuse avait choisi pour le mariage. On était au mercredi seulement.

Gaultier écrivit deux lettres, l'une à Mme Marie des Anges, pour lui dire qu'il acceptait toutes ses décisions, l'autre à Arnold pour le prévenir.

Puis, il informa également M. Monastier et Janvier qui lui servaient de témoins, et il se disposa à partir.

Mais au moment de monter dans le train il songea qu'il avait du temps devant lui, et il télégraphia à la Tourterelle de venir le rejoindre à Paris.

Elle s'empressa de lui obéir. Et jusqu'au samedi soir qu'il avait choisi pour son départ, ils menèrent tous les deux une vie de noces et de fêtes.

Maintenant qu'il touchait au but, il ne se contenait plus. Il n'en avait plus besoin.

La Normandie était vraiment éprise de lui, et, de son côté, Gaultier sentait que cette fille, d'exubérante et radieuse beauté, le tenait jusque dans ses fibres les plus profondes.

Et comme elle lui demandait de ne pas la quitter, prête elle-même à toutes les folies pour lui, il lui répondit :

— Ne me rends pas mon devoir trop difficile.

« Tu ne sauras jamais combien je t'adore et combien je prends sur moi, pour être maître et de ma faiblesse et de l'impression foudroyante que tu me produis... Et avec cela, je suis obligé d'aller raconter des calembredaines à une autre femme, de lui jouer, au moins pendant les premiers jours, la comédie de l'amour !... »

« Plains-moi et encourage-moi, car de cela dépend notre future fortune. »

Elle était Normande. La cupidité et l'amour de l'argent étaient en elle, lui tenant plus intimement sur les os que sa peau même.

Jeanne savait que du mariage d'Albert dépendait une richesse fabuleuse.

Elle n'était pas femme à tergiverser quand de semblables raisons étaient en jeu.

Ce fut la chanteuse qui le renvoya.

Puis, elle lui donna rendez-vous dans un mois.

— D'ici là, oublie-moi, lui dit-elle.

Et elle ajouta avec une grande philosophie :

— Ça nous arrive de temps en temps, ces histoires-là. Mais après, par exemple, nous prenons notre revanche.

Arnold, non seulement avait acheté pour Cécile les bijoux dont il avait parlé à son fils adoptif, mais il y avait ajouté une foule de bibelots : éventails, rubans, boîtes à gants, qui lui avaient été procurés par une vieille marchande à la toilette, Allemande comme lui.

Il ne doutait pas que ces bijoux, faux pour la plupart, ne ravissent la pauvre fille à laquelle ils étaient destinés.

Alors, Gaultier se décida à partir.

[Lire la suite au prochain numéro]

## L'ORGANISATION D'UNE GRANDE GARE [ Suite de la page 5 ]

94 itinéraires. A chacun sont affectés de 2 à 4 camions suivant l'intensité du trafic. Il convient d'ajouter aussi le service spécial assuré aux grands magasins ou à certains gros clients et une organisation pour les livraisons d'urgence — aux journaux par exemple, qui sont livrés de jour, de nuit, les dimanches et les jours de fête. Les camionneurs ont une fiche pour chaque colis, qu'il soit en port payé ou en port dû ; ils perçoivent l'argent et font également livrés de jour, de nuit, les dimanches et les jours de fête. Les camionneurs ont une fiche pour chaque colis, qu'il soit en port payé ou en port dû ; ils perçoivent l'argent et font également le ramassage aux adresses qui leur sont données sur l'itinéraire.

J'étais un peu perdu dans tout ce monde, parmi ces monceaux de colis aux formes multiples (réfrigérateurs, boîtes à bonbons, ponts métalliques, abeilles...), mais mon guide semblait comme un poisson dans l'eau. Rien ne l'étonne ; un seul souci : que les wagons soient chargés ou vidés en temps utile.

Nous passons ensuite au service d'expédition. Là, sur un immense tapis roulant, les envois défilent, se présentent à deux bancs qui comptent en tout 37 balances, sont pesés, étiquetés, triés, chargés sur des wagonnets et acheminés aux fourgons en stationnement sur le quai de chargement.

Les messageries de la Gare Centrale emplissent 85 wagons par jour et en déchargent tout autant. Ceci pour les grandes lignes interprovinciales seulement. (Nous ne mentionnons pas le trafic local qui, lui aussi, est intense). Tous les wagons sont amenés sur le même quai. Il y en a qui sont chauffés, d'autres réfrigérés, d'autres à la température ambiante. Ces rames se renouvellent plusieurs fois en 24 heures pour être acheminées vers la gare de triage où les différents trains sont en formation.

### 15,000 sacs postaux défilent chaque jour à la Gare Centrale

En nous rendant à la poste, nous avons traversé le département réservé au personnel. Un vestiaire, un restaurant, un système de douches, un pressing, etc. Ici on distribue dans de grands coffres le matériel nécessaire au personnel roulant. Là, on fournit les camelots qui circulent dans les trains. Encore des services à branches multiples qui requièrent une organisation très précise dont le client ne se doute pas. D'autres doivent veiller à ce que les trains en partance soient pourvus en eau potable, en glace, etc. Saviez-vous, par exemple, qu'un sim-

ple wagon-restaurant comporte plus de 100 serrures ? Seul le chef de voiture a un passe-partout, les autres employés n'ayant accès qu'aux départs et placards dont il ont la charge.

Donc, nous voilà dans le hall de la poste où circulent des montagnes de sacs que l'on devine être sur des chariots. Chaque jour on reçoit, quand tout est calme, une moyenne de 10,000 sacs ; on en expédie près de 6,000. Au CNR de Montréal il y a aussi un entrepôt où l'on trie et répare près de 5,000 sacs par jour. En 24 heures, 25 rapides amènent le courrier et 35 l'emportent. On ne peut les faire attendre, il faut que tout ce qui doit partir parte.

Certains trains sont munis de wagons-poste sur lesquels on procède au triage du courrier local, d'autres prennent les sacs dans les fourgons à bagages. Bien entendu, pour le local, on ne fait que ralentir le convoi. Le courrier à livrer est largué, celui à ramasser est pris au passage par un bras spécialement aménagé sur le côté du wagon. Tous les sacs qui transportent lettres et colis sont clos de cadenas, ceux qui contiennent les journaux et les circulaires n'ont qu'une simple corde.

Là aussi, dans cette fièvre du départ et de l'arrivée perpétuelle, les employés semblent parfaitement à l'aise ; les tâches sont admirablement réparties et la force de l'habitude ne leur permet plus d'admirer la belle ordonnance d'une organisation qui ne cesse de m'émerveiller.

Disons, en guise de conclusion, que la Gare Centrale nous a paru bien disposée, utilisant intelligemment les mouvements de terrain pour que toutes les opérations s'exécutent de façon continue, suivant les principes de la technique moderne.

### 215,000 wagons passent tous les mois à la Gare Centrale

Disons tout de suite que sur ce chiffre important, la moitié environ des véhicules appartient à des compagnies américaines. Chaque jour on enregistre le passage de 300 voitures à voyageurs (dont 50 américaines). Tous sont dûment inspectés et graissés.

M. O. A. Boivin qui me reçoit, n'a, pour me renseigner qu'à consulter feuilles de route et tableaux soigneusement mis à jour et dont la lecture est réservée aux initiés. C'est un homme charmant, à la tête froide, toujours prêt à parer l'imprévu. Chaque train est pour lui comme un pion

dans un jeu, et pourtant, il en sait tous les détails : composition, chargement, personnel.

Les convois qui se présentent à Montréal sont décomposés, triés et recomposés pour que chaque unité puisse poursuivre vers sa destination. Trois heures suffisent en moyenne pour qu'un wagon de marchandises en provenance de Vancouver reprenne la route d'Halifax. Bien entendu, on attend qu'il y ait assez de wagons pour former un train. C'est alors que, le convoi une fois formé, on en fait l'inventaire et l'on choisit l'équipe qui le montera. 5 employés pour un train de marchandises ordinaire et une trentaine pour un rapide de nuit.

### Pour être cheminot

On se plaît à constater que les employés de chemin de fer se recrutent dans les mêmes familles, de père en fils. Parmi les roulants, chaque spécialité demande un apprentissage de 4 à 5 ans. Les sujets doivent être en parfaite condition physique surtout en ce qui concerne la vue (les daltoniens sont proscrits car ils sont dans l'incapacité de distinguer les signaux de couleur). Le conducteur (seul maître d'un convoi après Dieu), passe une visite médicale tous les deux ans ; le chauffeur, une à tous les six mois. L'apprenti conducteur est d'abord serre-frein de tête et de queue. Il doit examiner régulièrement le train et, en cas d'arrêt imprévu, procéder à la signalisation de la voie. Il passe ensuite des examens sur le règlement (le code compte 600 articles à savoir par coeur). Les chauffeurs, eux, ajoutent au règlement, des connaissances techniques et mécaniques et sont alors promus ingénieurs-mécaniciens.

Il faut croire que le métier est bon car il ne s'est jamais posé de problème de recrutement.

### Le train

A la cour Turcot se forment et se déforment les convois conformément à la destination des wagons et à la nature de la marchandise. Là on n'utilise pas encore les plans inclinés. La traction est exercée par trois équipes de 12 petites motrices qui se relayent pour un travail de 24 heures. La station compte 155 employés en tout. Et les convois évoluent sans cesse, en un mouvement complexe. Chaque wagon doit trouver la place qui lui est assignée par le règlement : les animaux sont toujours en tête, viennent ensuite les marchandises fragiles. Les explosifs et le pétrole doivent être à 15 wagons au moins de la locomotive.

Si les véhicules réfrigérés n'ont encore que de la glace et une savante ventilation, on fait actuellement des essais pour la mise en service de wagons munis de leur propre système de réfrigération.

Partout, dans le petit bureau, règne une grande agitation. Ici on répond à de multiples coups de téléphone pour annoncer les arrivées et les départs ; là on dresse, à l'intention du conducteur, l'inventaire de chaque convoi. Ailleurs, un tableau désigne le personnel requis. Une fois formés les trains sont sortis de la cour et on sollicite leur ordre de route.

Voilà donc décrite l'organisation d'une grande gare comme il y en a partout dans le Canada et grâce auxquelles notre pays a pu prendre la quatrième puissance commerciale du monde. Une prochaine chronique relatera la vie à bord d'un train et essaiera d'animer pour vous la vie obscure dont le voyageur ne se doute pas.

GÉRARD VIOT.

## L'OBJECTIF DE LA RED FEATHER A ETE FIXE A \$1,450,000

La Red Feather vient d'annoncer que l'objectif de sa campagne 1952 sera de \$1,450,000. C'est \$125,000 de plus que le montant recueilli l'an dernier. L'appel a lieu annuellement en octobre.

En 1951, la campagne de Red Feather recueillit \$70,000 de plus qu'en 1950. Néanmoins ce montant est inférieur aux besoins budgétaires, expliquent les directeurs de la Welfare Federation of Montreal. Ceux-ci rappellent qu'en 1951, la campagne de Red Feather obtint \$115,000 de moins que son objectif.

Un communiqué conjoint de MM. T. H. Atkinson, président général de la campagne 1952, et D. A. Hanson, président du conseil de direction de la Welfare Federation, souligne que « l'objectif de cette année reste en deça du budget minimum tel que préparé par un comité budgétaire de 20 citoyens sous la présidence de M. A. H. Rowland. Ce comité en est venu à la conclusion qu'il faut au moins \$1,550,000 pour continuer l'oeuvre au seul niveau de base durant l'année 1952. »

## NOS TALENTS CANADIENS A L'HONNEUR [Suite de la page 6]

Le mardi soir, 29 juillet, au Chalet de la Montagne, aura lieu le dernier concert estival de la Société des Concerts Symphoniques de Montréal. M. Désiré Defauw sera le chef d'orchestre et Nicole Henriot sera la pianiste invitée. Le 31 juillet, le Mountain Playhouse présentera une série de représentations spéciales, comme participation aux Festivals. Ces spectacles auront lieu tous les soirs du mois d'août.

Le 2 août, au cours de l'après-midi, le Chalet de la Montagne sera transformé en une véritable kermesse. Divertissements de toutes sortes seront organisés pour les jeunes et par les jeunes: concert vocal et instrumental par de jeunes artistes de chez nous; une représentation de *Yvan L'Intrépide*, populaire roman radiophonique de Jean Desprez; concours de dessins; enfin, de quoi réjouir le cœur des enfants et des parents. Des artistes de renom interpréteront l'œuvre de Jean Desprez: Albert Duquesne, Fred Barry, Jean Coutu, Jean Lajeunesse, Mmes Mimi D'Estée, Denise Pelletier, Denise Saint-Pierre.

Mardi soir, le 5 août, un concert consacré exclusivement à des œuvres canadiennes, sous les auspices du Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique de la Province, sera dirigé par l'éminent chef d'orchestre canadien, Roland Leduc, tandis que Noël Brunet, violoniste canadien de renom, en sera le soliste. Nous y entendrons le Concerto pour violon d'Alexander Brott, musicien de Montréal, la Symphonie Gaspésienne de Claude Champagne ainsi que des œuvres de Jean Vallerand, Pierre Mercure, Jean Papineau-Couture et Harry Somers.

Raoul Jobin, premier ténor de l'Opéra de Paris, a accepté malgré de nombreux engagements en Europe, de participer à la représentation de *Roméo et Juliette*, opéra de Charles Gounod. Irène Salemka interprétera le rôle de Juliette et Denis Harbour, basse chantante du Metropolitan Opera de New-York, chantera celui du Frère Laurent. Jean Beaudet, réputé chef d'orchestre canadien, dirigera la représentation lors de cette manifestation de grande classe au Chalet de la Montagne.

Le 12 août, nous aurons l'occasion de voir en première canadienne une œuvre de René Fauchois, *Beethoven*, une

pièce de théâtre accompagnée d'un commentaire musical qui comprend quelques-unes des plus célèbres pages du maître. La mise en scène en a été confiée à François Rozet et Charles Houdret, chef d'orchestre belge maintenant établi parmi nous, dirigera la partition musicale.

Mardi soir, le 15 août, une fête viennoise apportera un cachet de haute élégance à ces manifestations. Un orchestre dirigé par Maurice Durieux exécutera un programme de musique de Strauss, et Constance Lambert prêtera son concours à l'interprétation des plus célèbres valses viennoises. Un concours de valses couronnera la soirée.

Le dimanche, 17 août, au Parc Jeanne-Mance, au pied de la Croix du Mont Royal, aura lieu une grande manifestation religieuse sous la présidence de S. E. Mgr Paul-Emile Léger, qui officiera à cette cérémonie, évoquant les origines mariales de Ville-Marie. Les Disciples de Massenet, dirigés par Charles Goulet, interpréteront quelques chants religieux.

Le 18, au Musée des Beaux-Arts, aura lieu une exposition entièrement consacrée aux Arts du Québec, sous les auspices du Musée des Beaux-Arts et de l'Ecole des Beaux-Arts. Nos meilleurs artistes, peintres, sculpteurs et artisans y participeront.

Le mardi 19 août ainsi que les 20 et 21 août, au Chalet de la Montagne, sera présentée *Légendes aux Etoiles*, une féerie sur l'évolution de notre folklore, mise en scène par Mario Duliani. Un orchestre sous la direction de Maurice Meerte accompagnera les danses, chansons et mimes groupant nos vedettes du théâtre et du music-hall.

La St-Lambert Operatic Society, sous la direction de M. Jerry Shea apportera à son tour, sa collaboration aux représentations de l'opérette anglaise *Le Mikado*, les 26 et 27 août, en soirée.

Cette liste imposante de spectacles, aussi divers qu'intéressants, ne donne qu'une faible idée de toute l'importance que prennent cette année les Festivals de Montréal. Son directeur, M. Paul Gouin, mérite nos félicitations et nul doute que la réputation de la métropole comme centre artistique du Canada, en sera accrue. S. D.

## ALFRED GAGLIARDI

[Suite de la page 7]

Au Conseil, Fredo est une critique financier redoutable. Il prend la peine d'éplucher le budget et de se le faire expliquer par des spécialistes. Ses remarques visent à défendre l'intérêt général et plus volontiers les pauvres et les déshérités. Chaque jour, à midi, il reçoit à l'Hôtel de Ville et s'attache à résoudre tous les cas qui lui sont posés; aucune lettre n'est restée sans réponse. Et la sentence: il n'y a pas d'heure pour les braves, s'applique bien à Gagliardi. Je n'ai passé que peu de temps chez lui, plusieurs fois on est venu le solliciter. A tous il a répondu par un mot gentil, n'ayant pas l'air pressé, mais sachant fort bien que pendant ce temps le dîner brûlait...

Canadien dans l'âme, il ne renie pas ses origines, bien au contraire. Nombre de nouveaux immigrants viennent lui demander assistance. Il projette la fondation d'un hôpital canadien-italien et

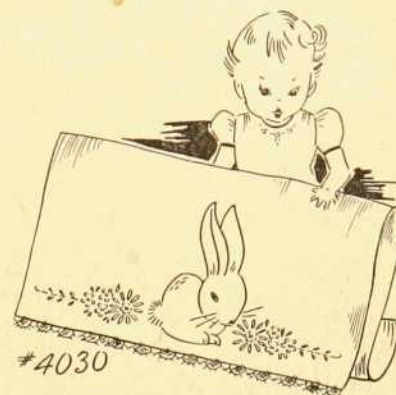
encourage toutes les organisations qui témoignent de l'activité italienne au pays.

Sa situation, son gagne-pain? Il travaille au Bureau Provincial sur l'Habitat, Place d'Armes, à Montréal. Là il s'occupe des projets de construction, des prêts immobiliers ou agricoles, de l'aide aux sans-logis, avec le dévouement qu'il a toujours su mettre à la disposition de ceux qui sont dans le besoin.

Il est aussi juge de Paix.

Nous pourrions en dire encore bien long sur ce sympathique personnage qui est vraiment bien de chez nous, un exemple vivant; mais il ne fait pas de doute qu'il nous dépasserait toujours par son activité. Nous nous contenterons donc de ce tableau hâtivement brossé et qui montre bien que les Néo-Canadiens peuvent devenir rapidement des Canadiens (tout court).

# VOUS BRODEZ, MADAME ?



## TAIE D'OREILLER POUR BEBE

Cette jolie taie d'oreiller est estampée sur broadcloth rose ou bleu, de belle qualité. Elle existe en deux grandeurs: 16 x 24 pouces pour enfants ou 15 x 18 pouces pour bébés. C'est une charmante suggestion pour cadeau.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,  
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

## LISTE DES PRIX — Patron No 4030

Veillez m'envoyer les articles suivants :

<input type="checkbox"/> No 4030 — Taie d'oreiller 16 x 24 pouces, tableau compris .....	.85
<input type="checkbox"/> No 4030A — " " 15 x 18 " " " " .....	.65
<input type="checkbox"/> Fil de couleur pour broder .....	.25
<input type="checkbox"/> Patron estampé sur papier .....	.20
<input type="checkbox"/> Papier carbone bleu ou jaune pour tracer .....	.10

Prière d'indiquer la couleur désirée.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le Samedi — 26 juillet 1952.

## AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOUR'HUI MEME !

<b>Coupon d'abonnement</b>		<b>LE SAMEDI</b>	
Canada		Etats-Unis	
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50
<input type="checkbox"/> IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom .....			
Adresse .....			
Ville .....			
Province .....			
<b>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, LTEE</b>		975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.	

## LE COEUR ET LE PENDULE

[ Suite de la page 10 ]

Jean-Pierre fit claquer sa langue et s'administra sur le thorax quelques coups de poing sonores :

— Ce radiesthésiste, clama-t-il, triomphant, ce sera moi !

J'eus l'imprudence d'acquiescer au projet.

Inutile de décrire les premières recherches de Brunel. Lui qui n'est guère matinal, il sautait sur sa bicyclette dès l'aube et les paysans d'alentour remarquaient avec étonnement sur le plateau d'Aurémont une sorte de berger halluciné qui, le bras tendu, semblait conduire, on ne sait où, des troupeaux de nuages. A regarder de plus près, il y avait un fil qui pendait au bout de ce bras et, à l'extrémité du fil, la petite bille que Jean-Pierre fixait désespérément.

Trois heures ainsi, puis je le voyais revenir à la maison pédalant comme un « géant de la route ».

— Ça ne colle pas. Je n'ai pas de témoin !

— De témoin ?

— Un témoin, c'est un objet ayant quel que rapport avec ce que l'on recherche, comprends-tu ?... Il me faut du Romain.

— Mais je n'ai pas de Romain !

— Oh ! évidemment, tu ne feras rien pour m'aider.

— Veux-tu une Histoire Romaine ?

Il m'injuria, puis convint qu'après tout ma suggestion n'était peut-être pas si stupide.

Il repartit avec les Commentaires de César sous le bras et je ne le revis jusqu'au soir.

Au dîner, il fut d'une humeur si exécrable que j'estimai inutile de lui demander des nouvelles de ses recherches. Mais le lendemain, il s'éclip-sait, me laissant un petit mot :

« Vais à Paris chercher du Romain. Ne t'inquiète pas. Fais seulement savoir à Sylvine que mes « affaires » m'ont obligé à une courte absence. »

Je me souviens que son retour eut lieu un jeudi. Jean-Pierre était radieux. Dans la paume de sa main droite, il faisait sauter une pièce de bronze.

« Tiens, regarde ! Une médaille de la bonne époque... Et j'ai aussi ramené un pendule perfectionné. Mon bon Robert, de grands événements se préparent. »

— Ne t'emballe pas. Rien ne dit que le Commandant ait raison et que les soldats de Jules César aient campé sur le plateau.

Mais, mes prudentes réserves le laissaient absolument indifférent.

Deux jours passèrent ainsi, que Brunel employa avec beaucoup d'habileté. Je l'avais souvent jugé comme un excellent garçon, un peu saugrenu, sans grande envergure et surtout bon à faire gaiement valser la fortune héritée de son papa. Or il se révéla comme un chef de publicité de grande classe. La progression de sa campagne eut quelque chose de proprement admirable.

Premier jour, après le café pour lequel nous avions, cette fois, convié Billiac et sa jeune pupille :

« Dites-moi, mon Commandant, vous qui vous occupez, avec tant de compétence, des questions Historiques et Archéologiques, vous n'avez jamais eu l'idée de faire des fouilles dans la région ? »

— Des fouilles ? dit le Commandant, étonné de voir Jean-Pierre s'intéresser à ces questions. Non, je n'ai pas encore eu l'occasion d'en faire... Et cependant, je crois que l'on devrait trouver des choses intéressantes.

— Je le crois aussi, dit Brunel avec conviction... Evidemment, le champ est très vaste... Il faudrait d'abord quel-

que indice qui permette de localiser les recherches.

— Oh ! Il y a un endroit tout indiqué.

— Vraiment ?

— Si vous aviez fait attention à ce que je disais l'autre jour à votre ami lorsque nous nous promenions sur le plateau d'Aurémont...

— Là, où vous supposez l'existence d'un ancien camp Romain ?

— Je ne suppose pas, j'ai la certitude. Rien que l'étymologie : Aurémont, la montagne, la hauteur d'Aurélius... D'ailleurs, si vous vous en rapportez aux Commentaires de César...

— Je les parcourais justement, hier soir, dit Jean-Pierre, sortant négligemment mon bouquin.

Le lendemain, il emmenait avec lui le Commandant, sur le plateau, afin de lui donner sa première leçon de Radiesthésie. Au moment de dîner, je les vis revenir harassés, mais Billiac triomphait :

« Epatant, votre ami ! Déjà, nous avons délimité trois zones de polarisation... Alors, c'est dit, Brunel ? A demain matin, six heures ? »

De l'aube au soir, ils déambulèrent encore sur la terre caillouteuse, tantôt côte à côte, puis se faisant face ou s'éloignant l'un de l'autre, formant les figures d'une incompréhensible danse. Je ne sais si Sylvine était au courant des projets de Brunel, mais, assise à côté de moi, elle suivait les chercheurs avec des yeux brillants d'espoir.

— Mon pendule tourne ! criait de temps à autre le Commandant.

Jean-Pierre allait alors à lui, mais ce n'était hélas qu'une fausse alerte qui se répéta une bonne dizaine de fois. Qu'importe ! Il en fallait bien plus pour les décourager. Ils convinrent de revenir le lendemain, dimanche, afin d'ex-

plorer, dans l'après-midi, le petit tertre surmonté de vieux pins et qui avait échappé, jusqu'alors, à leurs investigations.

Et nous arrivons au grand jour, à l'instant décisif où Jean-Pierre, debout sur l'espèce de tumulus que surmontaient trois vieux pins rabougris, fit entendre une sorte de grognement qui nous attira à ses côtés.

— Qu'y a-t-il ?

Pas de réponse, mais, d'un coup de menton, il nous désignait son pendule agité d'un intrépide mouvement giratoire.

— Du Romain, dit-il enfin.

Puis il commença à frapper le sol du pied, tout en comptant à haute voix :

— Un... Deux... Non, même pas deux...

Il y a des vestiges Romains à un mètre, un mètre vingt-cinq sous terre.

— Ecartez-vous, coupa Billiac, dont les traits s'étaient creusés, dont les yeux luisaient comme des escarboucles.

Il brandissait lui aussi son pendule qui se mit à tourner de façon désordonnée. A vrai dire, j'avais vu tant de fois sa bille de bois prise de cette frénésie circulaire que la démonstration me laissa complètement froid.

Pas lui.

— Aucun doute, déclara-t-il. Nous allons creuser... Pouvez-vous aller chercher une pioche et une pelle ?

— J'ai ce qu'il faut, répondit Jean-Pierre.

— Vous avez ?

— Oui... J'avais beaucoup d'espoir. J'ai pris mes précautions.

D'un fourré situé à une vingtaine de mètres, il alla extraire les outils demandés. C'était les miens, naturellement. Jetant un coup d'oeil sur la pioche, je constatais même qu'un peu de terre mal séchée y adhérait encore. Or, depuis trois semaines, elle n'avait pas servi.

— Brunel !

Ma voix se perdit dans le bruit des cailloux remués. Il était maintenant

trop tard pour intervenir et je n'avais plus qu'à laisser faire l'irréparable.

Comment n'avais-je pas compris plus tôt ! Comment n'avais-je pas deviné, jusqu'ou ce garçon, emporté par la passion, pouvait aller !

— Eh ! là, vous rêvez, disait le Commandant... Relayez-moi, mon cher, je suis à bout de souffle. Encore que cette terre soit plus friable qu'on ne pourrait le supposer.

Plus friable ! Pauvre innocent ! Je le revois encore, ayant retiré : veston, col et même chemise, le torse seulement couvert d'un maillot de corps, d'où émergeaient ses bras nus, nerveux comme de vieux sarments ; Jean-Pierre, lui, travaillait comme un professionnel. A croire que, toute sa vie, il avait frayé dans la terre, des chemins pour les conduites de gaz et autres canalisations.

— Reposez-vous, disait doucement Sylvine. Vous allez vous tuer tous les deux.

Et mon ami osait lui sourire. Sans honte, il osait plonger son regard dans les yeux purs, un regard qui voulait dire :

« Ce sont les fondations de notre bonheur que je suis en train de creuser là. »

Pendant une bonne demi-heure, le manège se prolongea. Puis, du trou monta un tintement métallique et nous vîmes le Commandant s'accroupir et se relever tout de suite.

— Ma loupe, Sylvine ! Va me chercher ma loupe dans la poche de mon veston.

Ses mains étaient pleines de médailles rongées, déformées, certaines trop polies par le temps pour qu'il fût possible d'y distinguer quelque chose.

Quelle moisson, pourtant ! Nous entendions le murmure du vieil homme :

— DIVINIS AUGUSTUS... L'Empereur assis tenant un rameau... Celle-là ? C'est de l'argent : une tête d'Impératrice et l'inscription : AGRIPPA MAT... Mater, certainement !... NERO CAESAR ! Voici le tyran, la tête laurée, avec Jupiter à sa gauche, tenant la foudre au poing.

Il leva le regard un instant et lança d'une voix rauque :

— D'autres pièces ! Ramassez-en. Le trou en est plein.

Jean-Pierre se détourna lentement et, d'un pas lourd, revint vers les fouilles.

J'aurais donné plusieurs années de ma vie pour rentrer à la maison ce soir-là. Naturellement il ne put en être question, le Commandant Billiac voulant nous garder à dîner, pour fêter l'heureuse découverte.

En fait, nous le vîmes à peine. Sitôt parvenu chez lui, il monta dans son bureau, serrant sur son coeur le chapeau où, à poignées, nous avions entassé les pièces recueillies. Nous étions tous les trois dans le petit salon, Sylvine, Brunel et moi, et nous ne parlions guère. La jeune fille, cependant, ne pouvait se douter de quelque chose. Lorsqu'elle nous quitta un instant pour s'occuper de faire préparer le repas, je regardais fixement Jean-Pierre. Il baissa la tête et mes derniers doutes s'évanouirent.

— Où as-tu trouvé ces pièces ? demandai-je à mi-voix.

— A Paris... chez un antiquaire de la rue Bonaparte.

— Et tu as été les enterrer cette nuit ?

— Mon pauvre vieux... commença-t-il.

Mais il renonça à en dire plus. Il se contenta d'esquisser une mauvaise grimace et je vis qu'il avait les yeux humides.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

## LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Encore une chance que nous n'ayons pas à prendre le tramway !

# RIEN DE SÉRIEUX

Deux Corses, le père et le fils, ont résolu de se venger de leur ennemi mortel, et l'attendent pour le tuer, dans un chemin creux où il est accoutumé de passer tous les soirs à six heures.

Six heures. Six heures dix. Six heures et demie. Personne.

Alors le père, d'une voix tremblante d'émotion :

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Un Marseillais raconte un incendie auquel il a assisté.

— Toute la maison brûlait, et moi, j'étais resté tranquillement dans ma chambre à lire mon journal.

— La fumée devait bien vous gêner.

— Non, je suis fumeur !

Deux Marseillais parlent d'aventures ; l'un dit qu'il a vu un homme traverser le Rhône, à son endroit le plus large, en nageant sur le dos et portant un homme sur le ventre. L'autre, n'ayant rien d'aussi fort à répondre, se tourne vers son interlocuteur et lui dit :

— Eh bien ! tu ne m'as pas reconnu ? C'était moi.

— Est-ce que vous fumez ? interroge le médecin.

— Pas du tout, répond le patient.

— Dommage ! dit le médecin.

— Pourquoi donc ? demande le patient.

— Parce que je vous l'aurais interdit.

Péroraison d'une semonce de M. Prudhomme à son coquin de neveu :

— Enfin, monsieur, au lieu de faire sans cesse des serments que vous ne tenez jamais, il vaudrait beaucoup mieux ne pas en faire... et les tenir !

— Je ne sais pas.

— Nous allons continuer à mentir, Jean-Pierre... Tu as vu le Commandant tout à l'heure?... Ces yeux égarés, cette fièvre qui lui colorait les joues. Il n'est pas jeune et son cœur n'est pas trop solide. Une brusque déconvenue pourrait lui être très mauvaise.

Docile et sinistre, Brunel répéta, du même ton :

— Nous allons continuer à mentir. Je crispai le poing, je cherchai une injure. Avec quel bonheur j'aurais corrigé ce sale gosse... Oui, car, après tout, ce n'était qu'un gosse encore et s'il avait pu mesurer...

La porte s'ouvrit. Sylvine revenait.

— Mon oncle vous demande, dit-elle doucement... Il est... Son heureuse découverte l'a trop frappé... Il faut le ménager, lui laisser le temps de se remettre.

— Sylvine, murmura Brunel en se rapprochant d'elle.

Mais je lui lançai un violent coup de coude :

— Allons chez le Commandant !

Les volets à demi fermés, à cause de la chaleur, laissaient la pièce dans une demi-obscurité qui nous fut bien-faisante, lorsque nous entrâmes. Le vieil homme était debout, un peu courbé devant sa table où étaient étalées les fameuses monnaies.

Les Durapiat ont invité les Rapineau à dîner.

Après le départ de ces derniers, Mme Durapiat s'aperçoit avec douleur qu'ils ont largement fait honneur au repas.

— Ils n'ont presque rien laissé, dit-elle.

Durapiat, piteusement :

— Je leur avais pourtant bien recommandé de faire comme chez eux !

Le Jeune Homme. — J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille, monsieur.

Le Père. — Ma foi, mon garçon, vous feriez bien de voir d'abord sa mère.

Le Jeune Homme. — C'est fait, monsieur, et je n'ai pas changé d'idée.

Filoutard examine avec attention une pelisse de fourrure qu'il vient de dérober dans un magasin :

— Me voilà bien tranquille pour l'hiver prochain. Si je ne suis pas pincé, j'aurai la pelisse pour me tenir chaud. Et si je suis pincé, je serai chauffé aux frais de l'Etat.

Au mess, une violente discussion s'élève entre deux officiers.

— Je ne connais pas d'idiot aussi bête que toi.

— Pardon, messieurs, s'écrie leur colonel, vous oubliez que je suis là.

— Quelle différence y a-t-il entre un imprimeur, un professeur et une femme de chambre ?

— ? ? ?

— Eh bien ! l'imprimeur fait les affiches, le professeur d'école et la femme de chambre les lits...

— Toujours très occupé, cher docteur ?

— Du matin au soir, je suis sur les dents !

Je crains d'avoir mal parlé du Commandant surtout durant le cours de ce récit, d'en avoir fait un personnage un peu ridicule. Peut-être m'avait-il jusqu'alors paru ainsi. Mais, en m'approchant de lui ce soir-là, je n'avais pas envie de rire. Il y avait sur ses traits une solennité qui me frappa.

— Messieurs, dit-il à voix lente, savez-vous que nous venons de faire une très grande découverte ?

— Oui... Peut-être.

— Une découverte qui fera parler de nous.

Il souffla soudain, comme ne pouvant continuer qu'au prix d'un violent effort.

« Naturellement, nous allons alerter les Officiels. Des fouilles de grande ampleur doivent être entreprises. Grâce à vous, Monsieur Brunel, mes modestes travaux vont acquérir une certaine célébrité. Grâce à vous... »

Il fit un pas vers Jean-Pierre. Je regardai mon ami à cet instant. Pâle, oui, très pâle, mais il n'avait plus son air désespéré de tout à l'heure. Une flamme d'héroïsme s'était mise tout à coup à briller dans ses yeux. Sa voix s'éleva, ferme :

— Mon Commandant, j'ai trahi votre confiance.

— Je ne comprends pas.

— J'ai joué une comédie indigne dont je vous demande humblement pardon.

On demandait à l'un de nos plus illustres astronomes son opinion au sujet de la lune habitée ou non, et c'était une femme qui posait la question.

— Madame, répondit le savant, je sais toujours une lune où l'on trouve un homme.

— Et laquelle donc ?

— Mais, la lune de miel.

Un Client. — Vous m'avez indignement trompé.

Le Marchand. — Moi ? par exemple !

— Vous m'avez garanti sans défaut le cheval que vous m'avez vendu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il est borgne !

— Ce n'est pas un défaut cela... c'est un malheur !

La Bonne. — Madame, un pauvre homme est dehors avec des béquilles !

Madame. — Dites-lui qu'il ne nous en faut pas !

— Docteur, je dois avoir de la dilatation d'estomac ?

— Avouez, chère madame, que, servée comme vous l'êtes, il doit y mettre beaucoup de bonne volonté.

Installé depuis peu dans son petit hôtel du boulevard Rochechouart, Rochefort, le célèbre pamphlétaire, y pendait la crémaillère, en compagnie de quelques intimes. Le déjeuner terminé on servit le café dans le jardin, l'un de ces étroits jardinets parisiens, étouffés entre quatre murs, qui évoquent invinciblement l'idée d'un puits. Avec complaisance, le maître du logis en faisait admirer l'agrément à ses hôtes : « Délicieux, en effet, ton jardin, dit Georges Laguerre, qui était parmi les invités. C'est surprenant comme les maisons y poussent bien ! »

— Mon cher, j'ai vu vos tableaux au Salon d'automne ; c'étaient les seuls qu'on pût voir...

— Flatteur !

— Il y avait trop de monde devant les autres !

Et Sylvine était là, à quelques pas. Je voyais sa stupeur. J'aurais tout fait pour me sauver, pour aller m'enfermer chez moi !

— Veux-tu sortir un instant, ma petite Sylvine, fit le Commandant Billiac avec une soudaine douceur.

Elle hésitait, mais il attendit qu'elle eût refermé la porte pour faire de nouveau attention à son interlocuteur.

— Vous venez de prononcer des paroles que j'ai du mal à comprendre, Monsieur Brunel, reprit-il, alors.

— J'ai enfoui les pièces moi-même la nuit dernière.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

Les bras de Jean-Pierre s'écartèrent, mais aucune réponse ne sortit de sa bouche contractée.

— Pour me tourner en ridicule ?

— Je vous jure que non.

— Alors ?

Brunel redevenait muet et je me décidai à intervenir.

— Alors, Commandant, bien que je ne sois en rien mêlé à cette affaire, je vous supplie de m'écouter un instant. Mon ami Jean-Pierre éprouve une tendresse très vive, très respectueuse, pour Mademoiselle Sylvine et...

— Suffit ! Je ne suis pas un idiot, n'est-ce pas. Je suis encore capable de comprendre les choses... Ainsi...

Il cessait tout à coup de me faire peur. Il avait repris sa voix normale. Et

## La Vie Courante par Georges Clark



— C'est ma grande sœur, elle sort ce soir.

— Tu me demandes deux sous de bonbons ; mais ta pièce n'a pas cours : c'est une pièce anglaise.

— Eh bien, donnez-moi deux sous de bonbons anglais.

Monsieur à son chauffeur. — Ça fait deux fois que vous rasez d'écraser ma belle-mère. Je vais être obligé de vous congédier.

Le chauffeur. — Donnez-moi encore une chance.

Première Dame. — Avez-vous une bonne ?

Deuxième Dame. — Je ne sais pas ; quand je suis sortie tout à l'heure, j'en avais une.

Elle. — Le docteur sort d'ici, il a regardé ma langue et il m'a dit que j'avais besoin d'un stimulant.

Lui. — Sapristi !... pas pour ta langue... je suppose...

même... même une sorte de sourire dédaignait ses traits durs.

« Dites donc, votre ami, fit-il, c'est une petite canaille. »

— Mon Commandant, bafouilla Jean-Pierre.

— Mais il a tout de même des idées, hé !... Oui, de l'invention, et puis aussi, il sait faire front. Il sait prendre ses responsabilités. Il sait se frapper à temps sur la poitrine... Pour votre aveu de tout à l'heure, jeune homme, je suis prêt à vous pardonner bien des choses.

— Moi, je ne me le pardonnerai pas, fit Jean-Pierre, sourdement.

— Seulement, il est encore bien léger, reprit Billiac d'une voix de stentor. Il a la témérité et l'imprudence de son âge. Quand on travaille dans le Romain, il faut prendre ses précautions et ne pas mêler aux médailles d'Auguste ce jeton que j'ai trouvé tout à l'heure dans les fatras.

Son rire claqua, sonore, couvrant le tintement de la pièce et qu'il jetait sur la table.

C'était un sou Indochinois que le marchand, distrait, avait mêlé à son lot d'antiquaille et qui portait le millésime de 1911.

Je l'ai revu l'autre jour, ce sou-là. Le Commandant l'a fait monter en breloque et il l'a offert à Sylvine et à Jean-Pierre pour le baptême de leur premier enfant.

FRANÇOIS D'ORGEVAL.

# 20,000 LIEUES SOUS LES MERS

par JULES VERNE

Conte illustré du "Samedi" — Vingt-sixième épisode



CE NEMO EST UN FOU DANGEREUX ET JE VAIS LE LUI DIRE  
CALMEZ-VOUS, NED!



BALEINES A TRIBORD!



DANS QUELQUES INSTANTS, MAÎTRE LAND CES BALEINES COURRONT UN PLUS GRAVE DANGER QUE DE VOTRE FAIT!



RENTRONS, MESSIEURS, VOUS ALLEZ VOIR UNE CHASSE QUE VOUS NE CONNAISSEZ PAS ENCORE!

Contrairement à l'attente des passagers, le *Nautilus* arrive à la hauteur du cap Horn, n'oblique pas vers l'Ouest, mais continue à faire route au Sud. De la sorte, il pique droit vers la banquise en direction du pôle. Dans quelle aventure Nemo va-t-il encore les entraîner? — Ned Land est littéralement furieux et Aronnax à toutes les peines du monde à l'empêcher de se livrer à un coup de tête. Fort heureusement, la rencontre d'un groupe de baleines vient faire diversion, et le Canadien en oublie momentanément ses dangereux projets. — Malheureusement,

Nemo n'autorise pas la chasse et un feu sombre commence à se rallumer dans les prunelles de Maître Land. Un reste de prudence le retient cependant de faire un geste irréparable et d'ailleurs les baleines vont avoir affaire à des chasseurs plus redoutables que le harponneur... — En effet, dans le lointain, l'oeil d'aigle du capitaine a distingué quelques points noirs qui se rapprochent à toute allure des baleines. Ce sont des cachalots nacrocéphales, ennemis acharnés des cétacés qu'ils attaquent en nombre et dont ils font un massacre effrayant.



Le capitaine Nemo a fait ouvrir les grands panneaux du salon et nos amis peuvent voir évoluer dans leur élément les masses imposantes des baleines qui ne savent pas encore menacées par leurs pires ennemis, Ned a vu bien des cétacés dans sa vie, mais jamais sous cet angle. — Cependant, comme des loups, les cachalots fondent sur leur proie, et c'est aussitôt une bataille sans merci, dans laquelle les baleines désarmées cherchent leur salut dans la fuite. Féroce, les cachalots

plantent leurs dents redoutables dans les flancs des mastodontes. — C'est alors que Nemo intervient. Saisissant la barre du *Nautilus* d'une poigne nerveuse, les mâchoires contractées par la colère, il se sert du sous-marin comme d'un harpon. L'étrave acérée, taillant, coupant, déchirant, fait des ravages dans les rangs des cachalots. La mer est teinte de sang, mais Nemo frappe toujours...



EH BIEN, MAÎTRE LAND?...  
JE SUIS UN CHASSEUR, MONSIEUR, ET PAS UN BOUCHER!...



C'ÉTAIT UN MASSACRE D'ANIMAUX MALFAISANTS!... VOUS ENTENDEZ, MAÎTRE LAND!  
C'ÉTAIT UNE BOUCHERIE!  
CAPITAINE, ON A BESOIN DE VOUS!



VOILÀ QUI VA NOUS PROCURER UNE HUILE EXCELLENTE ET DES BIFECKS DE PREMIER CHOIX!  
JE PRÉFÉRERAI UN BON POT-AU-FEU!



DIABLE! IL COMMENCE À FAIRE FROID!  
JE VOUS DIS QU'IL NOUS FERA MOURIR!

Après avoir mis la meute de cachalots en déroute, grâce à la prodigieuse maniabilité du *Nautilus* qui en fait une arme redoutable entre les mains du capitaine Nemo, celui-ci fait faire surface au sous-marin. La mer est rouge de sang et des cétacés déchiquetés flottent çà et là. Le spectacle est affreux, et Ned lui-même en est écoeuré. — Un instant, le professeur craint que Ned Land, emporté par son caractère ne se laisse aller à quelque violence envers Nemo, ce qui aurait des conséquences déplorable. Heureusement, le *Nautilus* à ce moment accoste une baleine qui n'a pu échapper à la dent des cachalots, et le capitaine doit donner des

ordres pour le dépeçage. — Grâce à cette diversion, l'incident redouté n'a pas lieu, et nos amis assistent avec intérêt au découpage de certains morceaux de l'énorme animal dont l'inépuisable science de Nemo permettra d'extraire une quantité de produits nécessaires à la vie des hommes à bord du sous-marin. — Cette opération terminée, le *Nautilus* effectue une brève plongée pour laver le pont de tous les débris de chair et de graisse et, délaissant ces lieux sanglants, poursuit sa route vers le Sud. Déjà la température s'abaisse dans de fortes proportions, et les prisonniers éprouvent le besoin de se couvrir plus chaudement.



MA PAROLE! IL NOUS EMMÈNE DANS LES GLACES!



AVEC CES VÊTEMENTS, AU MOINS, NOUS AURONS CHAUD!  
MAUDIT NEMO! JE LE TUERAI!



REGARDEZ OÙ IL NOUS EMMÈNE, VOTRE CAPITAINE NEMO!



JE VOUS ACCORDE QUE LE PAYSAGE N'EST PAS ENCOURAGEANT!  
MAIS OÙ VA-T-IL? DEVANT LUI, LORSQU'IL NE POURRA ALLER PLUS LOIN, IL S'ARRÊTERA!

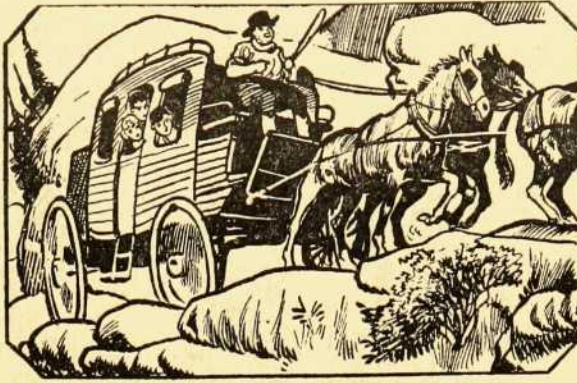
Les prisonniers du *Nautilus* se demandent où va s'arrêter cette course vers le Sud dans laquelle le capitaine Nemo les entraîne. Le professeur Aronnax pense qu'on ne s'attardera pas dans ces régions où la température est déjà très basse, mais il découvre dans sa cabine un équipement polaire qui le fait changer d'avis. — Ned Land et Conseil ont également trouvé sur leurs couchettes des vêtements de fourrure et ils en ont tiré la même conclusion que le professeur. Conseil reste calme, mais le Canadien, qui espérait se rapprocher des régions civilisées dans l'espoir de tenter une évasion, pique une effroyable colère, et menace de tuer Nemo à la première occasion. — Heureusement pour les prisonniers, le capitaine

Nemo demeure invisible et Ned a tout le temps de se calmer. D'ailleurs, il est absolument inutile de s'insurger car à la marche du *Nautilus*, on sent que le sous-marin poursuit une route tracée à l'avance et dont rien ne saurait le faire dévier, pas même les premières glaces auxquelles il se heurte. — Bientôt, les glaces errantes et les icebergs isolés deviennent de plus en plus nombreux et, finalement, constituent une masse presque ininterrompue à travers laquelle le *Nautilus* se fraie un chemin en suivant les chenaux encore libres. Cependant, le sous-marin se heurtera fatalement à la banquise. Que se passera-t-il alors? (à suivre)

# LA MAGIE DE L'OUEST



1. « O. K., patron », dit l'autre. « Des nouvelles des gamins ? » — « Oui, ils sont en ville. Nous les aurons tout à l'heure. Cette affaire-là presse plus ». Ils dévalèrent la pente avec la prétention de dévaliser la voiture.



2. Même pour un cavalier expert, la descente était périlleuse. Ils réussirent. Et qu'importait le risque, l'or était là, bon à prendre ! La diligence allait son petit train pour reposer les chevaux.



3. Le conducteur ne soupçonnait pas plus la présence de ses passagers que celle des bandits. Soudain les deux hommes masqués surgirent devant lui : « Haut les mains », dit l'un sur un ton qui ne supportait pas la réplique.



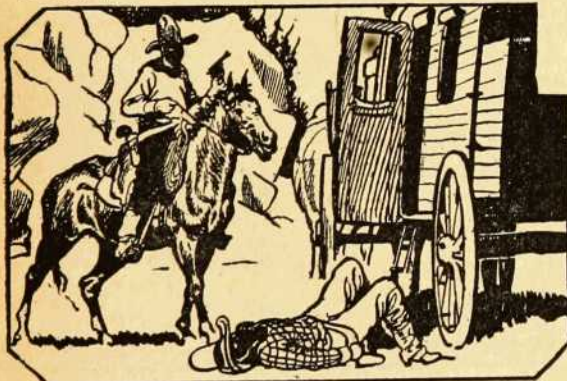
4. Que faire contre deux hommes armés ? Il arrêta la voiture. A l'intérieur, Max et ses compagnons se rendaient compte de la situation et virent un homme mettre pied à terre : « Qu'il vienne, je suis prêt », dit Max.



5. Poussant François et Li dans le fond de la voiture, il brandissait un sac d'or. La porte s'ouvrit, un homme se pencha et, comme il l'avait annoncé, Max lui assena un coup retentissant.



6. Dans un cri de douleur et de surprise, le bandit vacilla en arrière, ses yeux se perdirent dans le lointain, et, pour le plus grand étonnement de son compagnon, il tomba finalement à la renverse.



7. Il restait inanimé sur le sol. Son compagnon, l'infecte cousin des jeunes Français, s'approcha pour voir : « Garde les mains en l'air », dit-il au conducteur dont il se méfiait toujours et qu'il avait à l'oeil.

## CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" HUITIEME EPISODE



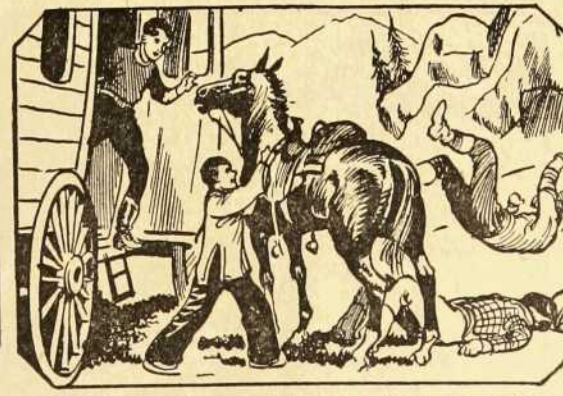
8. Dans la voiture les trois compagnons avaient grand peur et réalisaient quel danger ils couraient. Soudain, Li eut un éclair dans les yeux, et, sans dire un mot sortit de la diligence.



9. Descendant du côté opposé au bandit et sachant qu'il n'y avait pas une minute à perdre, il rampa sans bruit sous les roues : « Qui que vous soyez, sortez de là », disait le bandit inquiet maintenant.



10. Avant qu'il ne puisse placer un autre mot, rapide comme l'éclair, Li avait agi. Prenant la jambe du cavalier, il le fit basculer dans un grand effort. Surpris, l'autre n'eut pas le temps de réagir.



11. Hurlant de rage, désarçonné, il alla s'affaler à terre : « Bien joué, Wung Li », dit Max qui sortait de la voiture attiré par le bruit nouveau. « En avant ! »



12. L'habile jeune Chinois ne s'arrêta pas là : « Je vais lâcher les chevaux et ils seront démontés », Cependant Max ordonnait au conducteur stupéfait de reprendre sa route. C'est ce qu'ils firent.

(à suivre)

# LE FANTÔME



1. Stéfán et l'inspecteur Arcane mitraillèrent le chauffeur de taxi de questions pressantes. « J'ignore ce dont vous parlez », déclara l'individu. « Je n'ai pas quitté cette cabane de la dernière heure, et mes compagnons ici peuvent le prouver ». Stéfán échappa un juron.



2. Il se rendit compte que de nouveau le Fantôme l'avait berné. « Il a dû voler le taxi pour son projet », dit-il à Arcane, « et maintenant il s'est enfui avec Charles ne laissant nulle trace ». Il n'y avait rien d'autre à faire, aussi Stéfán revint-il chez lui, mais seul !



3. Où était Charles ? Dans les griffes du Fantôme, ce dont le détective ne pouvait avoir l'ombre d'un doute. Mais où ? Et qu'est-ce que le coquin avait l'intention d'en faire ? Même Charles ignorait où il se trouvait quand enfin il revint à lui.



4. Il était étendu sur un divan, ficelé et baillonné, alors qu'un type masqué était debout près de lui. « Le Fantôme ! » marmotta-t-il, et son cœur battit vite. Le Fantôme le fit lever sur ses jambes et appuya sur un bouton, ce qui fit s'ouvrir un panneau dans le mur.



5. Par l'ouverture les deux entrèrent dans une salle contenant de nombreux appareils électriques. Parmi eux s'en trouvait un que Charles reconnut comme étant un transmetteur de télévision, et il fut assis devant, se demandant ce qu'il adviendrait.



6. Un appel téléphonique du Fantôme lui-même avertit Stéfán de tourner le bouton de son appareil de télévision. Le détective s'exécuta, et fut tout ébahi de ce qu'il vit et de la menace qu'il entendit.

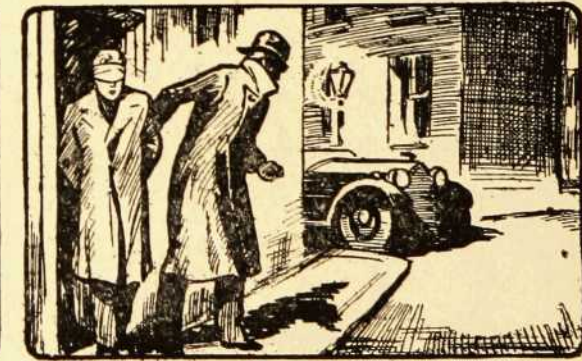
## CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" HUITIEME EPISODE



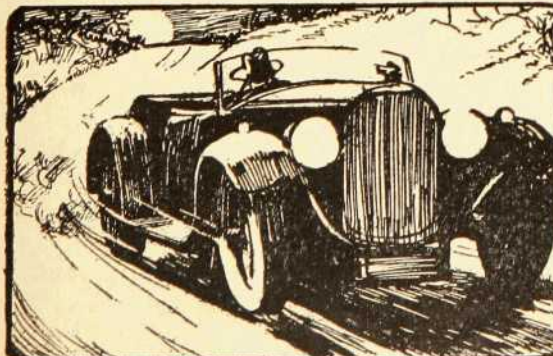
7. « Le diamant Bourks ou la vie de votre assistant ! » Voilà l'ultimatum du Fantôme posé à Jean Stéfán par la télévision, et le détective pouvait voir par lui-même que Charles était bien aux mains du coquin, l'image sur l'écran le démontrant trop clairement, hélas ! Puis tout s'effaça.



8. Mais pas avant, cependant, que le Fantôme eût dit à Stéfán d'envoyer sa réponse aux *Nouvelles du Jour*, donnant un rendez-vous dans ses colonnes publicitaires pour remettre le diamant. La pierre scintillant sur ses genoux, Stéfán ressassait le dilemme. Ayant Charles, le Fantôme triomphait.



9. Aussitôt après l'émission par télévision, le Fantôme décida d'emmener Charles hors de la demeure mystérieuse où il l'avait conduit. Il banda les yeux à Charles pour l'empêcher de se localiser, et le mena dans une rue sombre et déserte. Au coin une auto puissante attendait.



10. Le pauvre Charles fut conduit vers celle-ci. Il était incapable de la moindre résistance, car il avait les poignets bien attachés derrière le dos. L'ayant étendu sur le plancher de l'auto et couvert d'un tapis contre les regards indiscrets, le Fantôme décolla bientôt à toute vitesse.



11. Une heure durant, l'auto fila à travers la campagne paisible jusqu'à ce qu'enfin la rivière fut atteinte. Le Fantôme arrêta, aida Charles à descendre, et dans un silence farouche, sans un mot, poussa l'assistant du détective vers un bateau-maison.



12. Il était amarré à une couple de poteaux solides sur le bord de la rivière, et Charles pouvait entendre le clapotis des vagues comme il était mené à bord. Il fut assis sur une chaise à laquelle il fut solidement lié. Peu de temps après il s'endormit, épuisé par le roulis du bateau (à suivre)

# LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

## Les mots bedeau, chapelet, congrégation

**Bedeau**, attesté dès le XIIe siècle, est tiré du haut allemand *putil*, crieur public, devenu dans l'allemand d'aujourd'hui *büttel*, sergent de ville, et latinisé au moyen âge en *bidellus*. Jusqu'au XVIIIe siècle, le mot s'employait non seulement à l'église, mais ailleurs, pour désigner un homme chargé d'un service subalterne près d'un tribunal ou dans une Université. Nos braves bedeaux actuels ne sont plus des crieurs publics que quand ils disent : « Pour les pauvres, s'il vous plaît ! »

**Chapelet**. Y a-t-il beaucoup de lecteurs de la *Croix* qui prennent garde, en récitant leur chapelet, qu'ils ont entre les mains un petit chapeau ? *Chapelet* n'est pourtant que le diminutif de *chapel* ou chapeau. Mais le chapeau est une coiffure, une couronne de fleurs ou de feuillage en est une autre, et de couronne il n'y a pas loin. Le sens religieux de *chapelet* est dû à la comparaison des grains aux fleurs d'une guirlande. La même explication vaut pour *rosaire*, qui désignait primitivement la couronne de roses de la Sainte Vierge.

**Congrégation**, au XIIIe, voulait dire une assemblée quelconque. On trouve dans un texte de cette époque : *Congregatiun de pople*. Même sens au XIVe dans Oresme, au XVIe dans Pasquier, qui parle de la *Congrégation de l'Université*.

**Consistoire**, au XIIIe avait le double sens d'assemblée et de lieu où se tient une assemblée (comme bureau). Ce double sens était aussi celui du latin *consistorium*. Ce n'est que plus tard que *consistoire* est devenu terme religieux, employé par les catholiques, les protestants et les israélites : assemblée de cardinaux pour les catholiques ; assemblée composée de ministres des Eglises ou encore circonscription ecclésiastique pour les protestants.

De Thomasson.

## Nous ne parlons pas le patois, mais...

Nous ne parlons pas le patois, c'est entendu, mais il y a tout de même trop de dissemblances entre notre langage et celui des Français. Ces dissemblances qui sautent aux yeux quand on feuillette les dictionnaires, quand on cause avec les Français, et encore plus quand on séjourne en France, ont contribué pour une grande part à répandre à l'étranger l'opinion que nous ne parlons pas le français de Paris.

Un mot est un son ou une réunion de sons correspondant à une idée. Or, pourquoi tant de mots, bien français par ailleurs, signifieraient-ils une chose en France et une autre ici ? Prenons par exemple les parties qui forment l'accoutrement d'un homme. Nous disons un « casque à palette » pour un bonnet à visière, un « capot » pour un pardessus, un « gilet » pour un veston, une « veste » pour un gilet, un « corps » pour un gilet de dessous, un « collet » pour un faux col, un « col » pour une cravate, des « poignets » pour des manchettes, une « jaquette » pour une robe de chambre, des « chaussons » pour des chaussettes, des « chaussettes » pour des chaussons, des « claques » pour des caoutchoucs.

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les conférences nationales ou internationales ne sont pas d'hier. Au premier siècle de l'ère chrétienne, les délégués des différents peuples gaulois se réunirent à Reims en une sorte d'assemblée nationale et délibérèrent sur le choix entre la domination romaine et l'indépendance. Jamais question plus haute n'a été posée devant une nation, ni débattue avec autant de calme. Des orateurs parlèrent en faveur de la liberté, d'autres pour le maintien de la domination étrangère. La conclusion de ces débats solennels fut que la Gaule resterait attachée à Rome.

Jadis, les bandits hindous étrangeaient leurs victimes avec un mouchoir, puis ils les dépouillaient et les enterraient. Les rites religieux accompagnant ces crimes comprenaient souvent la consécration des pics employés pour la cérémonie funèbre. De 1828 à 1835, une vigoureuse campagne dispersa presque tous ces assassins.

La France possède la quatrième industrie cotonnière du monde après les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon. En pourcentage de la production mondiale, elle s'inscrit aux environs de cinq pour cent. Si l'on songe que sa population ne représente que 15 pour cent de celle du globe, elle reste relativement un des grands pays cotonniers du monde.

Il est curieux de constater que les mêmes titres de journaux se retrouvent aux quatre coins du monde. Les onze *Echos* du Canada savent-ils qu'ils ont huit confrères du même titre en Suisse, quatre en Belgique, deux au Maroc et six en Afrique Centrale ? Il existe, dans le même ordre d'idées, neuf *Courriers* en Suisse, huit en Amérique du Nord et presque autant en Afrique.

Le pentothal est une drogue hypnotique et non un sérum de vérité. Son utilisation par la police ou la justice ne peut donc se concevoir que dans des cas limités et avec des précautions bien précises. En revanche, dans le domaine médical l'interrogatoire au pentothal, peut faciliter la guérison d'un type déterminé de troubles psychiques.

Le Maroc est le premier pays de l'Union Française où l'on ait trouvé du pétrole. Il y a aussi des indices de pétrole en Afrique occidentale française, au Gabon, où les premiers forages remontent à 1939, à la Martinique, en Algérie. Mais c'est en Tunisie que les recherches les plus importantes ont été entreprises à la suite des accords préparés entre les autorités françaises et tunisiennes et deux grosses sociétés étrangères, la Royal Dutch Shell et la Gulf Oil.

Ayant, devant l'église Saint-Séverin de Paris, dressé des éventaires de fortune, quelques-uns des meilleurs poètes français ont vendu, pendant deux jours, leurs oeuvres en plein vent. Ce n'est pas là une idée nouvelle et l'on se souviendra que Maïkowsky vendait lui-même son *Nuage en pantalon* aux terrasses des cafés de Moscou.

Marthe Bibesco, sur les conseils de Maurice Barrès, publia son premier livre, vers 1914. C'était le récit d'un voyage mouvementé, où elle avait accompagné son mari. Celui-ci avait été chargé par son souverain de remettre une décoration au shah de Perse. Marthe Bibesco emprunta le titre : *Les Huit Paradis* à un poète persan convaincu que la miséricorde de Dieu l'emporte sur la justice : il y a sept enfers et huit paradis.

Les richesses inépuisables de son sol et de son sous-sol font du continent sud-américain un exportateur de matières premières. A Chuquicamata, dans les Andes, le Chili possède à 10,000 pieds d'altitude la plus grande mine de cuivre du monde dont l'exploitation s'est développée depuis trente ans à l'aide de capitaux américains. A proximité de la mine, sur un des pics de la Cordillère, une ville industrielle de 30,000 habitants a été créée de toutes pièces où tout est apporté de plusieurs centaines de milles, depuis les machines jusqu'à la moindre goutte d'eau potable. Des travaux gigantesques sont actuellement en cours pour remplacer l'exploitation du gisement de cuivre oxydé qui affleure, mais dont les réserves tendent à s'épuiser, par celle du minerai sulfuré, dont le sous-sol de Chuquicamata recèle des quantités illimitées. La production actuelle est de 16,000 tonnes par mois de cuivre pur, dont 80% sont exportés.

Depuis 1830, l'administration des Beaux-Arts, en France, a consacré des soins minutieux à la restauration et à l'entretien de l'église abbatiale de St-Benoît-sur-Loire. C'est seulement en octobre 1944 que l'on put faire revivre la splendeur de l'office divin et l'austérité de la vie bénédictine en ces lieux vénérables. Les moines, au nombre de trente, malgré la dureté des temps, ont entrepris, pour la huitième fois en treize siècles, la reconstruction de leur monastère et de l'antique abbaye royale de Fleury.

Wendell Philips est un explorateur célèbre. Il dirigea l'expédition africaine de l'Université de Californie en 1947 ; l'an dernier, il fut chargé par la Bibliothèque du Congrès et l'université de Farouk, en Egypte, de surveiller l'enregistrement de millions de pages de manuscrits au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï ; cette année, il est parti pour l'Arabie du Sud avec un contingent de 13 hommes et une femme, sous les auspices de la Fondation américaine pour l'Etude de l'Homme.

Nikola Tesla, un jeune électricien Austro-Hongrois, âgé de 27 ans, arriva à New-York, en 1883, avec moins d'un dollar en poche. Trois ans plus tard, il vendait à Westinghouse son système de courants alternés pour \$1,000,000. Jusqu'à son décès, en 1943, Tesla mit à jour plus de 200 inventions dans le domaine de l'électricité, mais comme tout véritable génie, il n'entendait rien aux affaires, dépensant des sommes folles pour son laboratoire et négligeant souvent de faire breveter ses inventions. En conséquence, Tesla mourut dans la pauvreté, alors qu'il aurait dû posséder \$150,000,000.

## LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

GEORGES POIRIER  
Président

JEAN CHAUVIN  
Directeur

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

Chef du tirage .... ODILON RIENDEAU  
Chronique sportive .... OSCAR MAJOR

#### ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

# VOUS PARTEZ EN VACANCES...

FAITES - VOUS SUIVRE  
DE VOS AMIS FIDELES

**LE SAMEDI**  
**LA REVUE POPULAIRE**  
**LE FILM**

Été comme hiver, ils sauront vous plaire



## REMP LISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LES TROIS MAGAZINES

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

1 an ..... (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI .....	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE .....	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM .....	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullon, Montréal 18

- instructifs
- amusants
- pour toute la famille
- des romans palpitants
- des chroniques variées
- des articles d'actualité

MME OMER VERRIER  
574 CURATTEAU  
LONGUE POINTE

4-052-R-64241